

SET OF 2 VOLS 794.
£3-00

LE COMTE DE LAVERNIE.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE COMTE DE LAVERNIE

PAR

M. Auguste Maquet.

TOME DEUXIÈME.





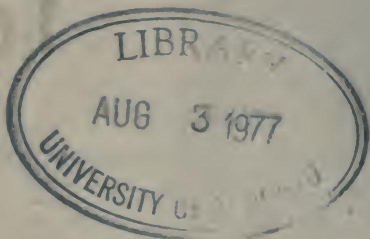


BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1853


LIBR
AUG 3 1977
UNIVERSITY

I

SIC VOS NON VOBIS.

Desbuttes prit son compagnon dans ses bras, l'emporta au château, l'assit dans un fauteuil et lui fit avaler une écuellée de potage fait du jus de deux poules et d'un quart de mouton. La Goberge rouvrit un œil terne, demanda du vin pour faire passer le bouillon, huma l'air à longs traits pour faire passer le vin, et alors, sur un signe de Desbuttes, les deux amis restèrent seuls ensemble.

— Mon pauvre vieux la Goberge, dit le financier, est-ce ainsi que je te retrouve?

— Tu vois, murmura le Lazare jetant un œil éteint sur ses membres fluets.

— Tu n'as pas toujours eu la fièvre ou le délire, n'est-ce pas?

— Assurément.

— Tu t'es aperçu qu'on t'avait transporté du fossé dans une chambre, une très-belle chambre, la chambre d'honneur?

— Sans doute, la chambre est bonne... Eh bien?

— Eh bien, tu as vu aussi qu'on te soignait peu?

— Si je l'ai vu, bon Dieu!

— Qu'on te fuyait beaucoup?

— Hélas! comme un lépreux.

— Qu'on te séquestrait?

— Comme un chat enragé...

— Fort bien. D'ordinaire tu penses beaucoup, la Goberge; qu'as-tu pensé en cette circonstance?

— La vérité.

— Dis-moi ta vérité, je te dirai la mienne.

— Eh bien! j'ai pensé que M. de Louvois m'avait fait transporter ici...

— Ah! tu as pensé cela... Continue.

— Et qu'il me faisait séquestrer ainsi pour que je ne parlasse pas.

— Tu ne me dis pas ce que tu as pensé du traitement?

— Faut-il le dire?

— Nous sommes entre amis.

— Eh bien, j'ai cru que me voyant blessé, inutile, le patron n'était pas fâché de se débarrasser de moi. J'en sais trop long sur ses affaires, vois-tu : voilà pourquoi je me défiais même de l'eau qu'on avait mise près de moi, voilà pourquoi je criais comme un aigle quand j'apercevais le bout du nez de ces deux messieurs noirs ; voilà pourquoi enfin je n'ai pas ouvert la bouche, si ce n'est pour me recommander à Dieu et à saint Christophe, mon saint patron, qui m'ont exaucé, puisque ce digne M. de Louvois avait été assez bon pour m'envoyer dans la maison d'un ami. Oh! comme je regrette de l'avoir soupçonné!

Desbuttes se mit à rire.

— Niais! dit-il.

— Hein? fit la Goberge, tu te moques de moi?

— Pardieu! la maison n'est à moi que depuis avant-hier, et M. de Louvois ne sait pas seulement que je l'ai achetée!...

— Ainsi, quand on m'a relevé pour m'amener ici...

— Charité pure de mon sénéchal.

— Mais pourquoi ne m'a-t-on pas soigné?

— Parce que ta fièvre a été assez imprudente pour crier : Louvois! à ceux qui te portaient intérêt.

— Je comprends ; on a craint de se compromettre.

— J'aurais bien voulu t'y voir!

— Ainsi, M. de Louvois, après m'avoir fait trouer le ventre pour son service, m'a jeté dans un fossé... comme un chien...

— Et t'y a oublié.

— Mais lui... qu'est-il devenu?

— Lui, il est à Versailles; il fait la roue comme toujours. Cela crie vengeance, n'est-ce pas ?

— Pour que je répète ce mot vengeance, mon bon Desbuttes, attends que je puisse me tenir sur mes jambes, et ne dis pas de ces choses-là dans ta maison; car tu n'as pas à te plaindre, toi, et moi je ne me plains pas; je t'en prends à témoin!

— Tu es donc devenu bien endurant, la Goberge?

— On t'a bien payé les culottes de M. de Harlay, n'est-ce pas? gémit la Goberge au lieu de répondre. Est-ce injuste! ne suis-je pas le fripier qui les a achetées? N'est-ce pas moi qui les ai emportées sur mon dos, tandis que M. de Louvois, déguisé en marchand d'oublies, me guettait pour voir si je ne fouillais point dans les poches? Si tu as eu un million, comme on dit, pour cela, sois généreux, donne-moi cent mille livres, à moi qui n'ai reçu qu'un coup d'épée.

Desbuttes se mit à rire, en voyant l'air piteux de son ami.

— Tu fais erreur, dit-il; on ne m'a rien donné pour les culottes.

— Bah!...

— Rien, qu'un morceau de papier.

— Qui renfermait...?

— Une commission du roi pour acheter des farines, des pois secs, des porcs salés, des harengs secs, et des pelles à remuer la terre.

— Heureux Desbuttes!

— Que veux-tu? c'est ta faute! Tu es un homme d'épée, toi; as-tu jamais vu qu'on enfilât des écus à la pointe d'une rapière?... Nous sommes partis tous deux du même point, nus et à sec; tu t'es muni d'une épée, moi d'un sac; dans ce sac, j'ai commencé à fourrer le pain qu'on me donnait sur le chemin, puis, entré en condition, j'y ai fourré par-ci par-là les effets de mes maîtres.

— Les culottes de l'archevêque, soupira la Goberge.

— Précisément; enfin, ce petit service m'a rendu agréable à M. de Louvois; il m'a donné ma commission; alors, depuis trois mois, j'ai fourré dans mon sac cinq millions de farine, dix mille bœufs fumés, dix mille tonnes de biscuit, cinq mille tonnes de fromage, cinquante mille outils de pionnier.

— Quel maître sac! Desbuttes, comment as-tu fait pour en trouver un pareil?

— Rien de plus aisé; il ne s'agit que de reculer le fond et de le faire solide, pour que rien ne passe au travers ; car, tu comprends, la Goberge, que tant de choses entassées finissent par déposer un résidu. Gratter ce reste, mon ami, le recueillir avec intelligence, racler farine, suif, graisse, miettes, et en faire de l'or, ce n'est point une petite affaire ; si l'on n'a qu'une épée, vois-tu , on gratte mal avec ; c'est trop mince ; et d'ailleurs, toi qui avais l'épée, tu n'avais pas le sac.

— Oh ! murmura la Goberge abîmé dans l'admiration et dans les regrets , j'ai gaspillé ma vie.

— Écoute, dit Desbuttes, un instant touché de compassion, il n'est pas encore trop tard. Sais-tu lire et écrire ?

— Faiblement.

— Veux-tu être mon commis ?

La Goberge eut un moment de joie tempérée par un mouvement d'orgueil.

— Je sais mal racler, dit-il d'un ton pédant, et l'épée est trop mince.

— Tu n'es qu'un sot et tu crèveras sur le fumier, sans qu'on te plaigne; maigre et reluisant comme une lame : voilà ta condition. Crois-tu donc, imbécile, que je te suppose capable de t'enrichir par ton génie ? Crois-tu donc que j'aie besoin de ta plume ou de ton arithmétique? Tu

n'es qu'une épée, te dis-je, et c'est encore à cela que j'avais recours en m'adressant à toi.

— Explique-toi alors, dit la Goberge, humilié au physique et au moral par ce demi-dieu cousu d'or et bouffi de santé.

— Voici : je me suis marié ; ma femme est très-jolie, je l'adore. Elle n'avait rien. J'eusse pu épouser une fille riche, mais je l'aime, et j'ai du bien pour deux. D'ailleurs, ma femme est un esprit délié, qui me sera très-secourable en mes affaires. Beaucoup de gens ont rôdé autour d'elle, beaucoup plus y rôderont ; moi, j'ai mes livres à tenir, mes marchés à faire, j'ai mes coffres à garder ; qui sait ? j'aurai des missions et ferai des absences. Or, je me sens du penchant à être jaloux.

— Eh bien ? dit la Goberge.

— Eh bien... Si tu es mon commis, tu veilleras sur ma femme. Ta plume sera une longue épée : commis n'est pas précisément le mot, c'est écuyer qu'il faudrait dire. Plus je te regarde, plus je te trouve en point d'être écuyer. Tu n'as plus de cheveux; tu manques de beauté ; je n'aurai de toi aucun ombrage. Quant aux étrangers, tu es assez effrayant : un œil de moins et l'autre de travers, un geste dévastateur ; comme épouvantail, tu fais parfaitement mon affaire ; et si tu as assez du service de M. de Louvois, viens te refaire chez moi, tu n'auras point à te repentir.

— Je ne dis pas non, répondit la Goberge de plus en plus écrasé par son ami ; mais...

— Mais, quoi ?

— M. de Louvois ne me donnera pas ma liberté si facilement; il tient à moi...

— Tu te fais illusion; depuis que tu es sur le grabat, vois s'il s'est occupé de toi. Il te croit mort, il te désiremort ; d'ailleurs, s'il ne te quitte pas, quitte-le.

— Ah! tu te figures qu'on rompt ainsi la chaîne qu'un pareil maître vous attache ?

— Tu verras si, quand ma fortune sera faite, je ne me rends pas la liberté. Qu'on vole un peu d'abord, passe ; mais il faut bien finir par devenir honnête homme quand on n'a plus besoin de rien. Encore une fois, sonde tes reins, comme dit le roi David, mesure les os de tes jambes, et deviens l'écuyer de ma femme.

— Non, vois-tu, non. Sitôt guéri, je retournerai près de mon maître, tout dur qu'il est!

— Tu n'as donc pas de fierté, alors ? tu cherches qui te dédaigne, toi! un plumet ! un maître en fait d'armes!

— Je n'ai plus le droit d'être fier ; mon plumet est cassé !

— Qu'est-ce à dire ? tes pommettes rougissent : tu as le cœur gros!

— Si gros, qu'il en crève. Vois-tu, Desbuttes, remets-moi vite sur mes jambes ; emplis-moi de

potages, bourre-moi de pâtés et de volailles, traite-moi comme ton fameux sac. Rends-moi le nerf de mon poignet, les muscles de mes jambes : il faut que je répare mon honneur. Car je suis déshonoré, et si mon maître me renie et m'abandonne, il a raison : j'ai été battu par un écolier !

En disant ces paroles, la Goberge laissa échapper de son œil un filet de larmes amères.

— Vite ! un nouveau bouillon ! cria Desbuttes, si la Goberge pleure, il faut que sa fibre soit bien amollie...

Cet ordre fut accompli par l'arrivée de dix écuelles empressées ; le squelette choisit, but, sécha ses yeux et dit avec une sombre colère :

— Dans quelques jours, je marcherai ; me voilà maigre, j'en marcherai mieux ; tu as de l'argent, tu m'en donneras ; j'achèterai un cheval, dix chevaux, trente, s'il est nécessaire.

— Hé! doucement, dit Desbuttes effrayé pour sa bourse, ménage ta convalescence.

— Et puisque le monde a un bout, j'irai jusqu'au bout du monde.

— Prends garde! il en a deux.

— J'irai aux deux ; j'irai en enfer jusqu'à ce que j'aie retrouvé ce scélérat de...

— Qui? demanda Desbuttes.

— Quand je te dirais son nom, cela ne te ser-

virait à rien ; tu ne le connais pas. Sache seulement que c'est l'auteur de ceci.

Et il découvrit à Desbuttes le trou rouge encore de la plaie que *la nature* avait cicatrisée à peine au milieu de sa poitrine osseuse.

— Pour un écolier, dit le traitant, voilà un joli coup d'épée ; où serais-tu donc si tu eusses eu affaire à un maître ?

— Petit gueux de Belair ! grommela la Goberge.

Puis, répondant à son ami :

— Le coquin, dit-il, n'a jamais su parer quarte et riposter.

— Tes leçons sont donc mauvaises ?

— Elles étaient assez bonnes pour ce qu'il voulait faire ; celui qu'il avait envie de tuer n'en savait pas tant que lui.

— Ah ! il voulait tuer quelqu'un ?

— Oui, le prétendu de sa maîtresse.

— Eh bien ! mais voilà un prétendu bien exposé ! s'écria en riant Desbuttes ; si ton écolier lui a fait au ventre un trou pareil à celui que je vois à ta poitrine, adieu le mariage ; fais-toi payer ces leçons-là, mon brave la Goberge.

— Il les payera.

Ils en étaient là, quand l'homme en vedette sur la tour donna un grand coup de sifflet.

— Voilà Violette ! s'écria Desbuttes.

— Qui cela, Violette? demanda la Goberge, que ce nom avait fait tressaillir.

— Pardieu ! ma femme.

— Ta femme s'appelle Violette?

— Oui.

— Est-ce que, par hasard, elle demeurait à Paris ?

— Oui.

— Rue de la Ferronnerie ?

— Oui; tu la connais?

— Oh!

Desbuttes s'était élancé hors du pont, pour envoyer une escorte à sa femme. Le sénéchal l'arrêta.

— Ce n'est pas madame Desbuttes qui arrive, dit-il, c'est un régiment de cavalerie.

— Quel malheur! dit Desbuttes.

— D'autant plus grand, ajouta le sénéchal, que le repas est prêt, et que le guetteur signale sur les chemins l'arrivée de vos convives.

— On pourra tenir les plats au chaud jusqu'à l'arrivée de madame ; mais qu'elle arrive, mon Dieu! qu'elle arrive!

Au même instant, l'on entendit un grand bruit de trompettes, et trente cavaliers environ entrèrent au galop dans le village, non sans exhaler par des cris et des éclats de rire l'admiration qui leur entrait par les narines. Il est vrai de dire que le village était embaumé de la senteur des

rôtis et de l'arome des sauces. Un enseigne avec des cavaliers arriva ensuite, et voyant les clairons béants devant tous ces préparatifs, il commanda la halte à sa troupe.

C'étaient l'avant-garde et les clairons de la gendarmerie, dont huit compagnies venaient en masse serrée par la route de Valenciennes, escortant un carrosse bien fermé attelé de six chevaux. En un clin d'œil Houdarde fut envahi. Un tourbillon de jeunes officiers courut aux maisons comme des abeilles à la ruche; plus de trente s'étaient jetés dans le château où ils rencontrèrent Desbuttes un peu embarrassé à la vue de tant d'hommes armés.

Les gendarmes, commandés par un lieutenant général, étaient un corps d'élite formé de la plus pure noblesse française et écossaise. Mais gentilshommes de tous pays ont faim quand ils ont fait dix lieues à cheval; les gendarmes en venaient de faire douze et n'avaient pas dîné.

Un gros major, après avoir été prendre le mot d'un personnage qu'on ne voyait pas, tant il était bien enfoncé dans le carrosse dont nous avons parlé, entra dans le château, et, s'adressant à Desbuttes qui saluait respectueusement :

— Monsieur, lui dit-il, M. le duc de Vendôme, qui est là-bas dans son carrosse, et qui nous fait l'honneur de nous commander, me charge de vous remercier de votre attention délicate.

— Quoi ! c'est M. le duc de Vendôme qui est là... ? murmura Desbuttes.

— Lui-même, monsieur, et il demande que vous ne preniez point la peine de faire servir chez vous.

— Servir?... dit Desbuttes sans comprendre.

— Oui, monseigneur mangera dans son carrosse ; ses gens vont y porter le vin que vous lui destinez, avec quelques plats qu'ils choisiront. Quant à messieurs nos officiers, ils mangeront debout, militairement, l'excellent repas que vous avez eu la courtoisie de nous faire apprêter et qu'on sentait d'une lieue ; en une demi-heure ce sera terminé; nous ne saurions nous attabler; la marche est forcée; on voit bien, monsieur, que vous êtes dans les secrets de l'État, car vous saviez notre passage à Houdarde, que ce matin nous ignorions encore. Grand merci donc, monsieur; si vous voulez trinquer avec nous, vous nous ferez honneur et plaisir.

Desbuttes n'était point encore revenu de sa surprise, lorsque l'invasion se fit par les portes et les fenêtres; quatre à cinq cents gendarmes poussant des cris de joie fondirent sur les daubes et les volailles, dépecèrent les viandes, débouchèrent les bouteilles, tandis que leurs valets rompaient les pains, et fouillaient les buffets pour trouver des assiettes.

Il y avait des gendarmes dans le salon, sur tous les meubles, dans les cabinets, dans les cuisines, dans les offices. Il y en avait sur les gazons, dans les bosquets, sur les parapets ; on en voyait sur le bord des fenêtres, sur le pont-levis, sur les caisses d'arbustes qu'ils avaient renversées pour se faire des bancs. Tout ce qui n'avait pu tenir au château s'était réparti dans les plus apparentes maisons du village, dont les habitants désolés de perdre un si bon repas, auquel ils avaient tant travaillé , mais inquiets de cette inondation de gendarmes, offraient à l'envi leurs tables, leurs chaises pour que le repas fût plus tôt fait et que les flots se retirassent de meilleure heure.

Sur le milieu du chemin, dans un vaste rond-point cerné de vedettes qui croquaient, tout à cheval, des pâtés, et déchiraient les ailes de poulet, on voyait le carrosse de M. de Vendôme. Il n'avait pas même dételé. Par sa large portière ouverte, entraient des plats fumants ; quelques verres de vin brillant au soleil sur des plateaux , attendaient, topaze ou rubis, le choix du seigneur invisible , et quand ce Gargantua s'était prononcé, le verre entrait par la portière et ressortait vide.

Ce repas dans le carrosse s'accomplissait avec la gravité d'un cérémonial parfait. Les valets fonctionnaient par files comme des grenadiers à

l'exercice à feu. Là, silence et majesté. Pour Desbuttes, qui contemplait d'une fenêtre cet imposant mais lamentable spectacle, la disparition de ses plus délicates friandises s'accomplit sans qu'il eût entendu seulement le coup de fourchette du prince; et comme la portière du service s'ouvrait au côté droit du carrosse, Desbuttes ne distingua rien que l'absorption des plats chargés et la résorption des verres vides. Ce carrosse lui fit l'effet d'un Léviathan auquel trente laquais auraient servi une collation.

Mais en revanche autour de lui quel mouvant tableau! que de bouteilles cassées! quel cliquetis d'assiettes et de verres! quel tintamarre de mâchoires entre-choquées! Huit cent cinquante gendarmes et quatre cents laquais nettoyaient de tout comestible honorable ces buffets et ces tables si curieusement chargés par le magnifique seigneur d'Houdarde. Une demi-heure! avait dit le major; les gendarmes eurent fini en vingt minutes.

Et ils se disputaient les miettes, quand un clairon, dont les sons manquaient de la pureté qui distingue une langue à jeun, chanta le boute-selle. La portière du carrosse s'était refermée; monseigneur avait fini.

Alors ce fut un pêle-mêle dont Callot et Goya, réunis à Wouwermans, ne sauraient donner une idée.

Les gendarmes, la bouche pleine, les mains grasses du dernier morceau qu'ils emportaient, coururent à leurs chevaux, que bon nombre enfourchèrent d'un bond, suivant les règles de la voltige qu'on enseignait à l'académie.

D'autres se firent hisser par leurs valets, soit qu'ils fussent trop pesants à force de boire, soit que, réellement, l'homme qui a beaucoup mangé pèse plus que l'homme à jeun, n'en déplaise au préjugé bourgeois qui garantit le contraire, et sur un second coup de clairon, l'avant-garde partit au trot, tandis que les compagnies, se formant autour du carrosse, s'alignaient tumultueusement sur la chaussée.

Un chat n'eût pas trouvé dans Houdarde de quoi souper des reliefs du festin ordonné par Desbuttes.

Ce pauvre financier, cloué à sa fenêtre avec un sourire forcé, répondait par mille révérences aux mille caracolades des officiers et des gendarmes qui goguenardaient en défilant devant lui.

Toutefois, l'amphitryon malgré lui eut sa récompense. Quand le carrosse passa devant le château, quelque chose de blanc et de potelé parut sous le rideau fermé de la portière, et fit une sorte de salut pareil à la bénédiction d'un évêque.

Desbuttes se flatta que c'étaient deux doigts

de M. le duc de Vendôme. Quelques esprits chagrins assurèrent que c'était la patte d'une levrette gris-blanc qui avait dîné avec monseigneur.

Quant aux conviés de Desbuttes, une demi-douzaine de robins faméliques ou de maltôtiers retirés des affaires, c'est-à-dire échappés à la potence, qui étaient venus pour le festin, partie à mule, partie en vieilles litières du temps d'Henri IV, lorsqu'ils virent cette rafle, au lieu de la chère-lie dont on leur avait fait fête, ils regagnèrent leurs pignons et leurs donjons sans même saluer le désolé Desbuttes.

II

COMMENT DESBUTTES PASSA DES GENDARMES AUX GRENADIERS, ET DE CEUX-CI AUX CHEVAU-LÉGERS DE LA GARDE.

Ce malheureux attendait toujours sa femme, et commençait à s'inquiéter ; son bailli le réconfortait en lui assurant que le repas eût été perdu si l'on eût attendu madame Desbuttes, tandis que cette galanterie involontaire faite aux gendarmes lui rapporterait beaucoup d'honneur, peut-être même de profit.

— Eh bien ! dit le traitant avec un gros soupir, faisons tuer le reste des volailles vivantes, assommons les derniers lapins, cherchons du poisson

au vivier, il s'en trouvera encore assez pour recevoir dignement ma femme; activez, bailli, activez!

— Poussière à l'est! s'écria le guetteur du haut de la tour.

— Pour le coup, c'est ma femme! dit Desbuttes.

Et il se mit à pousser avec une ardeur toute nouvelle ses préparatifs d'un second dîner de noces.

On distinguait en effet, au loin, un carrosse qui volait sur la route.

— Ce ne sont pas des chevaux qui traînent ce carrosse, dit le sénéchal, ce sont des licornes ou des hippogriffes. Quel train!

— Ma femme est pressée de me voir, répliqua Desbuttes.

Madame Desbuttes devait être effectivement pressée, car ses chevaux dévoraient l'espace, et l'un d'eux tomba sans haleine, expirant, devant le pont du château.

Le financier se précipita au-devant du carrosse, l'ouvrit, enleva dans ses bras Violette, sans s'apercevoir qu'elle était à moitié morte.

Tandis que ses gens s'empressaient autour d'elle et préparaient la salle encore dévastée par le dîner des gendarmes, Desbuttes réussit à rappeler les esprits de sa femme; il était à ses pieds, il l'accablait de tendres questions et en même

temps lui demandait pourquoi elle avait crevé un cheval de trois cents pistoles.

— Eh! monsieur, dit-elle, parce que j'étais entourée de cavaliers, parce que ces messieurs voulaient m'escorter de trop près et que pour échapper à leurs chevaux qui vont vite, il m'a fallu pousser les vôtres.

— Quoi! s'écria Desbuttes, encore des cavaliers? sont-ce des gendarmes?

— Ce sont des grenadiers à cheval commandés par M. de Villemur, et ils viennent.

— Ah çà! mais toute la maison du roi va donc venir à Houdarde! Est-ce qu'ils ont aussi parlé de dîner chez moi?

Violette ne comprit pas; elle ne cherchait pas d'ailleurs à comprendre. Une grande pâleur sur ses traits, un cercle noir sous ses grands yeux, un tremblement nerveux par tout son corps révélaient une émotion dont Desbuttes se préparait à demander la cause, quand soudain les grenadiers à cheval arrivèrent en vue d'Houdarde.

— Que se passe-t-il en ce pays, monsieur? dit le sénéchal, qui accourut près de Desbuttes. Nous sommes inondés de troupes. Voici les grenadiers; il y a, dit-on des chevau-légers qui coupent la plaine là-bas, à l'Écluse, et mon huissier, que j'avais envoyé chercher du pain à la prochaine bourgade, raconte qu'il a vu plus de dix

mille gens de pied foulant les blés et disséminés par les chemins.

— Où vont tous ces gens-là, sénéchal?

— Monsieur, à Valenciennes.

Desbuttes se frappa le front. Il se rappelait que toutes ces provisions amassées clandestinement depuis trois mois par ordre de M. de Louvois, on les avait conduites à Valenciennes. Cette ville devait donc servir de centre à quelque grande et mystérieuse opération méditée par le ministre. En amassant tant de farines, le maltôtier n'avait songé qu'à racler le fond des sacs : que lui importait leur destination?

Desbuttes, comme tous les esprits vulgaires, se contenta d'avoir deviné ou cru deviner quelque chose.

— Laissons, dit-il, les grenadiers à cheval, les chevau-légers, les fantassins aller rejoindre les gendarmes à Valenciennes. Violette est arrivée; dînons avec Violette, marions-nous, c'est le devoir d'un bon sujet quand son roi fait la guerre.

Mais Desbuttes comptait sans son hôte; les grenadiers à cheval étaient une terrible compagnie; à peine leur eut-on crié : Halte! dans Houdarde :

— Messieurs, leur dit le commandant qui comptait parmi les habiles militaires de ce temps, vous avez devant vous les gendarmes, derrière

vous les chevau-légers, c'est vous dire qu'à Valenciennes vous trouverez le dîner mangé, ou qu'on ne vous laissera pas le temps de le manger s'il en reste. Croyez-moi, vous n'êtes que soixante et dix maîtres et cent valets ; ce village a château, ferme et trente feux ; notre dîner se trouve ici ou je meure.

Un pareil langage est toujours compris du soldat français ; les grenadiers mirent pied à terre, et leur chef entra au château.

Desbuttes, en le voyant, frissonna de tout son corps.

C'est que M. de Villemur n'était point d'un abord encourageant. Il était frère du capitaine et du commandant Riotor, tués l'un et l'autre à la tête des grenadiers en 1678 et 1684. Basané, couturé, colosse, excellent gentilhomme et d'une exquise courtoisie, il avait roussi tant de fois à l'épouvantable feu des siéges, qu'il ressemblait beaucoup plus à un pandour qu'à un marquis de France. Il s'adressa donc au tremblant Desbuttes, et lui dit :

— Monsieur, vous faites bonne cuisine ici... à ce que je sens.

— Mais oui, monsieur, je me marie... c'est-à-dire...

— Mariez-vous, monsieur, vous êtes libre, mais donnez vivement à dîner à mes grenadiers.

— Mais les gendarmes ...

— Service du roi ! dit le capitaine.

Desbuttes s'inclina et emmena rapidement sa femme qui s'était affaissée dans un coin sous ses coiffes sombres.

M. de Villemur apercevant cette charmante effarouchée :

— Ah ! dit-il, c'est madame que mes grenadiers lutinaient tout à l'heure. Excusez les grenadiers, madame ; ils aiment à bien vivre tant qu'ils vivent ; et comme, de soixante et dix qu'ils sont, la moitié au moins restera sur le carreau à la prochaine affaire, — sera-ce demain ? sera-ce cette nuit ? Dieu seul et le roi le savent, — ils mettent le temps à profit. Toutefois, ils ne vous empêcheront pas de vous marier autant que cela vous sera agréable. Çà, dîne-t-on ?

Et après cette allocution toute courtoise, le capitaine avait tourné ses grosses bottes d'un autre côté. Violette s'était enfuie. Villemur installait ses grenadiers et ouvrait les buffets lui-même pour que les choses se passassent en règle.

Ce fut lui qui distribua les vivres, donna les bouteilles et coupa le rôti. Il ne laissa rien dans les basses-cours, rien dans le clapier, rien dans les viviers, rien nulle part, c'est vrai ; mais rien ne fut perdu. Les valets eurent tout au plus de quoi manger. Le capitaine dîna d'un croûton de pain et d'un pot de confitures. Ce repas achevé, il salua Desbuttes, et fit sonner le boute-selle.

Les hommes n'avaient pas le pied à l'étrier qu'on entendit d'autres trompettes à cent pas du village.

— Que vous ai-je annoncé, messieurs? dit Villemur à ses gens qui défilaient devant lui ; entendez-vous les chevau-légers? Bien nous a pris d'avoir dîné. En route !

Et ils dépassèrent la dernière maison d'Houdarde, au moment où deux mille chevau-légers, ayant chacun un fantassin en croupe, se répandaient affamés dans le pauvre village.

Cette fois les procédés ne furent point gardés comme aux deux premières invasions. M. de Vendôme avait agi en prince, M. de Villemur avait dîné en gentilhomme soldat : les chevau-légers entrèrent à Houdarde comme le gros nuage lorsqu'il s'est fait précéder, pour annoncer la tempête, de coups de tonnerre et d'éclairs.

Les chevau-légers avaient étape et logement choisis à une lieue avant Houdarde ; mais il paraît qu'ils ne trouvèrent là ni l'un ni l'autre, et comme le brigadier qui commandait la colonne en l'absence de M. de Rubantel, lieutenant général resté en arrière, avait pris ses informations, il lui fut répondu que le commissaire chargé des vivres avait fait filer les munitions sur Valenciennes.

Le brigadier demanda le commissaire pour s'éclaircir du fait avec lui ; on répondit au brigadier que M. le commissaire des vivres célé-

brait ses noces à un château qu'il venait d'acheter près de là.

Nécessité fait loi : le brigadier jugea que pour repaître ses chevaux et ses hommes, il lui faudrait pousser jusqu'à Valenciennes; mais ayant appris que le château et la noce du commissaire se trouvaient sur son chemin, à Houdarde, il pinça ses lèvres, enfonça son chapeau, et fit sonner la marche en méditant quelque rude apostrophe à M. le commissaire.

De tout temps les fournisseurs d'armée ont eu maille à partir avec leurs pensionnaires. Jamais en croquant ses croûtes ou mâchonnant son riz le soldat n'a manqué de maudire l'intendant ou le munitionnaire. Cela console toujours un peu, et le fournisseur s'en autorise pour négliger à la fois qualité et quantité. Il faut dire que la profession, si elle est lucrative, n'est pas exempte de périls, et cet intendant de Picardie fit une sage réponse quand on lui demandait pourquoi il se hâtait si fort de s'enrichir :

— Si je ne me hâtais pas, dit-il, je n'aurais pas le temps de faire fortune avant d'être pendu.

Sous le règne de Louis XIII le Juste, prince-soldat des plus vaillants, qui eût été grand capitaine s'il eût été moins paresseux, on brancha passablement de commissaires des vivres. C'était le commencement de l'institution ; le commissaire était coriace, le soldat exaspéré ; le premier

en voulait à l'estomac du second, le second se vengeait sur l'artère carotide du premier : M. de Richelieu laissait faire. Mais Fouquet, financier civilisé, défendit qu'on étranglât ses commis pour l'honneur de l'humanité. Louvois, ami du soldat, protégea pourtant les commissaires pour l'honneur de la discipline, par amour-propre aussi, parce qu'il les avait nommés ; en sorte que la haine mal satisfaite ne fit que s'accroître et guetta les occasions.

Or, en la circonstance présente, l'occasion se présentait belle. Il s'agissait d'une marche pénible, subitement ordonnée : un ministre de la guerre qui veut faire faire aux troupes des tours de force doit avoir songé à les nourrir. Cheval saute mal le fossé, dont l'estomac est défoncé, dit le proverbe.

Voilà ce que pensait le brigadier qui commandait la colonne, voilà ce que répétaient les chevau-légers et les fantassins qu'ils avaient en croupe, lorsqu'on arriva dans Houdarde.

Le jour baissait, les chevaux suaient et les hommes étaient pâles de faim ou de colère : le brigadier, en homme exercé, reconnut le château pour la seule habitation convenable au traitant ; il entra donc jusqu'au pont-levis qui se trouva fermé.

Desbuttes commençait à se fatiguer des visites militaires, et, propriétaire de sa propriété, il se

croyait en droit de fermer sa porte et de regarder défiler les troupes du roi.

Le brigadier en décida autrement. Tout à cheval il frappa de sa houssine sur le parapet de planches, en criant :

— Eh ! là dedans, M. le commissaire !

Autour de lui s'étaient groupés une quarantaine d'officiers et de bas officiers, la corne du chapeau sur l'œil, l'œil de travers, la mine mauvaise. Desbuttes ouvrit la fenêtre derrière laquelle il se retranchait.

— Plaît-il, monsieur? répliqua-t-il timidement.

— Monsieur, cria le brigadier, êtes-vous commissaire des vivres?

— Oui, monsieur.

— Est-ce vous qui avez reçu la commission n° 52 qui dessert cette province ?

— Oui, certes, monsieur.

— Et d'abord vous n'êtes pas poli, M. le commissaire ; on ne parle pas à un brigadier des armées du roi du fond d'un chenil, comme un dogue qui aboie au pauvre monde. Sortez un peu qu'on vous voie, et abaissez-moi ce pont. Est-ce que nous avons des habits blancs comme les Espagnols? Regardez, nos casaques sont rouges, et le galon en est assez frais, je suppose, pour que vous reconnaissiez les chevau-légers français.

Desbuttes se pencha le plus possible hors de

la fenêtre et répliqua qu'il avait ses raisons de s'enfermer; que les gendarmes avaient passé, puis les grenadiers; que le village et le château étaient à sec.

— Tout cela ne regarde pas les chevau-légers, dit le brigadier avec colère; vous deviez nous faire dîner à la dernière étape; c'est porté sur ma feuille de route; le dîner a manqué.

— Monsieur, j'ai reçu ordre de faire conduire les vivres à Valenciennes.

— Monsieur, montrez-moi l'ordre.

— L'ordre était verbal; c'est un cavalier du bailliage de Valenciennes qui me l'a apporté.

Cette réponse parut une défaite et souleva une tempête dans le groupe qui entourait le brigadier.

— Allons, allons, avancez, dit ce dernier à Desbuttes, et abattez ce pont. Service du roi!

— Mais, monsieur, je suis chez moi.

— J'y veux entrer pour voir vos caves.

— Elles sont vides.

— Nous connaissons la valeur de ce mot-là, M. le commissaire : ouvrez, ou j'enlève de force votre pont, et une fois la citadelle prise, gare!

Desbuttes, les larmes aux yeux :

— Messieurs, dit-il, je vais à vous.

— Ah! enfin! s'écrièrent les vautours du groupe.

Cependant, la Goberge essayait de retenir son

ami, nouveau Régulus allant se livrer aux affamés. Violette, confinée en un cabinet verrouillé, ne savait rien de ce qui se passait au dehors.

— Vous êtes perdu si vous ouvrez, disait le bailli à son seigneur. Ces chevau-légers sont des tigres.

— Monsieur, fuyez par une poterne, disait le sénéchal, nous vous accompagnerons tous; c'est l'unique moyen de salut!

— Ne me laisse pas seul, disait la Goberge en se cramponnant aux habits splendides de Desbuttes, je ne puis pas marcher, on me prendra pour le maître de la maison et l'on me donnera l'estrapade à ta place.

Chacune de ces allocutions augmentait d'un ton la pâleur du financier; de blanc, devenu jaune, il tournait au vert.

Un formidable coup frappé dans le tablier du pont fit bondir Desbuttes qui se résolut à une conférence avec l'ennemi; le bailli et le sénéchal s'enfuirent vaillamment par leur poterne. La Goberge s'étendit sous son lit.

Les chaînes grincèrent, le pont s'abattit; Desbuttes s'avança, l'air bénin, le cœur battant, un discours gracieux et lamentable sur les lèvres. Vingt hommes fondirent sur lui et l'amenèrent au brigadier.

Ces jeunes gens ne ressemblaient pas mal au chien couchant qui saisit le lièvre au gîte, et

lui appuie sur l'échine une mâchoire inoffensive encore, mais toute prête, sous le regard impérieux du chasseur, à plonger trente poignards dans la chair vivante.

— Fort bien, dit le brigadier; tenez-le et qu'on me suive dans la maison, où je ferai perquisition.

— Monsieur! monsieur! s'écria l'infortuné Desbuttes, je n'ai pas une once de farine, pas un grain d'orge, pas un os, pas une goutte de vin! La maison du roi m'a tout pris!

— Eh bien! raison de plus : nous reconnaîtrons votre intégrité, votre innocence; nous en donnerons certificat.

Et ils s'avançaient.

— Monsieur, j'ai ma femme, ma jeune femme malade, vous la tuerez de peur!

Une huée féroce accueillit ce cri de détresse. Les jeunes fous ne se montrèrent que plus âpres à l'invasion.

Mais le brigadier fut touché de compassion : il avait cinquante ans, et était marié depuis six semaines.

— Voilà qui est différent, dit-il en étendant son bras comme une barrière entre le château et les envahisseurs; on respectera votre femme, M. le commissaire.

La huée se changea en un murmure assez hostile au brigadier.

— Ah çà! dit ce dernier, suis-je le maître ici, et faut-il que je prenne les noms des mutins pour les donner au général?

M. de Rubantel ne plaisantait pas avec la discipline; les étourdis grognèrent plus bas, les estomacs seuls se plaignirent.

Mais au delà des officiers et des meilleurs chevau-légers, il y avait les deux mille pionniers qu'ils avaient amenés en croupe, mauvais paysans, fiers et furieux d'être soldats.

Ceux-là grondèrent parce qu'ils avaient un moment espéré le pillage.

Le brigadier n'était pas un homme trempé comme M. de Villemur; il fut ému du bruit des réclamations, et croyant satisfaire à tout:

— Messieurs, eut-il l'imprudence de dire, je visiterai la maison avec deux officiers; si elle est vide, comme monsieur le prétend, nous partirons; sinon, il y aura trahison évidente, et alors comme alors!

Un hourra de satisfaction accueillit ces paroles. Pour les pionniers, elles signifiaient: Il y a trahison; le commissaire sera pendu.

Les masses n'entendent jamais d'assez près les orateurs qui les haranguent; tout conseil qui ne leur plaît pas change de sens en arrivant jusqu'à elles. Les chevau-légers attendirent en bourdonnant que le brigadier eût fait sa visite. Ils continrent les pionniers par leur seule présence; et

lorsqu'au bout d'une demi-heure le commandant assura qu'il n'avait rien trouvé, du grenier à la cave, on le crut d'autant mieux qu'on s'était fait raconter par les vassaux d'Houdarde les franches lippées des gendarmes et des grenadiers de la garde.

Cependant cette déclaration, bonne pour calmer des estomacs intelligents, ne suffisait pas à donner du ventre aux chevaux. Le major, qui reçut l'ordre de faire sonner le boute-selle pour marcher sur Valenciennes, interrompit respectueusement son supérieur par ces paroles :

— Monsieur, les chevaux n'en peuvent plus.

— Mais, major, puisqu'on n'a rien à leur donner ici; puisque les fourrages sont à Valenciennes, il nous faut aller à Valenciennes.

— Monsieur, c'est déjà trop d'un cavalier pour nos bêtes qui ne se peuvent porter elles-mêmes; jamais elles ne porteront double charge, il faut mettre à terre les pionniers.

— Eh bien! à terre les pionniers! dit le brigadier avec la satisfaction que tout officier de cavalerie éprouve à se débarrasser des fantassins.

Cet ordre consola les chevau-légers de leur abstinence. Ces jeunes gentilshommes avaient beaucoup souffert du contact d'un paysan, qui trop souvent les étreignait quand trottait le cheval.

Ils se hâtèrent de reprendre la libre possession de leur monture, et s'éloignèrent d'Houdarde en respirant presque aussi joyeusement que Desbuttes, l'infortunée victime de la journée.

Entendre les clairons, voir les cavaliers se jeter en selle, sentir la commotion de ce galop de deux mille quadrupèdes, c'était une joie enivrante assurément ; Desbuttes ne remarqua point les masses noires et silencieuses qui étaient demeurées sous les arbres, autour de la maison, dans l'ombre de la nuit.

Au bruit décroissant de ce galop si bien imité par l'hexamètre de Virgile, le sénéchal et le bailli étaient revenus près de leur maître. On se jetait dans les bras les uns des autres. La Goberge eût embrassé Belair en un pareil moment.

— Vite ! s'écria Desbuttes, relevez le pont. J'ai dû par civilité le laisser bas tant que ces maudits cavaliers demeuraient sur la place ; maudits, non pas, car ils ont été charmants ; ils s'en vont... Mais enfin, levez le pont ; il me tarde d'être chez moi, de tirer de dessous les verrous ma pauvre femme, et de savoir pourquoi tantôt elle était si triste, pourquoi si pâle, pourquoi...

Il fut interrompu, le malheureux, par un bruit épouvantable. Ainsi la nuit mugissent les flots bourbeux des fleuves quand ils inondent une

plaine, assiégent les villages, clapotent en montant les murailles, et s'engouffrent en cascades effrayantes dans les maisons qu'ils noient avec les habitants.

III

OU DESBUTTES FRISE LA POTENCE.

Les pionniers, restés seuls avec un sous-officier qu'on leur avait laissé pour digue, on méprisait trop cette canaille pour supposer qu'elle eût d'autres idées que n'en ont les troupeaux de moutons; les pionniers, disons-nous, qui n'étaient point la fleur des Picards, des Berrichons et des Poitevins, se souvinrent qu'on leur avait parlé de trahison et de punition; qu'il y avait là en face un château, dans ce château un commissaire des vivres, l'ennemi commun, et après s'être consultés une minute par groupes de compatriotes, ils fondirent comme une mer déchaînée sur le pont-levis qui se relevait.

Il en tomba bien quelques-uns dans la rivière, mais elle n'était pas assez profonde pour les noyer ; d'ailleurs ils se raccrochèrent à des filets et à des perches que leurs mains rencontrèrent sur les berges.

Des filets !... il y avait donc du poisson à prendre ? Les Poitevins, ceux du bas pays, sont de grands ichthyophages. Ils se mirent à ravager la rivière, de telle façon que pas un goujon, pas une anguille, fût-elle de la grosseur d'une aiguille à tricoter, pas un barbillon, fût-il de la taille d'un goujon de six semaines, n'échappa au curage.

Une bande s'était précipitée dans les caves, une autre commençait à enfoncer les portes du grand escalier, que Desbuttes, aux abois, avait eu la présence d'esprit de barricader avec la barre de clôture.

Déjà l'on entendait les hurlements des valets serrés à la mode de la Jacquerie, les cris des servantes se heurtant, éperdues comme des chauves-souris, dans les corridors ; déjà s'allumaient quelques chandelles destinées à se changer en torches incendiaires, lorsque la porte étant forcée, Desbuttes fut saisi par les furieux au moment où il essayait d'entrer chez sa femme pour se cacher près d'elle.

Pris, traîné, enlevé sur les épaules de ces coquins qui l'enveloppaient en redescendant l'escalier, un peu battu, un peu pincé, plus mort que

vif, il poussa un gémissement tellement aigu, tellement lamentable que le château en retentit.

Violette à ce cri tira ses verrous, se précipita hors de sa chambre, et, dans un transport de généreuse colère, ouvrit, malgré les efforts de dix hommes, une fenêtre qui donnait sur les fossés du château.

Tout en se débattant avec furie, elle vit Desbuttes s'agiter au-dessus des bras qui l'emportaient; elle aperçut comme une corde se balançant à l'un des bras du pont-levis, et le désespoir dans l'âme, le délire au cerveau, elle réunit toutes ses forces pour crier: « Au secours! au meurtre! au secours! » mordant les mains furieuses qui s'appliquaient sur sa bouche et voulaient l'arracher de la fenêtre.

Il était temps: un effroyable silence se faisait déjà dans cette foule, ce silence qui précède le meurtre et en accompagne les hideux préparatifs.

Soudain une voix tonnante perça la nuit comme une explosion de mousquetade, deux chevaux lancés à fond de train entrèrent dans la foule, qu'ils trouèrent profondément.

— Jour de Dieu! Lavernie, dit la voix, je crois qu'on assassine par ici!

— Oui, mon général, chargeons, tuons toute cette canaille!

— M. de Rubantel! murmurèrent les pion-

niers en déroute, dès qu'ils reconnurent le général.

Violette, délivrée, vit alors deux épées de flamme voltiger comme des météores au-dessus des têtes vacillantes, çà et là quelques vides se faire dans la foule, deux chevaux bondissants, deux hommes s'escrimant, aux pieds desquels Desbuttes, libre et tout en larmes, s'agenouillait comme devant deux anges.

Elle s'élança vers les degrés pour aller remercier aussi ces deux vaillants libérateurs. Le devant du château était nettoyé de pionniers comme l'intérieur l'avait été de vivres par les gendarmes. La bande, effarouchée, dispersée dans tous les sens, courait à toutes jambes sur la piste des chevau-légers.

Mais Violette n'avait eu de forces que pour se défendre et défendre son mari ; elle ne se vit pas plutôt dégagée, seule, sauvée, qu'elle resta clouée au parquet, paralysée, chancelante, et sans une banquette qui reçut ses membres engourdis, elle fût tombée à la renverse.

Ce miraculeux secours, si opportunément arrivé, ne tombait cependant pas du ciel.

M. de Rubantel, lieutenant général, destiné au commandement de huit bataillons et de cinq escadrons, était resté en arrière, comme nous l'avons dit. C'était un brave guerrier, un honnête homme, homme *de peu*, comme dit Saint-

Simon, et que son peu de seigneurie rendait plus fier encore et plus susceptible à l'égard des princes et des grands qui le commandaient.

C'était un homme d'opposition, comme on dirait aujourd'hui, et en cela semblable à Catinat, sauf la différence des caractères ; Catinat, doux, poli, réservé, muet quand la cour l'avait blessé : Rubantel, hargneux, pointilleux, querelleur. Ce qui ne l'avait pas empêché de faire un assez bon chemin, parce qu'il était fort vaillant et fort riche, deux vertus qui le rendaient cher aux troupes.

Rubantel, sachant qu'il avait devant lui Vendôme, derrière lui M. de Boufflers, un très-grand seigneur, ne se souciait point de courtiser l'un ou l'autre de ses supérieurs : il tenait donc sa place entre les deux, laissant sa colonne à un brigadier, en observant de ne point approcher de l'avant-garde ou de l'arrière-garde, dans la crainte d'être appelé à l'ordre et de se quereller avant l'expédition qu'on projetait.

Afin d'en arriver paisiblement à ce but, il marchait seul avec son aide de camp et son laquais, en simple volontaire, regardant trotter ses chevaux de main, qu'il avait élevés lui-même, et regardant aussi les plaines pour faire des remarques sur la culture.

De loin, quand il avait gravi une éminence, il voyait devant lui ses escadrons poudroyer sur la

route. Derrière, il apercevait les gros bataillons et les douze escadrons de M. de Boufflers, à qui M. le duc du Maine servait de maréchal de camp pour cette campagne ; circonstance notable à laquelle le marquis de Boufflers devait d'avoir une cour réelle.

Et, se sentant libre entre ces deux puissances, il respirait le grand air avec de larges poumons, faisait siffler sa badine, et plaisantait du ton le plus agréable avec son aide de camp, voire avec le laquais, vieux serviteur qui ne se sentait pas d'aise.

Quand Rubantel, dans la matinée, vit M. de Vendôme s'arrêter à Houdarde, puis Villemur y faire halte à son tour, il craignit un de ces encombrements forcés qui mêlent les détachements les uns avec les autres, et envoya son aide de camp s'informer de ce qui se passait.

Resté seul avec le laquais, il commençait à s'ennuyer lorsqu'au coin d'un petit bois qui bordait la route, il vit des chevaux gardés par un valet monté sur une mule.

Trois cavaliers, profitant du soleil qui dorait le talus verdoyant, avaient étalé sur l'herbe de frugales provisions. Une bouteille de fin osier blanc, un reste de pâté, quelques fruits secs composaient le festin. Mais des trois convives un seul faisait honneur à la collation. Encore mangeait-il lentement, comme à regret, jetant un œil

tendre sur ses deux compagnons, qui, la tête inclinée sur la poitrine, à sa droite et à sa gauche, jouaient distraitement l'un avec les oreilles soyeuses d'un petit chien noir et blanc, l'autre avec son couteau de chasse.

Rubantel s'arrêta pour considérer ce tableau empreint de grâce et de mélancolie; le mangeur était un petit homme rond et rose sous ses cheveux gris. Il portait un habit plus noir que brun, des bas noirs drapés malgré le soleil; des souliers au lieu de bottes, bien qu'il dût voyager à cheval. C'était un prêtre ou un vieux procureur.

Des deux compagnons attristés, celui qui caressait le chien était un beau et fier jeune homme, aux cheveux noirs, d'une grande taille, vêtu de deuil; l'autre, un frêle jouvenceau, blond comme de l'or, malgré les cils bruns qu'il abaissait vers le gazon.

Le bruit que firent en s'approchant du groupe les trois chevaux de Rubantel, leur hennissement quand ils sentirent des camarades, firent aboyer le chien, lever la tête au grand jeune homme brun, et découvrirent à Rubantel une physionomie connue.

— Jour de Dieu! c'est Lavernie! s'écria-t-il.

Gérard, c'était bien lui, se leva d'un bond et courut à la rencontre du général en s'écriant:

— M. de Rubantel !...

Les deux autres hommes, le prêtre et le jouvenceau, se levèrent à ce nom qui commandait le respect. Le chien cessa d'aboyer et se coucha près de l'ecclésiastique.

— Mon général, dit Gérard, quelle joie de vous rencontrer!

— Quelle surprise c'est pour moi! répliqua Rubantel, car je vous croyais à l'armée de Catinat.

— J'y étais en effet, mon général, dit Lavernie d'une voix sourde.

— Pourquoi donc vous trouvé-je ici ? Catinat n'en a pas fini avec M. de Savoie. Ah! pardon, interrompit-il soudain en remarquant le deuil du jeune homme ; une perte douloureuse vous a ramené...

— Ma mère, dit Gérard d'une voix mal assurée.

Rubantel se baissa sur ses arçons et passa ses bras au cou de Gérard en l'étreignant affectueusement.

— Je vais mettre pied à terre, dit-il, nous causerons mieux. Qui avez-vous là avec vous? Votre frère? Et votre clerc?

— Mon général, ce jeune homme n'est pas mon frère ; j'en avais un, que nous avons perdu il y a longtemps ; c'est plus que mon frère, c'est M. Belair, mon ami. Le vieillard est mon précepteur, M. l'abbé Jaspin.

Rubantel ôta son chapeau ; Jaspin, essuyant sa bouche, et Belair rangeant ses cheveux, saluèrent respectueusement, et de loin, le général.

— Mon général, dit Gérard, ne vous arrêtez point ici, s'il vous plaît ; ce jeune homme se cache ; il est dans la disgrâce de M. de Louvois, et se dissimule du mieux qu'il peut aux regards. Vous, mon général, vous êtes tellement connu, vous brillez d'un éclat si grand, que s'il passait ici de nouvelles troupes, le reflet de votre lumière trahirait ce pauvre garçon.

— Ah! il se cache, répliqua le général en considérant avec intérêt la charmante figure de Belair; il ne doit pas être un gros coupable. Cependant, il est vrai que pour déplaire à M. de Louvois, il n'en faut pas tant, ajouta Rubantel, heureux de placer un coup de dent sur le ministre.

Gérard soupira.

— Eh bien, continua le général, je vais poursuivre mon chemin ; montez à cheval, Lavernie, vous m'accompagnerez; le bon abbé avec le jeune homme nous suivront de loin, nous leur servirons d'éclaireurs, au besoin même de sauvegarde; car, enfin, M. de Louvois n'est pas tout en France, dit Rubantel en enflant ses joues, et l'on vaut bien quelque petite chose aussi, jour de Dieu! Ainsi venez, mon ami, j'ai cent choses à

vous dire, et faites-moi donner un quartier de ce pâté que je convoitais, s'il faut vous l'avouer. Je croquerai cela tout en marchant, de sorte que je me passerai de dîner ce soir avec cette foule de princes.

Le laquais se précipita pour recevoir des mains de l'abbé une tranche appétissante que Belair plaça sur une large feuille de sycomore. Cependant Gérard, après avoir serré la main de ses compagnons, s'était mis en selle. Rubantel dépêcha le morceau en cinq bouchées, avec les belles dents d'un seigneur chasseur; il but une longue gorgée à la bouteille d'osier, salua encore, et partit au pas, côte à côte avec Gérard, en admirant Jaspin qui serra précipitamment dans un mouchoir blanc les restes du dîner, et commanda au laquais de les enfermer dans sa valise. Le chien ne vit pas plutôt Gérard à cheval, qu'il sauta gracieusement, et sans trébucher, sur le pommeau de la selle, où il prit place, les pattes allongées comme l'agneau sur l'épaule du bon Pasteur.

— N'allons pas si vite, dit Rubantel, nous n'avons rien à craindre, nous; Dieu merci, nous tâtons de la faveur.

— Parlez pour vous, mon général, répliqua Gérard.

— Eh quoi! auriez-vous à vous plaindre? Après ce que Catinat a écrit de vous et de votre

belle conduite à Staffarde... N'êtes-vous pas satisfait du commandement qu'on vous a donné pour cette campagne?

— On ne m'a donné aucun commandement, mon général.

— Quoi! vous servirez encore comme lieutenant ? Vous n'avez pas au moins la compagnie ?

— Je ne servirai pas du tout, et je ne suis plus même lieutenant, monsieur : j'ai été cassé!

Rubantel fit un bond sur son cheval.

— Vous!... un officier sage comme une fille et brave comme un lion!... Vous cassé!... Par qui ?

— Mais par celui qui casse : par M. de Louvois.

— Que lui avez-vous donc fait, Lavernie ?

Gérard hésita un moment. Il allait être forcé de repasser par le sentier d'épines, le douloureux sentier de ses malheurs. Mais il avait en face de lui des yeux si loyaux, une main si affectueuse, que la réserve eût été une offense. Il raconta donc à Rubantel les bontés de Catinat la veille de Staffarde, le dévouement de Belair, la fuite d'Antoinette et l'incompréhensible acharnement de Louvois après cette jeune fille, et la mort de madame de Lavernie, que l'impitoyable ministre avait tuée entre ses bras.

— Ah çà! mais cet homme-là est le démon

incarné! s'écria Rubantel tout ému de compassion et de colère. Quoi! il vous en veut d'avoir défendu votre mère et votre fiancée!

Gérard tira de son justaucorps la lettre suivante du ministre qu'il présenta au général :

« M. Gérard de Lavernie,

« Le roi n'aime pas qu'on manque à la discipline et au respect des supérieurs, même en dehors du service. Sur la plainte que je lui ai adressée, Sa Majesté vous retire la lieutenance qu'elle vous avait daigné accorder. Vous garderez six mois les arrêts dans vos terres.

« *Signé :* MICHEL LOUVOIS. »

— Oh! murmura le général, voilà qui est dur !... Jour de Dieu ! si on m'avait fait pareille injure...

— Vous êtes un grand officier, vous, mon général, et l'on compte avec vous ; moi, un gentilhomme provincial, un atome, on souffle sur moi, je disparais, je rentre dans le néant.

— Pauvre Lavernie!... mais j'y pense... vous êtes aussi disgracié que votre ami Belair, vous êtes mis aux arrêts, et les six mois ne sont pas expirés ; songez-vous bien à quoi vous vous exposez, avec un sacripant comme ce Louvois? Il est capable de vous faire passer par les armes.

Jour de Dieu! prenezgarde... rien ne vous sauverait, mon cher enfant! Pourquoi êtes-vous ainsi à découvert, au soleil, par les chemins, en face de vingt-cinq mille hommes dont la moitié peut vous reconnaître?... Diantre!... c'est imprudent.

— Mon Dieu! général, c'est vrai, répliqua Gérard; je n'ai qu'une peur, c'est de vous attirer quelque désagrément; merci pour vos bonnes paroles... Je tourne bride et retourne vers mes amis; poursuivez votre chemin de peur qu'on ne nous voie ensemble.

Le général se redressa offensé.

— Dites donc, Lavernie, répliqua-t-il, me prenez-vous pour un veillaque? Depuis quand M. de Rubantel a-t-il peur des gens en disgrâce? Est-ce que je suis un archer pour vous arrêter sur la grande route? Est-il écrit dans mon brevet de lieutenant général que je devinerai les antipathies de M. de Louvois, et que je lirai sur la figure des gens s'ils sont libres ou condamnés aux arrêts? Faites-moi donc le plaisir de ne pas vous occuper de moi, et occupons-nous beaucoup de vous, au contraire. Ce que je vous ai dit était par pure prévoyance; je connais le Louvois, et ses espions, et ses exécutions féroces. Maintenant, vous êtes averti, marchons!

Gérard saisit la main du brave général, et la retint affectueusement dans les siennes.

— J'avais tout prévu, dit-il, en venant ici, et je m'attends à tout.

— A la bonne heure ; mais est-ce trop indiscret de vous demander ce que vous comptez faire?

— Mon général, mon vieil ami, vous êtes un de ces cœurs dans lesquels tout honnête homme doit aimer à verser son secret. Dans ma province, où je languissais depuis la mort de ma pauvre mère, j'ai appris vaguement qu'il se préparait un armement formidable ; les campagnes ont été pratiquées, on a fait sourdement des levées d'ouvriers et des recrues, on a vidé les magasins. Peu à peu, j'ai suivi le courant pour voir de quel côté il entraînerait tous ces préparatifs ; les ruisseaux m'ont conduit au fleuve, le fleuve à la mer, et j'ai eu la conviction que Louvois médite un coup sur la frontière de Flandre, quelque chose comme un blocus de Charleroi, peut-être même une tentative sur Ostende.

— Il serait possible, répliqua Rubantel ; mais sur l'honneur nous n'en savons rien. Tous les ordres nous sont venus simultanément. Boufflers, Vendôme, Luxembourg, Joyeuse, M. de Soubise, M. le duc et moi, nous sommes partis le même jour, à la même heure, ayant autant de chemin à faire les uns que les autres : cela fait déjà soixante mille hommes; derrière nous et avec nous marchent des troupes que nous ne connais-

sons pas, de l'artillerie que j'évalue à cent pièces de canon au moins, des fourgons pour un million de poudre : c'est gigantesque. Quant aux vivres et munitions, cela surpasse toute idée. J'ai vu hier cinq cents chariots voiturer du bois pour la cuisine. Il y en avait une file de deux lieues. A quoi cela sera-t-il employé? Le roi n'en sait peut-être rien, mais Louvois le sait à coup sûr, et c'est un bel ouvrage qu'il a fait là.

— Oh! oui, dit Gérard, M. de Louvois est un grand génie; vous l'appeliez tout à l'heure le démon, et il l'est en effet, démon du mal! Eh bien, M. de Rubantel, ce génie infernal qui promène la désolation partout, ce fléau qui a ravagé le Palatinat deux fois, l'année dernière encore, de telle sorte qu'il l'a ruiné à jamais, ce colosse contre lequel tous les princes de l'Europe se sont ligués pour l'anéantir sous les débris de la France, c'est un grain de sable, un atome, un souffle qui l'écrasera. Louvois assistera sans aucun doute à l'expédition qu'il prépare, et moi je suis parti pour tuer M. de Louvois, acheva froidement Gérard en attachant ses beaux yeux calmes sur le visage animé de Rubantel.

— Eh! eh! peste!... comme vous y allez, jeune homme! répondit le général. Ce n'est pas que je vous désapprouve, au moins; nous débarrasser de Louvois! je ne m'en plains pas; mais... les moyens?...

— Oh ! mon général, des moyens de soldat et de gentilhomme, dit Gérard en frappant sur la poignée de son épée.

— Bon !... Est-ce qu'un ministre de la guerre se bat contre un lieutenant de dragons?

— Je ne suis plus lieutenant, puisqu'il m'a cassé. Je rentre dans les rangs de la noblesse neutre; le comte de Lavernie vaut bien le marquis de Louvois, je suppose?

— Enfantillage ; Michel, fils de Michel, ne se bat pas. Le roi le lui défendra, et l'on vous coupera la tête, mon ami.

— Si j'en étais bien sûr,' dit Lavernie avec un triste sourire.

— On dirait que cela vous affriande?

— Pourquoi pas, mon général? Qu'ai-je à faire en ce monde, d'où ma mère est partie, où.. une autre personne ne se retrouvera plus pour moi? La religion défend à des chrétiens de se donner la mort; mais elle leur permet de mourir sur un échafaud pour avoir vengé leur mère! Donc, je rencontrerai M. de Louvois et lui conterai mon projet. Il me refusera, j'en suis sûr comme vous. Alors je m'adresserai à M. de Courtanvaux, son fils aîné... que je tuerai... puis à M. de Barbezieux... puis...

— Vous détruirez donc toute la couvée? Comme vous y allez!

— J'effacerai cette race de la surface du globe,

comme Louvois a effacé mon bonheur et ma joie !... s'écria Gérard avec une exaltation terrible.

— La la, dit M. de Rubantel, modérez-vous, laissez-en un pour conserver la graine. Louvois est le plus mauvais citoyen de France, mais il a du bon ; c'est lui qui a formé l'armée, voyez-vous! Je comprends votre colère, mais cherchons un autre moyen; connaissez-vous quelqu'un à la cour?

— Personne, et ne veux connaître personne. Tenez, mon général, ne combattez pas ma résolution, elle est inébranlable.

— Écoutez un petit avis que je vous donne bien bas : d'après tout ce que je recueille à droite et à gauche, d'après la collection de princes petits et gros que je vois fourmiller à la tête de nos escadrons, il m'est venu depuis hier une idée énorme. C'est que Louvois ne viendra pas seul inspecter les opérations dont nous sommes les outils. Le roi est capable de vouloir assister aux premières armes de son cher fils, M. le duc du Maine.

— Le roi! dit Gérard.

— Chut ! gardez-vous de répéter cela, même à votre ombre. Je conclus : votre détermination de tuer Louvois ne serait pas absolument mauvaise, si Louvois consentait à se laisser tuer. Celle d'appeler successivement les fils dudit Michel me

paraît impraticable. Eussiez-vous tué Courtanvaux et Barbezieux, ce qui offre des difficultés, vous ne tuerez pas le quatrième fils, l'abbé Louvois; un abbé ne se bat point, j'espère; il resterait encore quatre petits Louvois, puisqu'ils sont sept. Renoncez à cela : attendez le roi, s'il vient, ce que je ne garantis point, mais qui est probable, et, moi, qui dis ce que je pense, très-haut et très-net, je vous prends par la main un jour de grande fumée, alors que ma main sera bien noire et mon épée bien rouge, et je vous présente à Sa Majesté, foi de Rubantel, dussé-je passer sur le ventre aux sept Louvois et à leur père.

— Vous êtes un exellent ami et un puissant protecteur, mon général; mais réfléchissez bien à ce que vous me demandez : si le roi me repousse ?

— Alors nous aviserons.

— Il sera trop tard, puisque j'aurai forcé mes arrêts.

— Je prends sur moi votre voyage.

— Mais d'ici à ma présentation au roi, si je suis découvert et qu'on me conduise à Louvois !

— Eh bien, mais vous risquiez cela, je crois, en vous promenant comme vous faites au soleil.

— Oui, mais je le faisais exprès pour être conduit à M. de Louvois, et lui adresser ma proposition bien en face.

— Singulier homme! balbutia Rubantel embarrassé; il affronte un pareil danger, flanqué d'un ami qui court plus de danger que lui-même et d'un abbé bon tout au plus à l'exhorter quand on le mènera devant le piquet fatal.

— Mon général, il ne faudrait pas dire de ces choses-là au cher abbé Jaspin, répliqua Gérard en souriant.

— Pourquoi donc? le bonhomme!

— Parce qu'il avait, lui, une bien autre idée : tout bonhomme qu'il vous paraît être, il voulait purement et simplement s'en aller à Versailles.

— Lui, à Versailles. .

— Pas davantage! Assuré, disait-il, non-seulement de convaincre le roi que je suis innocent, mais encore de me faire nommer quelque chose comme maréchal...

— De camp...

— Ce n'est pas assez pour mon Jaspin, quand il s'y met, cher et digne homme!

— Prenez garde! il est un peu fou, peut-être. J'ai cru voir dans ses yeux comme de l'égarement. Il vous perdrait!

— Non, mon général, Jaspin ne pense pas toujours, voyez-vous, et lorsque la tête est vide l'œil ne dit rien; mais quand Jaspin pense par hasard à quelque chose, c'est à moi et à mon bonheur. S'il a momentanément renoncé à son

projet de me faire maréchal, s'il est venu avec moi au lieu d'aller à Versailles, c'est qu'il craint de ma part un coup de tête, une colère et qu'il veut me surveiller.

— Croyez-moi, mon cher enfant, enfermez votre petit abbé dans une boîte, votre ami Belair dans une autre, cachez-vous dans une troisième : faites des trous à tout cela pour respirer un peu. Je vous case bien étiquetés parmi mes bagages, et au jour donné, nous paraissons.

IV

RECONNAISSANCES.

Gérard échangeait un sourire contre les gros éclats du bon général, quand tout à coup ils virent, dans les premières ténèbres du soir, accourir à eux des ombres haletantes qui semaient l'alarme sur leur passage par des gestes et des cris d'effroi.

— Eh! que se passe-t-il? dit M. de Rubantel en arrêtant son cheval, pour mieux reconnaître le danger avant de s'y précipiter. L'ennemi a-t-il passé la frontière et culbuté notre avant-garde? Sa Majesté Guillaume d'Angleterre nous fait-elle la surprise que nous projetions de lui faire? Croyez-moi, Lavernie, le pistolet à la main et dégainons!

— Alarme ! alarme ! criaient en approchant les ombres gémissantes.

— Ce sont des paysans, des femmes, dit Gérard.

— Qui fuient une invasion peut-être? ajouta le général poursuivant son idée.

Gérard courut à l'un des fuyards et l'interrogea ; il apprit qu'un corps de fantassins assiégeait et pillait un petit château voisin.

— Des fantassins, les miens peut-être? s'écria Rubantel. Jour de Dieu ! voyons cela, Lavernie !

Et il serra les flancs de son cheval.

— Ils disent, général, que c'est la maison d'un commissaire des vivres.

— Ah ! c'est différent, ne bougeons pas.

— Oui, mon général, mais nos soldats ne sont pas des pillards, et un commissaire n'est pas un Hollandais !

— C'est juste, piquons !

Et les deux cavaliers lancèrent leurs chevaux sur la route.

Nous savons le reste : nous avons vu la déroute des pionniers et les formidables moulinets des deux épées ; nous avons laissé Desbuttes prosterné devant ses sauveurs, la Goberge enterré sous son lit, le sénéchal et le bailli on ne sait où, Violette immobile et glacée au vestibule du premier étage.

Autour du général, presque aussi vite que lui

étaient revenus les vassaux d'Houdarde, encouragés par l'idée qu'un général venait à leur aide.

— Pardieu, dit le général à Desbuttes, quand son compagnon et lui eurent mis pied à terre et confié leurs chevaux à vingt mains qui se les disputaient, vous l'avez échappé belle, M. le commissaire, je crois que ces brigands-là vous allaient pendre.

— Voici la corde, répliqua Desbuttes, qui s'étranglait au seul souvenir de son danger.

— Nous sommes arrivés à point.

— Mais j'entendais crier une femme, ce me semble, dit Gérard.

— Ma pauvre femme, M. le général.

— Ah çà! mais elle n'est pas commissaire, elle; on n'avait pas le droit de la pendre; mais voilà les tours de ces coquins de pionniers quand on les lâche. Et les chevau-légers qui les portaient en croupe? Où sont-ils?

Desbuttes raconta l'aventure.

— C'était prévu, dit Rubantel. J'avais mis les manants derrière les gentilshommes pour éviter ce malheur-là. Souvenez-vous-en bien, Lavernie, quand vous serez lieutenant général, n'abandonnez jamais à lui-même le paysan que vous aurez armé. C'est un enfant à qui l'on prête un sabre : il s'éborgne ou vous tue.

— Mon cher monsieur, répondit Gérard, si jamais je suis lieutenant général, comme vous

serez maréchal de France, j'aurai encore vos bonnes leçons, dont je profiterai de tout mon cœur. Mais, mon général, veuillez songer un peu à ce pauvre homme qui tourne sa langue dans sa bouche sèche, et ses pouces l'un autour de l'autre.

— Que lui faut-il, puisqu'il est vivant?

— Il attend votre congé pour aller rassurer sa femme; n'est-ce pas, monsieur, que je vous ai bien deviné?

— Oh! oui, M. l'officier, oui, dit Desbuttes, oui, mon sauveur!...

— Je ne suis qu'un simple gentilhomme, monsieur, aucunement officier, mais très-heureux de vous avoir été agréable.

— Agréable! murmura Desbuttes en portant la main à son cou. Monsieur est modeste!

— Allez donc chercher madame votre femme, dit Rubantel en riant à Desbuttes, qui partit à reculons pour ne point manquer une révérence.

— Et moi, dit Gérard, je vais courir au-devant de nos amis un peu distancés, j'en ai peur, par notre temps de galop.

— C'est cela, courez ; c'est le moins que M. le commissaire vous prête un peu sa maison qu'il vous doit. Le cher proscrit Belair, ajouta-t-il tout bas, et le cher prisonnier Lavernie seront ici comme des coqs en pâte; courez, courez!

Gérard n'avait pas fait cent pas au dehors,

qu'il trouva ses compagnons debout sur leurs étriers, poussant leurs montures des talons et de la voix, pour rejoindre leurs devanciers, dont ils commençaient à être inquiets.

L'abbé avait perdu son chapeau et l'un de ses souliers en route ; Belair appelait Gérard à grands cris.

— Allons, allons, calmez-vous, mes amis, dit Gérard ; ce n'est rien qu'un homme dont nous avons sauvé la vie, et qui va nous offrir un bon souper pour récompense.

— Dieu soit loué! soupira Jaspin qui se laissa tomber plutôt qu'il ne descendit de cheval, et s'accrocha au bras de Gérard, que Belair tenait par son autre main.

C'est ainsi qu'ils firent leur entrée dans le château, jusqu'au salon qui s'éclairait, et dans lequel M. de Rubantel s'était installé.

A ce moment, Desbuttes descendait de l'escalier, précédant Violette qui voulait offrir à ses libérateurs ses plus ferventes actions de grâces.

— Messieurs, voici ma femme! s'écria le traitant qui éclaira d'un flambeau à triple branche le charmant visage de Violette.

Belair, livide, recula d'un pas. Violette poussa un cri étouffé.

Ce cri, cette épouvante furent perdus pour Desbuttes, vers lequel Jaspin s'était précipité pour embrasser son filleul.

Mais Gérard et M. de Rubantel avaient tout vu ; le général ne comprit pas ; Gérard sentit son cœur se gonfler du désespoir empreint sur le visage des deux amants.

Quand Desbuttes eut bien embrassé Jaspin :

— Mon parrain ici, s'écria-t-il, mon parrain dans mon château !... En compagnie de ces messieurs!... Eh ! mais, M. l'officier serait-il M. de Lavernie ?

— Lui-même, dit Jaspin.

— En vérité, continua le financier, le nom de Lavernie me porte bonheur ! Comprend-on quelque chose à la destinée? Quand on pense que c'est chez M. de Lavernie, ou plutôt chez madame sa mère, qu'en m'en allant avec ma commission en Flandre, j'ai retrouvé, par hasard, mon parrain..., un parrain que je n'ai pas vu six fois dans ma vie, voilà une chance ! Quand on pense que c'est auprès du château de Lavernie que j'ai rencontré Violette, qui venait d'apprendre la maladie de son père, et qui s'est décidée à m'épouser ; quand on pense que c'est dans la chapelle même du château de Lavernie que j'ai été marié avec Violette ; quand on pense enfin que, tout à l'heure, sans M. le comte, j'étais mort ! Oui, M. de Lavernie eût tardé d'une demi-minute, c'est peu de chose pourtant, eh bien ! parrain, une demi-minute plus tard, ma petite femme était veuve !... et quelle veuve !... Déci-

dément, M. de Lavernie est cause de tout le bonheur qui m'arrive!

Belair tourna ses yeux vers Gérard avec une expression indicible de regret et de délicat reproche; puis ses yeux si beaux se fermèrent, et le jeune homme se laissa tomber foudroyé dans les bras de son ami.

Tandis que chacun, ainsi occupé s'absorbait dans les impressions présentes, la tête décomposée de la Goberge avait paru au seuil de la porte. Son œil unique, dilaté par la surprise et l'épouvante, dévorait Belair qui ne le voyait pas. Le squelette, assuré de n'avoir été ni vu ni reconnu, comprima un élan de joie féroce et s'effaça comme une ombre dans le vestibule.

Gérard, à force d'encouragements et de bonnes promesses, ranima Belair. Jaspin cessa d'embrasser son filleul Desbuttes, qui venait d'user tout son fonds de tendresse, et qui recouvra tout juste l'usage de ses yeux au moment où Violette achevait de perdre connaissance, et cherchait un appui que le vieux général allait lui offrir.

— On avait parlé de souper, ce me semble? dit Jaspin de sa petite voix.

— Oh!... s'écria Desbuttes en bondissant, souper!... Comme vous dites cela tranquillement, mon parrain! Souper!... on n'a fait que cela toute la journée ici; dix mille hommes ont déjeuné,

dîné, goûté et soupé dans ma maison, mon cher parrain... Souper!...

L'irritation de Desbuttes fit éclater de rire le général et Gérard lui-même.

— Je n'ai pas seulement une croûte de pain dur, pas seulement une larme de vinaigre à offrir pour repas de noce à cette chère petite femme pour laquelle un festin royal fumait tantôt, apprêté par cent cuisiniers! Se coucher sans souper, un jour comme celui-ci! dans un château comme le mien! Mourir de faim auprès d'un demi-million!...

— Il vous reste mieux que le souper, dit gaillardement Rubantel en lorgnant Violette d'un œil provocateur, sans se douter, l'excellent homme, qu'il enfonçait un nouveau poignard dans le cœur de Belair.

— C'est vrai! s'écria Desbuttes avec triomphe, il me reste l'épousée!...

Et il s'avança les bras ouverts, la bouche en cœur vers Violette qui se détourna pudiquement en le repoussant.

— Eh bien! dit Rubantel, puisque vous n'avez rien à m'offrir pour souper, il me faudra donc souper à Valenciennes avec tous ces princes, légitimes ou non. J'irai. D'ailleurs, il faut que je me donne la satisfaction de faire brancher un ou deux de mes pionniers pour leurs excès et insolences.

— Un Berrichon, s'écria Desbuttes, un petit roux que j'ai distingué, parce qu'il me serrait le cou plus particulièrement que les autres.

— Fort bien, on trouvera cela; et vous, madame, avez-vous aussi quelqu'un à me recommander parmi ceux qui vous serraient? Cherchez bien! ajouta le joyeux général destiné ce soir à faire rougir ou pâlir alternativement la jeune femme.

Violette rougit, en effet, mais garda le silence.

— Adieu donc, ajouta Rubantel, adieu, couple trop heureux.

Gérard l'interrompit pour lui dire que jamais il ne le laisserait partir aussi peu accompagné. Jaspin se récria sur la proposition de Gérard. Le général, dit-il, a toute une armée pour le défendre; vous au contraire, M. de Lavernie, vous risquez tout à être rencontré.

Gérard imposa silence à l'abbé avec un geste affectueux.

— C'est une promenade de deux heures, répondit-il.

Desbuttes s'empressa de faire ouvrir les portes à son sauveur. Jaspin vint caresser le général de la voix et du regard, pour lui recommander de renvoyer Gérard au plus vite. Et pendant ce temps Gérard, trouvant Violette tout seule, lui dit à voix basse :

— Est-il possible, madame, que vous ayez été

assez cruelle pour oublier ainsi et sacrifier le plus charmant des hommes !

— Monsieur..., balbutia Violette interdite.

— Vous avez perdu ce pauvre Belair, ajouta Gérard ; puissent les richesses de M. Desbuttes vous dédommager d'un si fidèle amant !

— Fidèle ! s'écria Violette les larmes aux yeux, avec une véhémence qui découvrait tout son cœur ; un volage qui s'est enfui depuis trois mois sans me donner un souvenir !

— Ah ! madame, il fuyait M. de Louvois et la Bastille.

Violette joignit les mains avec transport et répondit :

— Que n'écrivait-il alors ? J'attendais...

— Vingt fois il a écrit ; ses lettres ont été interceptées, et pendant qu'il vous accusait, lui aussi, de l'oublier, vous avez justifié son accusation.

— Monsieur, je voulais sauver mon père, un vieillard pauvre et abandonné !

— Votre père vivra, soit ; mais vous aurez tué Belair. Regardez-le, est-ce un vivant ou une ombre ?

Violette appuya ses deux mains sur son cœur qui se brisait.

— Hélas ! dit-elle, j'ai donc tout perdu, car mon pauvre père est mort il y a huit jours.

Gérard fit un mouvement pour saisir la froide

main de Violette, Desbuttes arriva près d'eux en sautillant.

— Le général vous attend, M. l'officier, dit-il.

— J'ai eu l'honneur de vous déclarer, s'écria Gérard avec impatience, que je ne suis pas plus officier que vous ne l'êtes vous-même. Mon général, je suis à vos ordres.

Desbuttes, ainsi secoué, s'alla réconforter auprès de Jaspin. Gérard prit congé de Violette, en lui disant tout bas :

— Voyons, madame, pitié pour ce pauvre cœur ! fermez la blessure que vous avez faite !

— Soyez tranquille, répondit du même ton l'aimable femme.

Alors les deux cavaliers s'éloignèrent, escortés jusqu'au-delà du pont par Jaspin, Desbuttes et Violette ; Belair resta seul, atterré, honteux, dans son coin. Il lui tardait de partir aussi. Il s'en voulait de rester près d'une infidèle, et pourtant il ne se sentait point la force de faire un pas hors du rayon de ses yeux.

Desbuttes rentra en se frottant les mains ; Violette marchait lentement, la tête basse ; Jaspin, que le général avait bien rassuré sur le compte de Gérard, s'écria de l'air le plus joyeux du monde :

— Vous n'avez rien pour souper, eh bien ! c'est moi qui fournirai le repas !

Et il ouvrit sa valise, restée dans le vestibule,

en tira la fameuse bouteille au gros ventre et les reliefs du pâté, qu'il étala sur une table, au milieu du salon.

— Oh! joie!... s'écria Desbuttes.

— Ah ! ah ! dit le bonhomme Jaspin. A table, mon filleul; à table, madame! à table, Belair!

— Je n'ai pas faim, dit Violette.

— Ni moi, soupira Belair.

— En effet, Violette est toute pâle et monsieur paraît malade, dit le financier, heureux de voir ainsi se tripler sa part; croyez-moi, mon parrain, soupons tous deux, tandis qu'il n'y a personne.

— Est-ce que vous attendez quelqu'un?

Desbuttes chercha inquiet autour de lui.

— J'ai ici un ami blessé, répliqua-t-il, mais il doit être dans son lit; il dort : et d'ailleurs le pâté est bien lourd pour un convalescent.

— Diète, diète! dit Jaspin.

Et les deux convives attaquèrent les vivres. L'abbé mit tout d'abord une belle tranche de côté.

— La part de Gérard, dit-il.

— Vous croyez, fit observer Desbuttes, que cet officier, non, ce gentilhomme, ne dînera point aussi avec les princes?

— Il mériterait de dîner avec des rois! répliqua Jaspin la bouche pleine. Voyons, Belair, mon ami, essayez donc de manger, égayez-vous!

— Monsieur a des chagrins? demanda lourdement Desbuttes.

— Oui, monsieur, répliqua Belair en lui tournant le dos.

— Eh bien, quand on a du chagrin, il faut manger et boire; je ne dis pas aujourd'hui, puisque les buffets sont à sec. Mais il faut se coucher, comme je le vais faire tout à l'heure. Mignonne, j'ai donné ordre à notre coucher, ajouta le butor, et à celui de tous nos hôtes. M. l'abbé, mon parrain, aura la chambre chinoise. M. Belair et son ami, s'il revient, auront la chambre aux tapisseries; et nous, mignonne, la chambre à images qui donne sur la terrasse, au-dessus des entresols, et qui est la plus belle de la maison, bien qu'il y ait au-dessous certaine chambre d'honneur... mais je n'en puis disposer aujourd'hui. J'ai trente chambres ici, messieurs, et les troupes de Sa Majesté, si elles m'ont pris mon dîner, m'ont laissé mes lits. Décidément je vois que nous tombons tous de sommeil, ajouta Desbuttes avec un rire anacréontique. Mes hôtes, je m'en vais vous conduire à vos chambres; puis, madame Desbuttes, je suis tout à vous.

— Mais non, mais non! s'écria Jaspin qui commençait à s'alarmer de la pâleur de Violette et des frissons de Belair, menez d'abord madame chez elle, vous penserez à nous ensuite.

— Ce sera comme vous voudrez, messieurs;

cependant l'hospitalité exige que je commence par vous, et j'insiste. Venez, mon parrain, à la chambre chinoise.

Jaspin se mit en marche.

« Non, se dit Belair, je ne coucherai pas sous le toit de ce rustre. »

— Monsieur, dit-il vivement à Desbuttes qui lui indiquait le chemin de l'escalier, je demeurerai en bas, s'il vous plaît. J'attendrai M. de Lavernie.

— Vous pouvez l'attendre dans une bonne chambre.

— Je préfère rester dehors, au grand air.

— Comme il vous plaira. Sénéchal, veillez à ce que monsieur ne manque de rien ! cria Desbuttes aussi majestueusement que s'il eût eu autre chose que de l'eau pure à offrir pour régaler ses hôtes.

Cependant Jaspin s'était approché de Belair pour l'interroger tout bas.

— Je n'ai rien, répliqua Belair avec un sourire ; rien absolument que le désir de voir Gérard.

— Cela me rassure, dit Jaspin très-inquiet en jetant un regard furtif sur les deux amants, deux statues éloquentes.

Et il monta chez lui précédé du sénéchal.

Desbuttes offrit sa main à Violette. Celle-ci, froide et morne, gravit lentement les premiers

degrés, toujours tournée vers Belair, toujours sollicitant un regard qu'il lui refusa obstinément.

Peu à peu elle disparut ; la lumière s'effaça dans l'escalier, une porte se ferma au premier étage. Le malheureux jeune homme se trouva seul avec les ténèbres, le silence et son désespoir.

V

DES BONS EFFETS D'UNE MAUVAISE CHANSON.

On perd une maîtresse, on voit s'éteindre des yeux adorés, on sent le froid de la mort qui envahit ce corps où brûlait l'amour. La chair divisée devient argile; le fossoyeur la prend, la cache, et Dieu fait fleurir sur la fosse fermée un cyprès, dans le cœur déchiré un souvenir : puis une douce pensée pénètre peu à peu la plaie, comme un baume. On aime à se dire que l'amie perdue est devenue un ange. Pure, elle a quitté la terre; ses yeux avant de se fermer n'avaient lu l'amour que dans vos yeux, ses lèvres en s'ouvrant pour exhaler le dernier souffle ont rendu à Dieu, sans mélange et sans souillure, votre pre-

mier baiser. Il viendra une heure où l'amant sourira en répandant ses larmes, larmes sans fiel, noble sang d'une noble blessure.

Mais l'amante qu'on perd vivante! celle dont le cœur s'en va, dont le corps demeure pour rappeler toujours au malheureux qu'elle a trahi, une honte et un supplice! La femme qu'on aimera encore et qu'on n'estimera plus! Celle qu'on croira toujours voir, comme la vit Belair, au bras d'un rival, souriante, féroce, vile, s'élevant en pleine lumière sur cet escalier comme pour dominer votre humiliation et insulter à votre misère! Oh! cette femme est l'ange du châtiment, l'ange méchant, inplacable, bien plus terrible que l'ange de la mort. Celui-là du moins donne le repos après l'angoisse; après la torture, il donne l'oubli.

Ce pauvre Belair n'était pas rimeur comme M. de Catinat; mais il fit en son cœur de bien amère poésie pendant cette effroyable minute; il sentit bien du fiel jaillir pour la première fois de son âme si douce: l'idole de sa vie était renversée, la lumière de ses pensées venait de s'éteindre; il ne voyait plus rien dans l'avenir à travers le voile humide de ses larmes.

Eperdu de douleur et de dégoût, il emporta sa guitare et s'élança hors de la maison comme si elle eût dû crouler sur sa tête; il courut quelques pas le long de la terrasse du bord de l'eau,

puis, à bout de forces, à bout de courage, il s'arrêta, les yeux tournés sur cette affreuse maison, les mains inquiètes, glacées, tendues par moments vers le ciel, sombre et silencieux conseiller que les malheureux regardent tant qu'ils n'ont pas tout à fait désespéré ; car alors l'œil s'abaisse et plonge vers la terre.

Belair vit de la clarté s'épandre sur les vitres d'une fenêtre au premier étage, la seule éclairée de toute la façade. Derrière les rideaux légers il distingua deux ombres; son cœur battit à rompre sa poitrine; c'était bien la chambre aux images, celle de Violette et de son mari.

Belair, mordu par ce serpent cruel, la jalousie, faillit se percer de son épée. Mais un jaloux ne se tue qu'après avoir épuisé toutes les souffrances. La jalousie est une soif inextinguible. Belair n'avait point encore asssez bu de ce poison.

Quand j'aurai assez contemplé le jeu de ces deux ombres, se dit-il, quand je les aurai vues voltiger près l'une de l'autre, quand la lumière qui m'insulte là se sera éteinte dans cette chambre comme elle a disparu tout à l'heure sur l'escalier, eh bien alors, je me percerai le cœur et me jetterai dans la rivière. Ou bien, non, je resterai mort sur ce banc placé au-dessous de son balcon, afin que demain, à l'aube, en ouvrant sa fenêtre pour respirer, Violette me voie et commence mal sa journée.

La lumière ne s'éteignit pas. Les ombres, au lieu de voltiger et de se rapprocher comme le jaloux s'y attendait et l'espérait, — les jaloux espèrent toujours une douleur, — les ombres, après quelques gesticulations cérémonieuses, demeurèrent gravement immobiles à distance l'une de l'autre comme si elles s'ennuyaient.

Belair fut forcé de ne se point percer encore : il ne voyait plus rien que cette monotone et taquinante lumière : plus un mouvement, plus un bruit. Cependant, l'ombre d'un bras dessinait parfois sur le plafond un geste interrogateur et véhément auquel répondait l'ombre d'une dénégation solennelle.

« Que se passe-t-il là-haut? » pensa Belair de plus en plus intrigué.

Comme il eût payé cher une échelle! Mais rien pour gravir le long de ce mur. Au-dessous de la fenêtre de Violette, à l'entre-sol, il y avait bien une autre fenêtre, celle de la chambre d'honneur donnée à la Goberge, mais elle était fermée d'un volet parfaitement lisse qui rasait la muraille et n'offrait par conséquent aucun point d'appui. En montant sur son banc, Belair atteignait tout au plus au rebord de cette fenêtre de l'entre-sol, et rien pour s'accrocher de la main, pas une saillie pour le pied.

Belair crut voir d'ailleurs comme un rayon lumineux scintiller, par la fente de ces volets.

La chambre était donc habitée? Le jeune homme essaya de distinguer si l'habitant était Jaspin; mais quand il voulut saisir avec sa main la large pierre qui servait de balcon à cette fenêtre, elle vacilla tellement, elle parut si chancelante à Belair qu'il trembla de faire choir sur lui ce poids colossal, et de se tuer en épouvantant toute la maison.

« Quel dommage que j'ignore si c'est l'abbé qu'on a logé là! se dit Belair; j'aurais frappé doucement au volet, l'abbé m'aurait ouvert, j'aurais grimpé sur le rebord vacillant que l'abbé aurait maintenu en équilibre; du rebord, je fusse monté sur les saillies intérieures du volet; de ce volet au balcon de Violette, il y a la longueur de mon bras, et là!... j'eusse vu l'indigne, j'eusse fait irruption, l'épée à la main, chez ce maltôtier, chez ce croquant, chez ce voleur breveté du roi qui m'a volé ma femme! Mais si je frappe au volet, et que ce ne soit pas Jaspin qui me réponde, quel contre-temps, et que dire! »

On le voit, Belair calculait; il pensait à l'équilibre d'une pierre de taille, aux convenances; il voulait ménager le bruit et ménager sa peau. Quelle distance un pareil calcul ne jette-t-il pas entre la pointe d'une épée et la poitrine d'un honnête homme!

Il est d'ailleurs avéré que la colère diminue en changeant d'objet, et nous voyons que celle du

jeune homme venait de ricocher sur Desbuttes après avoir fermenté pour un suicide. Désormais, plus de craintes : Belair ne s'est pas tué, il ne se tuera plus ; d'ailleurs, il est trop curieux pour mourir avant de savoir tout ce qui lui reste à apprendre touchant l'infidélité de sa maîtresse.

Suivez la décroissance de ce mal : un désespoir morne et muet, le plus terrible de tous : puis la prostration ; on s'en relève quelquefois pour commettre un excès, la prostration est dangereuse ; ensuite les larmes : des larmes amollissent bien la rage !

Après l'explosion des larmes, un dépit qui conseille la mort, c'est vrai, uniquement pour causer quelque désagrément à l'infidèle. Enfin, cette idée de vexer Violette et Desbuttes poussée à l'extrême, et aboutissant à une impossibilité est la limite qui satisfait toujours un amoureux ou un fou.

Belair n'usera plus, à compter de ce moment, que des moyens raisonnables ; le désespoir une fois redevenu mélancolie, ce malheureux souffrira, mais n'aura plus la force de faire souffrir personne.

Pour s'asseoir au-dessous de la fenêtre de Violette, sur son banc, la tête inclinée, il range d'une main son épée qui le gêne ; son autre main rencontre le manche de sa guitare, douce com-

pagne, résignée, fidèle, quoiqu'elle ait aussi ses caprices dans les jours humides.

Au contact de l'instrument qui tant de fois l'avait consolé des amours, et tant de fois avait ramené les amours à lui, Belair sentit bien qu'il avait trouvé son arme véritable, celle qui, dans ses mains, touchait droit au cœur des plus amoureuses comme des plus cruelles.

Il jeta tout à fait l'épée qui l'empêchait de se placer à l'aise et d'appliquer ses doigts fins sur les cordes.

Ce que Belair ne pouvait voir, ce qu'il croyait deviner, comme si, même en face d'elles, même sous leur regard, les hommes devinaient jamais le cœur des femmes, ce qui se passait dans cette chambre à images choisie par le mythologique Desbuttes pour le temple du dieu de l'hyménée, nous sommes bien forcé, nous qui savons tout, de le dire au lecteur.

La porte s'était refermée. Desbuttes avait congédié laquais et soubrette par l'escalier dérobé. Il lorgnait d'un œil fripon une magnifique robe de chambre en satin brodé d'argent, jetée toute bouffante sur un fauteuil et que devait accompagner un superbe bonnet de nuit d'une hauteur majestueuse, chamarré de rubans et de dessins parfaitement accommodés aux feuillages de la robe de chambre.

Mais Desbuttes, en gagnant des millions, et

en s'avançant dans le monde, tenait à être un homme à belles manières. Il demanda gracieusement à Violette la permission d'endosser sa robe de chambre ; on lui avait dit, sans doute, que les choses se passaient ainsi entre ducs et comtesses, entre fleurs des pois.

Violette, rêveuse, était restée debout, sans proférer une parole, un coude sur la cheminée, les mains inertes, l'œil perdu dans je ne sais quelle vague contemplation. L'on eût dit qu'elle écoutait, qu'elle voyait toute autre chose que Desbuttes, son riche bonnet de nuit, et sa splendide robe à ramages d'argent, et cependant, c'était de ce côté qu'elle regardait.

Desbuttes ayant fait sa question, à laquelle il ne fut rien répondu, il suivit de l'œil la direction des cils soyeux de sa femme, et souriant câlinement :

— Je vous demandais, réitéra-t-il, si vous ne voulez point me voir endosser ma belle robe de chambre? Vous l'admirez, n'est-ce pas? Vous plaît-elle? Je vous la donnerai volontiers.

Violette releva la tête, regarda Desbuttes avec l'indéfinissable surprise d'une dormeuse qu'on fût venu réveiller au milieu d'un songe féerique.

— Plaît-il? demanda-t-elle assez incivilement.

Le financier répéta pour la troisième fois son aimable proposition, enrichie cette fois d'un baiser sur le plus charmant poignet du monde.

Violette tressaillit, se redressa, et d'un ton qui n'était plus seulement incivil, mais brutal :

— Vous ne voyez donc pas, monsieur, dit-elle, de quelle couleur je m'habille maintenant?

Desbuttes recula : Violette était vêtue de noir.

— On dirait du deuil ! s'écria-t-il.

— Voilà seulement que vous vous en apercevez, continua la jeune femme, depuis tantôt cinq heures que je suis ici.

— J'ai vu, balbutia Desbuttes, tant d'habits rouges dans cette journée, les gendarmes, les chevau-légers, que cela m'a brouillé les yeux; le rouge éblouit : c'est comme si l'on avait regardé en face le soleil. Quoi! ma femme, vous êtes en deuil ! Votre père est donc mort, le cher homme?

A ces mots, prononcés avec tant de délicatesse et de sensibilité, la jeune femme sentit des larmes monter à ses paupières.

— Plus de père, et un mari pareil !

— Ne pleurez pas, mignonne, continua Desbuttes ; le pauvre papa Gilbert est bien heureux à présent. Aveugle, infirme, inutile, il souffrait trop... Dieu a bien fait de le retirer à lui.

Violette cacha son visage dans ses mains. Elle pleurait tout à fait.

— Par grâce, Violette, dit le financier, remettez-vous : n'attristez pas cette soirée; moi qui ai tant compté sur vous pour m'égayer.

Et il ajouta cent stupides consolations sur la nécessité de la mort, sur le repos de l'autre vie comparée à une vie de privations. Il conclut par ces belles paroles :

— D'ailleurs, le père Gilbert n'était pas né pour être heureux.

— Qu'en savez-vous? lui demanda Violette en redressant la tête.

— Mais, bégaya Desbuttes, il n'était guère riche.

— Il l'était, puisque vous l'êtes.

Desbuttes ricanant :

— Oh! dit-il, pauvre cher homme..., je crois bien qu'il n'aurait pas eu besoin d'une bourse aussi grande que la nôtre; ces vieux soldats vivent de peu, et quand on est aveugle, on ne distingue plus l'or du cuivre!

Violette regarda son mari avec une froide cruauté. Desbuttes craignit de l'avoir irritée.

— Mignonne, dit-il, vous ne croyez pas que j'eusse rien refusé au cher homme, s'il avait vécu.

— Je l'espère bien, repartit Violette.

— Mais enfin, puisque nous l'avons perdu, il faut nous consoler : je vous saurai distraire par mille attentions adroites; je donnerai des fêtes comme celle d'aujourd'hui... Assurément on pourrait dire qu'elle n'a guère réussi; mais il y avait obstacle, et une autre fois, en temps

utile, je mettrai tous mes soins à vous plaire.

Violette regarda encore une fois ce pauvre homme, qui sortait tant de banalités de son coffre-fort.

— Déjà, poursuivit Desbuttes, nous avons été traversés dans notre bonheur; cette commission de M. de Louvois, qui m'a éloigné de vous à la minute, à la seconde après notre mariage; cette maladie de votre père, qui vous a empêchée si longtemps de me venir joindre en mes bureaux; mes absences d'ailleurs. et le mystère dont monseigneur m'ordonnait d'envelopper toutes mes opérations, mystère qu'il n'eût pas été possible de garder avec une beauté brillante comme la vôtre... que de souffrances pour moi, pour l'époux le plus passionné... pour celui à qui si longtemps vous avez été cruelle!...

Il s'approcha souriant. Violette, comme par distraction, roula un fauteuil entre eux deux.

— Mais enfin, dit le financier, nous voilà réunis; tous nous a réussi depuis notre mariage, tout.

— La mort de mon père, n'est-ce pas? Vous nommez cela une réussite! s'écria Violette avec une impatience trop longtemps contenue pour que l'explosion n'en fût pas bruyante.

Desbuttes se récria.

— Je ne parlais que de mes spéculations, dit-il; je ne pense qu'à cela, mignonne.

— C'est cela seulement que j'oublie, répliqua Violette, à qui revenait avec toute l'amertume d'une souffrance inutile le sacrifice qu'elle avait fait d'un tendre amour pour un rigoureux devoir.

Combien les femmes les plus généreuses ne se font-elles point payer de pareils sacrifices ! Jamais un mari, fût-il plus millionnaire que Desbuttes, n'est assez riche pour acquitter ces dettes-là !

— Enfin, reprit mielleusement le maltôtier, ce n'est point un mal que la fortune !

— Mieux vaut l'amour, lança Violette avec un geste saccadé.

— Plaît-il ?... dit Desbuttes inquiet.

— L'amour filial.

— Sans doute... mais quand on n'a plus à aimer que son mari, mignonne, c'est encore du bonheur : voilà notre bonheur à nous, prenons-le, pendant que nous sommes jeunes.

Le financier rangea le fauteuil, se mit à genoux devant sa femme, et, donnant à son regard tout ce qu'il put trouver de provocations assassines :

— Mignonne, dit-il, oublions le mal et ne songeons qu'au présent. Les chagrins passeront : amassons des pistoles et de l'amour.

Il chercha des lèvres un pied alarmé qui se reculait devant lui ; faute de ce gracieux point

d'appui, Desbuttes perdit l'équilibre et caressa le parquet de sa bouche, dans la grotesque attitude des seigneurs que Gulliver a vus lécher la poussière devant le trône de leur monarque.

Malheureusement Violette n'était pas en train de rire, sans quoi elle y eût trouvé une ample matière, car le financier s'exécutait de bon cœur : décidé à ne se fâcher de rien, il provoquait lui-même l'hilarité de sa compagne. Cette situation en se prolongeant eût amené la familiarité ou une querelle décisive. La familiarité ne paraissait pas devoir plaire à Violette, dont les lèvres pincées ne s'étaient pas encore détendues pour un sourire. La querelle eût été plus de son goût; mais comment se quereller avec Desbuttes, avec un homme prosterné, qui ne demande qu'à s'humilier plus bas encore?

Ce qui se passait dans l'âme de la jeune femme, essayerons-nous de le décrire? Dirons-nous ce vague malaise, cette incertitude douloureuse, toute prête à se changer en un dégoût qui lutte, toute prête à finir par la capitulation de la lassitude? En face de son mari, seule, aux prises avec ce nouveau devoir plus terrible que jamais parce qu'il n'était plus seulement une idée, Violette ne trouvait rien à répondre à Desbuttes. Elle eût voulu l'accabler de reproches, qu'avait-il fait? Elle eût voulu lui rendre son sourire, il lui répugnait. Pareille à ces gens qui ont joué sur pa-

role une somme considérable, et n'ont pas assez réfléchi parce qu'ils espéraient trop gagner, la jeune femme, qui avait perdu cette rude partie du mariage, s'épouvantait au moment de monnayer l'enjeu.

Les mauvais joueurs alors s'accrochent aux prétextes; c'était peut-être un prétexte que Violette cherchait ainsi depuis un quart d'heure, afin de ne point payer.

Cependant Desbuttes qui avait gagné, lui, ne trouvait pas l'enjeu au-dessus de son mérite ou de son droit; il était sûr de son bien; seulement, affriandé par la délicatesse de la proie, il faisait le gracieux pour l'obtenir. Une journée de combat décide souvent du sort d'un empire; souvent le sort d'une femme se décide par une minute d'irrésolution.

Dans le silence de cette nuit, Violette croyait reconnaître le muet désistement de Belair; elle l'accusait de l'abandonner. Que faisait-il? Était-il parti? Dormait-il dans sa chambre? Ce n'était plus lui qu'elle plaignait, puisqu'il était encore libre et qu'elle allait cesser de l'être.

Desbuttes redoubla de gentillesses et de génuflexions; le dieu du mariage lui soufflait toutes ses audaces. Violette poussa un soupir de désespoir.

Soudain, sous la fenêtre, une guitare préluda par quelques mesures énergiques, et emplit l'air

d'une harmonie vibrante. Puis une voix mélodieuse chanta, du ton véhément de l'indignation, cette chanson du temps :

Ah ! c'est verser trop d'inutiles larmes ;
Perfide, enfin, je trouve ailleurs des charmes.
Un cœur fidèle
Languit pour mes yeux ;
Mais, ô dieux !
Ingrate, perdons-en tous deux
La mémoire cruelle ;
Penser à ton amour, jamais ! Mourir vaut mieux !

Nous ne prétendrons pas que la chanson fût bonne, mais telle qu'elle était, et soutenue par la musique de Belair, interprétée avec ce talent entraînant, elle produisit deux effets immenses.

D'abord Violette sortit de son rêve et ne se trouva plus abandonnée. Desbuttes ne se sentit plus assez seul avec sa femme. Réveillé aussi, il se vit à plat ventre, dans une situation ridicule, et se releva en disant :

— Voilà un monsieur qui joue très-bien de la guitare.

— Vous trouvez? murmura Violette ravie, et qui sentait l'existence circuler de nouveau en tout son être.

— Et je trouve aussi, continua Desbuttes, que c'est bien aimable à lui de nous donner une sérénade sous notre balcon pour célébrer mes noces.

Violette frissonna.

— L'attention est délicate ; je lui en ferai, nous lui en ferons nos remercîments demain, n'est-ce pas? Mais il se fait tard, ma Violette.

— Pardon, dit brusquement la jeune femme ; ne m'appelez point Violette, je vous prie.

— Pourquoi ? C'est votre nom.

— C'est le nom que me donnait mon père ; je ne veux point qu'il me soit adressé désormais ; cela me rappellerait une douleur.

« Encore le père, pensa Desbuttes ; mon Dieu, que voilà donc un père maladroit, d'être mort en ce moment ! »

Il sera fait selon vos désirs, dit-il tout haut. Je ne vous appellerai pas Violette ; j'ai un nom tout fait pour vous ; vous serez *Mignonne,* ou *Ma biche* à votre choix.

— Fi! fi! s'écria Violette; le premier est stupide, le second est ignoble !

— Nous en trouverons d'autres, nous trouverons des noms de fée, des noms d'ange. Il faut qu'en nous voyant côte à côte dans notre carrosse que j'ai commandé tout doré, le public se dise : Les amours sont peints, il est vrai, sur les panneaux, mais ils habitent aussi quelquefois dans le carrosse.

Et Desbuttes en revint à ses agaceries.

La guitare sonna mélancoliquement : la voix pleine de douleur chanta cette autre chanson :

Qui n'a qu'une flamme commune
L'éteint bientôt pour suivre la fortune ;
L'Amour est exilé, s'il n'a son carquois d'or ;
S'il eût été Plutus, on l'aimerait encor.

Violette se leva précipitamment, les yeux attendris.

Desbuttes étendit ses bras pour la saisir au passage, car il la trouvait ce qu'elle était en ce moment, radieusement belle.

Mais Violette, avec un geste de reine, lui montra un fauteuil, s'assit elle-même et lui dit :

— Monsieur, causons, je vous prie; il en est temps enfin !

VI

LA NUIT DES NOCES DE DESBUTTES.

Desbuttes surpris se hâta cependant d'obéir; l'air étrange de sa femme glaçait en lui toute mythologie.

— Causer, dit-il timidement, est-ce bien l'heure ?

Son sourire devint si forcé que Violette le prit pour une grimace.

— Monsieur, il est l'heure de reposer, répondit-elle en lui empruntant l'exorde dont elle avait besoin. La journée d'aujourd'hui a dû vous causer de grandes fatigues; l'émotion épuise, je le sais moi, qui depuis deux mois n'ai vécu que

d'émotions, et depuis deux jours; depuis l'affreux malheur qui m'a frappée...

« Père importun !... » se dit Desbuttes.

— J'ai donc besoin de repos, continua Violette ; vous aussi.

— Mais..., répliqua le mari avec un regard significatif adressé au trône conjugal, il me semble que cette chambre...

— C'est ma chambre, dit Violette avec fermeté.

— C'est un peu la mienne, répondit Desbuttes aigre-doux.

— Ce sera tout à fait la vôtre si vous voulez, ajouta la jeune femme sans manifester la moindre colère. Vous plaît-elle mieux ? Restez-y ; ne vous gênez pas, je prendrai la première venue parmi les trente qui vous restent.

— Oh !... s'écria Desbuttes bouleversé.

— Faites votre choix.

— En vérité, voilà une tyrannie ! dit l'époux se dépouillant insensiblement du manteau de la courtoisie ; ce n'est point ma faute si vous avez perdu votre père, ne m'en punissez pas.

— Il me semble que je suis la plus punie, riposta Violette.

— Enfin, voilà trois mois que vous m'avez épousé, dit Desbuttes.

— C'est vrai, soupira Violette.

— Vous saviez ce que vous faisiez.

— Je savais que je sauvais mon père.

— Ainsi vous me dites en face que vous ne m'avez épousé que pour sauver votre père ? Voilà qui est gracieux.

— Je ne vous l'eusse pas dit ; pourquoi m'y avez-vous forcée ?

— Vous m'avez épousé pour mon bien.

— Uniquement.

— Ah çà, mais c'est outrageant !

— Ce n'est que vrai.

— Vous devriez rougir de ce que vous dites.

— Je m'en honore : c'est une belle action que j'ai faite.

— Vous fussiez restée fille, si votre père n'eût pas vécu !

— Restée libre ; oh ! oui.

— Intéressée... à ce point, une si jolie femme !

— Je suis si peu intéressée que je vais vous faire une proposition.

— Voyons, quelque chose de monstrueux, je parie.

— Quelque chose de simple ; nous sommes très-peu mariés, n'est-ce pas ?

— Trop peu !

— Eh bien ! démarions-nous tout à fait. Vous y perdrez une femme maussade, intéressée, vous y gagnerez trente mille livres que je vous coûterai par an.

Desbuttes ouvrit des yeux effarés, et se leva :

— Vous me coûterez trente mille livres!... vous! qui n'en dépensiez pas douze cents.

— Je dis trente mille parce que vous commencez votre fortune; ce serait cent mille dans six mois! Je ne me farde point, vous le voyez!

— Trente mille, soit; cent mille, s'il le faut, dit Desbuttes piqué, un million si vous le voulez; mais aimez-moi.

— Cela ne dépend pas de nous; avec vos millions, vous n'achèterez jamais pareille marchandise, et je ne puis vendre ce que je n'ai pas.

— Oh! mais vous passez les bornes! s'écria Desbuttes en s'asseyant sur son magnifique bonnet qu'il écrasa; je suis votre mari; vous êtes à moi.

— D'accord, répondit Violette; eh bien, si je suis à vous, que me demandez-vous encore?

Desbuttes exaspéré :

— J'ai le droit d'être aimé, dit-il.

— Prenez garde de vous faire exécrer.

— Qu'est-ce que je risque?

Violette regarda l'imprudent avec un sourire qui le fit frissonner; mais il était colère, hargneux, quand son amour-propre ou sa fantaisie était en jeu.

— Vous me tourmenterez, dit-il; moi, je vous martyriserai.

— Bon!... j'accepte, répliqua Violette.

— Je vous enfermerai.

— Bah ! et les fenêtres !

— J'appellerai les juges...

— Regardez donc mes yeux...

— Nous aurons une guerre à mort.

— Vous négligerez vos affaires, vous vous ruinerez, et moi, qui n'aurai que la guerre à penser, je vous battrai.

Desbuttes frappant du pied :

— Tope ! dit-il ; nous verrons ; et pour commencer, je m'installe ici.

— Pourquoi faire?

— Pour vous contrarier d'abord.

— Voilà un beau rôle que vous vous apprêtez !... Savoir que vous contrariez une femme par votre présence, et accepter ce personnage !... c'est humiliant.

— Il serait bien plus humiliant, dit l'imbécile, que tous mes gens vous vissent dans une chambre et moi dans l'autre, un jour comme celui-ci !...

— N'est-ce que cela? s'écria Violette, toute fière d'avoir fait capituler l'amour à ce point qu'il se réduisait à l'amour-propre ; vous n'y gagnerez rien ; demain, je conterai à tout le monde vos façons et ma défense ; il y a ici votre parrain, un respectable ecclésiastique ; il y a ici des gentilshommes bien élevés, délicats, des gens qui vous ont sauvé de la corde ; ils jugeront.

Desbuttes effrayé :

— Enfin, dit-il, que voulez-vous?

— Rien, rien, demeurez.

— Mais encore?

— Brisons, vous dis-je.

— Voyons, exposez-moi ce que vous désirez ; tâchez de me donner des raisons valables ; j'y réfléchirai en temps utile ; j'apprécierai.

Violette haussa les épaules et ferma les yeux comme si elle tombait de sommeil.

Desbuttes impatient, et résolu à capituler pour peu qu'on lui en donnât le prétexte :

— Parlez, au nom du ciel, madame! s'écria-t-il, que voulez-vous?

— Dormir.

— A la bonne heure! voilà parler, dit le petit homme en mordant ses lèvres ; expliquez-vous donc ; je ne suis pas un tyran, que diable? Vous voulez dormir ; quoi de plus naturel ! dormez... La nuit, dit on, porte conseil ; demain, j'en suis sûr, votre caprice aura passé ; promettez-moi cela, du moins.

— Monsieur, pas de conditions.

— Non, Violette, non.

— Pas de Violette.

— Soit, Mignonne...

— Supprimez mignonne !

— Ah!... s'écria Desbuttes exaspéré d'avoir été si doux ; et, avouons-le, il n'avait peut-être pas tout à fait tort.

Mais il eut tort en ceci : qu'il lâcha les rênes à sa colère, ce que Violette attendait pour justifier la sienne; il eut tort en ceci : qu'il donna raison à sa femme.

Bouillant de sa grosse tête plate jusqu'à ses épaules torses, il saisit un des flambeaux de la cheminée, campa fièrement sur son bras gauche sa robe de chambre qui balayait le parquet, enfonça le beau bonnet sur son front, et dessina une de ces sorties à queue comme M. Baron les faisait si bien.

— Un homme n'est pas un chien! bégaya-t-il en ouvrant d'un coup de pied la porte; un homme est un homme! souvenez-vous-en, madame.

— Un brutal n'est pas un homme, repartit Violette, heureuse de le voir sous son vilain aspect, elle qui avait tant souffert de ses gentillesses.

— Vous serez aux regrets demain, continua Desbuttes honteux de son emportement, et alors... nous verrons.

— Alors vous apprécierez? lui dit sa femme avec un air goguenard.

— Je saurai la cause de votre singulière conduite, continua Desbuttes, et je prendrai mes mesures.

— En temps utile, riposta Violette.

— Adieu donc, puisque vous cherchez à me pousser à bout; je ne répondrais pas de moi, si

je restais. Adieu, madame; nous entamons ensemble un compte qui se payera plus tard.

— Vous me présenterez votre note, répondit l'implacable femme, dont le rire nerveux avait pris des accents presque effrayants.

Desbuttes s'aperçut, malgré sa rage, qu'il lui serait prudent de battre en retraite. Les yeux de sa femme s'allumaient; une sorte de fièvre faisait trembler ses membres; chaque minute de présence ajoutait une année de haine à ce fameux compte dont il avait eu l'imprudence de la menacer.

Mais il ne voulut point partir sans avoir envoyé sa bordée de désespoir à l'ennemi. Il vida la lie du fond de son cœur. Après les injures, il insulta.

— Si jamais, dit-il, vous me dépensez trente mille livres par an, il faudra que vous m'ayez demandé trente mille fois pardon. Une fille sans dot n'a pas le droit d'être insolente. Je vous prendrai par famine, ma mie; on meurt de faim dans votre famille!

— Cela m'obligera, monsieur, dit Violette. En me voyant mourir de faim chez vous, les gens n'auront plus l'idée de me pendre à vos côtés, comme ils le voulaient faire ce soir, sous prétexte que je vous aide à voler le pain blanc du roi.

Cette riposte éteignit les feux du traitant; madame Desbuttes venait de toucher les œuvres

vives. Son époux, avarié. désemparé, gagna la porte et disparut. moins irrité contre elle qu'épouvanté de ces dangereuses paroles que des oreilles mal intentionnées pouvaient avoir surprises.

On l'entendit fermer le double tour de la porte, courir dans le couloir, avec le gloussement particulier aux volatilles qui s'enfuient effarés et furieux.

Violette, restée maîtresse du champ de bataille, ferma bruyamment les verrous de son côté.

En ce moment. la guitare appropriait ses harmonies à tout ce bouleversement qui, d'en bas, se traduisait à Belair par un jeu animé de lumière et d'ombre. Elle joua ce morceau de Lulli :

Ombres qui naviguez vers la rive infernale,
Dites-moi vos ennuis !
Ou laissez-moi, sur la barque fatale,
Vous suivre dans l'horreur des éternelles nuits.

Ce morceau était pompeux, bruyant, infini comme les nuits dont il parle. Belair le joua vaillamment à grand orchestre; son confrère Amphion avait bâti des maisons en jouant de la lyre, il s'agissait de renverser au son de la guitare des murailles que Josué n'eût pas facilement jetées en bas avec ses trompettes.

Le virtuose racla d'une façon tellement frénétique qu'il renouvela le miracle de Josué.

Comme aujourd'hui les miracles trouvent bon nombre d'incrédules, on nous saura bon gré de donner quelques détails sur celui-là.

Sans doute le lecteur n'aura pas oublié cette apparition de la Goberge à la porte du salon dans lequel s'agitaient tant de passions diverses, lorsque Desbuttes avait présenté sa jeune femme à leurs sauveurs.

A l'aspect imprévu du musicien, le vindicatif la Goberge voyait se réaliser sans délai un rêve de vengeance tant de fois caressé depuis sa blessure ; sa bonne fortune lui amenait donc un ennemi mortel à la recherche duquel il eût sans se plaindre couru d'un pôle à l'autre. Se venger sans courir ! quelle chance !

Quelle chance surtout pour un misérable éclopé, pour un corps sans âme, pour un bras qui ne pouvait et ne voulait plus manier l'épée !

Car il faut bien le dire, ce maître d'armes expert en toutes finesses de lame, tremblait de ne plus savoir son métier, depuis que son écolier le plus ignare l'avait ainsi couché sur le terrain.

La Goberge n'était brave naturellement qu'à coup sûr, et depuis que ses estocades lui avaient failli, ce spadassin frissonnait en regardant seulement la poignée de sa rapière.

Cependant, cette épée, c'était son gagne-pain. M. de Louvois n'avait acheté l'homme qu'à cause d'elle. La Goberge ne se faisait pas illusion sur

ses talents diplomatiques. Il savait parfaitement qu'en lui faisant espionner le prince d'Orange, Guillaume. roi d'Angleterre, M. de Louvois comptait surtout l'employer à purger la Hollande et l'Angleterre de ces gazetiers réfugiés, de ces mécontents renégats qui déblateraient ou imprimaient à Londres ou à Amsterdam tout ce qu'ils pensaient et ne pensaient pas de Michel Louvois et de Deodatus.

Or, la Goberge avait eu de beaux gages toujours dévorés, il est vrai, par les deux passions dominantes de ce bélître, la cuisine et le jeu. Mais ces gages n'allaient-ils pas être supprimés, depuis que le maître d'escrime s'était laissé désarmer, blesser par un enfant en présence de Louvois, avec l'épée de Louvois? Le ministre au cœur de bronze dans lequel se gravaient ineffaçablement les injures ou les torts, oublierait-il jamais que par la faute de la Goberge son secret le plus cher courait le monde, colporté de Belair à Lavernie; oublierait-il jamais l'enlèvement d'Antoinette? Car la Goberge ignorait ce coup d'autorité, ce crime de Louvois, à l'aide duquel le ministre avait été reprendre mademoiselle de Savières dans le château de Lavernie.

C'était ce tort, irréparable sans doute, qu'il importait à la Goberge d'effacer. L'espion avait beau jeu; le spadassin tenait une revanche. Belair à dix pas de lui, sous le même toit; Belair

9.

sans défiance et sans défense, s'offrait en holocauste à la rancune du maître d'armes, aux intérêts blessés du ministre. C'était là qu'il fallait frapper. Mais les moyens!... Belair vigoureux, fringant, armé, soutenu par la présence de Lavernie, n'était pas une proie facile. La Goberge savait n'avoir pas été aperçu, mais combien durerait son incognito?

Desbuttes n'allait-il pas le trahir innocemment, lui qui ne savait rien ; le sénéchal ne parlerait-il pas soit à Belair, soit à Gérard, soit à Jaspin d'un blessé, d'un la Goberge, leur voisin, dont l'état exigeait des égards? Et à ce nom, que feraient Belair et Gérard? ne viendraient-ils pas achever chez lui leur ennemi ; ou, plus généreux, ne se contenteraient-ils pas de lui rire au nez et de le fuir, en lui arrachant tout espoir de vengeance?

Voilà les tristes pensées que ruminait le spadassin dans sa fameuse chambre d'honneur, où la terreur le tenait barricadé. Il avait fermé sa porte avec la barre de fer destinée à cet usage, s'étonnant de trouver tant de force dans un corps diaphane.

— Au cas, se disait-il, où Belair et Gérard viendraient frapper à ma porte, je m'enfuirais par la fenêtre, qui n'est pas fort élevée. Peut-être me briserais-je les os, dans lesquels la moelle est tarie, mais enfin j'essayerais.

Que si la nuit se passait sans surprises, il at-

tendrait le point du jour, irait arracher Desbuttes à ses félicités conjugales, lui révélerait l'amour de Belair pour Violette, l'ardeur avec laquelle, six mois avant, le musicien étudiait la tierce et la quarte pour anéantir son rival. Desbuttes, épouvanté de réchauffer en sa maison ce serpent séducteur, ne manquerait pas de remercier la Goberge, de cacher sa présence à Houdarde et de s'associer à lui pour combattre l'ennemi commun; le combat d'un traitant et d'un bandit contre le virtuose se réduirait à quelque bon coup d'escopette tiré par mégarde en un bois, à la chasse; la Goberge et Desbuttes dormiraient désormais tranquilles, et M. de Lavernie n'aurait rien à dire; en admettant même que l'escopette n'eût pas contenu deux balles, ce qui eût réuni dans le tombeau Oreste et Pylade, et fait un sensible plaisir à M. de Louvois.

Ce bon la Goberge ne manquait pas, dans les occasions, d'une certaine imagination. Tout cela sentait bien un peu le cauchemar, mais enfin il ne faut pas trop exiger d'un homme à jeun depuis si longtemps.

Malheureusement pour ce plan, Belair vint jouer de la guitare sous la fenêtre même par laquelle comptait s'enfuir la Goberge, en cas d'attaque par la porte.

Il serait difficile de décrire la stupeur qui s'empara du maître d'armes, lorsqu'il entendit,

à cinq pieds de lui, sous sa fenêtre, le prélude et les roulades de son ennemi.

Le premier sentiment fut une terreur profonde. Ce scélérat, suivant les circonstances, était jaguar ou lièvre. Au lieu de réfléchir que Belair, amoureux de Violette, venait exhaler sous le balcon de l'infidèle les soupirs d'un douloureux martyre, la Goberge se figura que les deux amis l'avaient découvert, que l'un s'était placé à la porte, l'autre sous la fenêtre, et que les chants de Belair n'étaient qu'une explosion de joie féroce, comme en ont les cannibales lorsqu'ils tiennent au poteau l'ennemi réservé à leur souper.

Mais la Goberge réfléchit bientôt qu'il n'avait pas encore entendu revenir M. de Lavernie. La terreur en s'effaçant dissipa les brouillards de son cerveau, il se souvint. Belair redevint pour lui l'amoureux au désespoir; et la Goberge, au bruit des pas de Desbuttes qui retentissaient sur sa tête, acheva de comprendre la situation.

Dès lors ses idées prirent un autre cours. Il n'avait plus d'inquiétude pour lui-même. C'était le moment de penser à la vengeance. Ne vaut-il pas mieux tenir que courir?

— Certes, se dit la Goberge, c'est un heureux moyen que ce coup d'escopette égaré à la chasse. Mais l'arme à feu manque souvent son but; l'arme blanche, jamais. Belair est là, sous ma fenêtre; il fait beaucoup de bruit avec sa maudite guitare;

il n'entendra pas que j'ouvre mon volet, je prendrai à deux mains l'épée de M. de Louvois, je l'enfoncerai comme un pieu perpendiculairement dans le crâne de ce rossignol, et tout sera dit. Les chants auront cessé.

Enchanté de ce plan sublime, la Goberge se hâta d'en assurer l'exécution. La joie d'une prochaine revanche lui rendait son agilité. D'ailleurs, il n'avait qu'une ou deux minutes de forces à dépenser : après avoir tué Belair, il aurait le temps de se reposer.

Le voilà donc qui aiguise sa pointe, et qui, pendant un *fortissimo* du musicien, tire les verrous de son volet et l'entr'ouvre.

Belair était assis sur le banc, tête nue. L'épée ayant trois pieds, les bras de la Goberge en ayant deux : c'était plus qu'il n'en fallait pour que la pointe entrât de six bons pouces : six pouces de lame dans le crâne d'un homme sont sa raison suffisante, dirait Pangloss.

Mais au moment où la Goberge, enivré de joie, se penchait pour bien assurer son coup en prenant ses mesures, il sentit trembler sous lui la pierre énorme qui formait l'appui de la fenêtre. Cette pierre, descellée par le temps et les secousses, manquait d'équilibre; elle penchait vers l'extérieur à la moindre impulsion.

Impossible, avec ce vacillement, de frapper en toute certitude, impossible même de se pencher

au dehors sans risquer d'aller tomber soi-même sur la tête de Belair, ce qui l'eût tué peut-être, mais en tuant la Goberge : sacrifice inutile qu'à tout prix il fallait éviter.

Le maître d'armes s'arrêta consterné. Comment suspendre exactement et faire d'aplomb choir cette épée sur ce Damoclès ; retrouverait-on à Houdarde la qualité des crins de cheval de Syracuse? Évidemment non. Cette belle idée avorterait donc au moment même de l'exécution, et pourquoi? Parce qu'une pierre était descellée. Oh ! fureur ; ce crâne s'offrait si complaisamment au coup ! Belair sur son banc dodelinait la tête d'une façon si provoquante !

— Maudite pierre d'appui ! ce serait à te précipiter sur ce misérable musicien. Eh !... se dit la Goberge avec un. ricanement sourd, pourquoi non? Parce qu'un corps est obtus au lieu d'être aigu, parce qu'il écrase au lieu de perforer, faut-il le négliger comme moyen homicide? Il pèse, dira-t-on, quinze cents livres au lieu d'en peser une et demie : c'est une difficulté pour un convalescent ; mais nous trouvons encore un expédient dans Syracuse et dans l'antiquité. Laissons Denis le tyran et employons Archimède. Le levier ! le levier soulèverait un monde dans la main d'un enfant.

La Goberge saisit avec triomphe la barre de fer qui lui avait servi à barricader la porte.

— Trois pesées sous cette pierre, dit-il, elle glisse, elle tombe, elle aplatit. Heureux Belair, il ne souffrira pas! lui qui m'a tant fait souffrir!

Pour faciliter son œuvre infernale, la Goberge acheva d'ouvrir le volet, introduisit la barre sous la pierre, et pesa.

C'était à la fin de la discussion de Violette et de Desbuttes. Le financier avait fait retraite, la jeune femme fermait ses verrous, Belair raclait, assis sur le banc de pierre et plus désolé que jamais, le formidable accompagnement de la cantate de Lulli. Il y avait pour la Goberge cette crainte qu'une parcelle de plâtre, détachée du mur en avant-coureur, ne tombât sur la tête du musicien et ne lui annonçât le bloc. Aussi fallait-il voir avec quelle prudence l'Archimède assassin soulevait l'énorme masse et la conduisait hors de ses points d'appui.

Les forces de la Goberge étaient revenues, il ne s'appliquait qu'à modérer leur puissance. La pierre, en effet, glissa, perdit l'équilibre et tomba.

Plus de chanson et plus de musique.

On entendit craquer et gémir une guitare brisée, un cri d'homme se mêla au grondement de la masse qui heurtait le banc de pierre. La Goberge, aveuglé par un nuage de poussière, recula, ses rares cheveux hérissés d'horreur.

Le vertige de l'épouvante saisit ce misérable;

il eut peur du cadavre qu'on retrouverait, de Gérard qui vengerait Belair; il eut peur de tout. Son cœur claquait dans sa poitrine vide, il ouvrit sa porte, courut, haletant, hagard, les mains étendues; trouva un cheval sous un appentis, l'enfourcha d'un bond, lui qui une heure avant ne pouvait traîner ses jambes, et se cramponnant aux crins de l'animal, l'étouffant de ses talons, ivre du vent qui sifflait à ses oreilles, il s'élança hors du château.

Il avait bien tort. Belair avait été averti par une pluie de grès broyé; il s'était levé, avait posé sa guitare sur le banc et regardé en l'air. D'un seul coup d'œil il avait vu s'éclairer deux fenêtres à gauche de l'appartement de Violette, il avait reconnu l'ombre de Desbuttes qui s'enfermait seul dans un logis séparé; sa femme l'avait donc congédié!

Ce fut alors que la pierre tomba. Elle broya la pauvre guitare. Au bruit de cette chute, Violette ouvrit sa fenêtre, qu'elle eût peut-être ouverte sans cela. Belair poussa un cri en la voyant, et sans songer au danger qu'il venait de courir, à l'aspect de cette brèche inespérée, de ce volet dressé comme une échelle, ne voyant plus qu'un escalier praticable là où dix minutes avant un chat n'eût su poser sa griffe, le jeune homme, au milieu du tourbillon de poussière, sauta sur la fenêtre démolie, se servit des fer-

rures du volet comme d'échelons, s'accrocha aux barreaux du balcon de Violette, et vint tomber aux pieds de la jeune femme éperdue, qui ne savait point encore quel dieu sortait ainsi pour elle de ce nuage.

VII

HEUR ET MALHEUR.

Quand Gérard et M. de Rubantel se trouvèrent seuls dans la campagne, au milieu de la nuit, Gérard se retournant pour regarder encore les fenêtres éclairées du petit château, poussa un soupir que le général interpréta encore dans le sens de ses gaillardises.

— Voilà, dit-il, mon Lavernie qui pense à sa fiancée et qui soupire de n'être pas M. Desbuttes, de n'habiter point ce château avec mademoiselle Antoinette de Savières.

— Hélas ! non, mon général, répondit Gérard; je sais trop bien que la pauvre jeune fille est à jamais perdue pour moi, qu'elle a passé dans ma

vie comme une ombre d'amour. que Dieu courroucé contre moi m'a montré le bonheur, et me l'a repris comme il prend tout aux hommes. lorsque la prospérité les aveugle et les endort. Non, je ne pensais pas à mademoiselle de Savières en ce moment ; d'ailleurs, ce n'est plus par des soupirs que se trahirait ma pensée. Au fond de mon cœur est une plaie brûlante. incurable, dont la morsure ne cesse pas. Je m'y suis accoutumé ; je souffre sans crier.

— Ce soupir, alors, d'où vient-il ?

— Vous n'avez donc pas compris, mon général, ce que vous avez vu chez Desbuttes ?

— Ma foi, j'ai cru comprendre. C'est un coquin de traitant qui a épousé une jolie fille, et qui en ce moment dort sa nuit de noces.

— C'est une malheureuse femme qui par amour filial, ayant épousé ce coquin qu'elle n'aime pas, se retrouve en présence d'un charmant garçon qu'elle aimait, et comprend qu'elle va le tuer de douleur.

— Belair ! pauvre garçon ! En effet, je me souviens : toutes ces grimaces, tous ces yeux languissants, toutes ces syncopes...

— Mon général. l'amour donne de grands chagrins aux âmes de vingt ans.

— Nous avons eu vingt ans, répliqua Rubantel ; oui, voilà une triste chose... Bah ! ils se consoleront !

— Quand je pense que ce sont encore des victimes de ce Louvois ! s'écria Gérard.

— En vérité !

— Sans doute. Violette a été bien élevée par une dame charitable qui, en mourant, l'a laissée dans le besoin. Il eût mieux valu qu'elle fût une ouvrière. Le père de Violette était un soldat aveugle et estropié. Il avait droit aux Invalides. Louvois, on ne sait par quelle mystérieuse haine, l'en a exclu avec acharnement. A peine Violette gagnait-elle assez pour s'entretenir elle-même ; une honnête fille n'a pas de ressources à Paris. Eh bien, le pauvre vieux Gilbert fût mort de faim sans le dévouement de sa fille, dont ce Desbuttes était devenu amoureux ; dévouement inutile, hélas ! le pauvre Gilbert est mort il y a huit jours.

— Enfin, dit Rubantel, la petite femme n'est pas sans reproche en cette affaire : est-ce que Belair ne gagne pas cent louis par an avec sa guitare ? est-ce qu'avec cent louis on ne saurait nourrir une femme et un aveugle ; voire le petit enfant qui arrive forcément en pareil cas au bout de la première année ?... Que ne prenait-elle Belair ? Elle est ambitieuse, allez, et elle a préféré le traitant pour son château et son carrosse.

— Non, mon général, non ; si elle a choisi le traitant, c'est encore la faute de Louvois.

— Encore ?

— Louvois voulait faire de Belair un de ses espions; Belair a refusé; le ministre a voulu embastiller Belair, celui-ci s'est enfui. Violette s'est trouvée séparée brusquement du pauvre garçon. Pas de nouvelles; Louvois interceptait les lettres. Elle a cru son amant infidèle, elle a vu son père menacé par la faim. Desbuttes pressait, elle a pris Desbuttes. Trois mois plus tard elle eût été libre par la mort de son père, elle retrouvait Belair envoyé en France par M. de Catinat, elle l'épousait...

— Voilà votre roman, jeune homme! s'écria le général; moi, j'en construis un autre : Violette ne retrouvait pas Belair, car Belair se cache. M. de Louvois mettait la main sur Belair et la comédie finissait. Au lieu de cela, voilà le musicien dans le château; Desbuttes ne sait pas à quel rival il prête ses oreilles; la guitare fait la conquête du mari et la femme console le malheureux amant. Applaudissez-vous donc de tout ce qui nous arrive, et ne soupirez plus.

— Même pour ce qui me regarde, général? dit Gérard avec un triste sourire; car il pensait au fond que M. de Rubantel voyait assez clair dans l'avenir de Belair.

— Même pour ce qui vous regarde, Lavernie. Il me semble que rien n'est plus simple. Voici en face de nous Valenciennes; votre bonne escorte va finir. Dès que je serai en vue des postes, re-

tournez près de vos amis ; et ne ménagez pas les chapons et le vin du traitant. Dites au petit abbé de se modérer, de n'avoir pas peur, et d'attendre. A Valenciennes, je reçois mes ordres ; j'apprends ma destination, et sur-le-champ je vous écris de me venir rejoindre. Chez moi vous serez aussi bien caché que Belair l'était au quartier de Catinat. Une fois en sûreté, nous attendons le roi, et vous savez ce que je vous ai promis. Tenez, voyez comme il fait clair dans la ville : quittez-moi ; on serait peut-être inquiet de vous à Houdarde ; quittez-moi, vous dis-je, et faites-vous protéger par Belair auprès de M. Desbuttes.

Il faisait très-clair en effet dans Valenciennes. On voyait de loin aller et venir force flambeaux. Les portes étaient ouvertes et encombrées par des troupes désordonnées de gens de guerre, dont les piques et les mousquets reluisaient dans les flammes rougeâtres.

— Je me hâte, continua le général ; on pourrait bien fermer la ville et me laisser dehors, tout Rubantel que je suis ; adieu, cher Lavernie, au revoir.

Gérard lui faisait ses derniers adieux quand ils virent tous les soldats se remuer et bourdonner ainsi que des abeilles autour de la ruche. Une clameur assourdissante s'élevait du cœur de la ville, mêlée à des bruits de tambours, à des

rappels de trompettes et au piétinement des chevaux.

— Décidément, c'est le jour des bagarres, s'écria Rubantel ; est-ce qu'on s'égorge dans Valenciennes ?

— Il y a quelque chose d'inquiétant, dit Gérard.

— Partez, mon ami ; plus ce sera bruyant et inquiétant, plus vite vous devez retourner dans le calme et la solitude.

— Permettez, mon général, dit Gérard, que je questionne ce groupe de gens tranquilles, là, au bord de la contrescarpe.

— Ce sont des officiers, il me semble, dit Rubantel, on vous reconnaîtrait : partez!

— Pas avant de savoir ce qui se passe, mon général ; je me sens dévoré par une curiosité qui ne m'est pas habituelle.

— Et bien, je questionnerai, moi, vous écouterez, et vous tournerez bride après avoir entendu.

Gérard demeura en arrière ; le général s'approcha d'un petit groupe de gentilshommes restés à l'écart, et causant entre eux.

— Messieurs, que fait-on dans Valenciennes? demanda-t-il.

— M. de Rubantel! mon général! s'écria une voix ; c'est donc vous! Nous nous mourions d'inquiétude.

— Quoi, de la Fresnaye, vous êtes mon aide de camp, et vous ne me venez pas rejoindre, dit le général, en feignant d'être fâché. Je vous ai attendu toute cette soirée.

— Et moi, mon général, j'ai couru dix fois sur vos traces ; mon cheval est fourbu ; je le reposais à côté de ces messieurs pendant qu'on s'écharpe là-dedans.

— On s'écharpe? dans Valenciennes! qui donc, bon Dieu?

— Mon général, M. de Vendôme est arrivé ici un peu tard et n'a pas été content de son logement. M. de Boufflers y est arrivé aussi, et a trouvé tout ce qu'il pouvait désirer...

— Voyez-vous cela ! dit Rubantel ; pourquoi cette injustice?

— Mauvais arrangement, mon général, dit un des officiers.

— Faveur ! dit un autre, M. de Boufflers conduit M. le duc du Maine.

— Et alors? demanda Rubantel.

— Alors, mon général, continua l'aide de camp, M. de Vendôme furieux a dit que puisqu'on ne le logeait pas il se logerait lui-même.

— J'aurais fait comme lui, grommela Rubantel ; poursuivez, la Fresnaye.

— Il résulte de là, mon général, que les gendarmes ont avisé un très-bel édifice dans une rue écartée, pleine de beaux arbres, et qu'ils

ont voulu loger M. de Vendôme dans cet édifice.

— Je ne blâme point les gendarmes.

— Il y a un malheur, mon général ; l'édifice est un couvent.

— Ah, diantre !

— D'Augustines.

— Peste !

— Et les gendarmes en ont enfoncé les portes.

— Aïe !

— Les augustines ont beaucoup crié.

— Je le crois bien.

— Elle ont envoyé supplier M. de Vendôme.

— Qui s'est retiré ?

— M. de Vendôme était déjà couché dans les appartements qu'on destine aux reines, lorsqu'elles passent.

— Il s'est relevé ?

— Non, mon général, il s'est retourné dans la ruelle, et a répondu. Ma foi, mon général, j'irais en prison, si je vous répétais ce qu'il a répondu.

— Tiens, tiens, tiens! Et ensuite ?

— Ensuite les Augustines se sont adressées à M. de Boufflers qui a prévenu M. le duc du Maine. Ces messieurs ont été ensemble rendre visite à M. de Vendôme, et l'on s'est chamaillé, mais rudement.

— Quel malheur, s'écria Rubantel, que je

n'aie pas été là! Je manque toujours les bonnes aubaines!

— Oh! ce n'est pas fini, mon général. Vous arrivez au bon momont : c'est si peu fini que cela commence.

— La Fresnaye, vous me comblez!... Quoi, ces trois grands princes, car si M. de Boufflers n'est point prince, il en a l'orgueil; ces trois grosses têtes, dis-je, continuent à s'entre-dévorer? Allons-y avant que tous les morceaux aient disparu.

— Mon général, un conseil d'ami, dit alors l'un des officiers; imitez-moi, imitez M. de Joyeuse et M. de Villemur qui tiennent leurs troupes à l'écart et ne se mêlent pas de cette affaire. Laissez M. de Vendôme se rebiffer contre M. de Boufflers. Les gendarmes sont fort capables de se défendre. Demain on les ménagera, eux qui sont troupes d'élite. Nous autres on nous ferait payer les pots cassés.

— C'est judicieux, répliqua le général : mais où sont mes chevau-légers?

— Là, en bon ordre, sur le glacis, dit l'aide de camp.

— Et les pionniers? Il en est que je veux faire pendre; ils ont fait mille abus en route.

— Eh bien! pendons-en quelques-uns, dirent les officiers, cela nous fera passer le temps.

— Cependant, il serait bon de savoir ce qui se

fait en ville, reprit M. de Rubantel, à qui tout ce scandale causé par les princes donnait une maligne joie; il est impossible que M. de Vendôme dorme au milieu d'un pareil hourvari :

— Oh! nous avons des nouvelles tous les quarts d'heure, répliqua la Fresnaye; le brigadier envoie reconnaître la place et nous transmet les bulletins.

Rubantel, tout en riant, s'approcha de Gérard, auquel personne n'avait pris garde et qui contemplait cette scène avec sa mélancolie ordinaire.

— Vous voyez, dit-il, Lavernie, que la campagne s'annonce bien; on s'amusera un peu. Tâchez donc d'en être.

— Hélas! mon général, je ne viens pas ici pour m'amuser.

— Qui sait? vous vous divertirez peut-être malgré vous; c'est la meilleure manière.

— Des nouvelles, des nouvelles! crièrent du bord des glacis une foule de jeunes officiers près desquels passait une estafette au galop.

Le cavalier arrivait près de la Fresnaye :

— Monsieur, dit-il, le brigadier vous prévient qu'il faut absolument retrouver M. de Rubantel; la générale bat; les gendarmes sont assiégés, autour du logement qu'ils ont choisi, par les troupes de M. de Boufflers. Ce dernier demande du renfort. Cependant, par la porte de Mons est ar-

rivé un gros de cavaliers encore inconnus ; on ne sait pour qui cette troupe va se déclarer.

Rubantel s'avança :

— Chevau-léger, dit-il, dites à mon brigadier que j'entends que l'on ne bouge point du glacis. Les chevau-légers sont à moi et non à M. de Boufflers ou à M. de Vendôme. Jusqu'à nouvel ordre je ne suis soumis à personne, puisqu'il n'y a point de général en chef nommé par le roi. Ainsi donc, pas un geste ou pas un cri dans les rangs : et si quelqu'un veut me parler, qu'on me l'amène ; je plante mon quartier général ici, sur ces pierres ; je ne suis pas difficile, moi. Je ne suis pas un prince ! allez, chevau-léger.

— Voilà parler, dirent les officiers, ravis de voir se compliquer l'affaire.

— N'est-ce pas ? Qu'en dites-vous, Lavernie ? demanda tout bas au jeune homme le général enchanté.

— Ces pauvres augustines ! répondit Gérard.

— Bah ! si elles ont des agresseurs, elles ont des défenseurs. Ah !... je comprends... comme il s'agit de religieuses, vous pensez à la vôtre... Dites-moi adieu, Lavernie, et partez !

Une autre estafette accourut à toute bride.

— Qu'est-ce encore ? demanda Rubantel.

— Mon général, les augustines déménagent ; elles ont emprunté à M. de Boufflers ses chariots

et ses fourgons; elles vont gagner une maison succursale qu'elles ont près de Quiévrain, et M. de Boufflers vous prie de leur fournir un piquet d'escorte.

— Ah! ma foi non, répliqua Rubantel avec humeur; je n'ai pas d'ordres à recevoir de M. de Boufflers, moi, et d'ailleurs mes chevaux sont fatigués; dites cela au marquis de Boufflers.

Le cavalier partit au galop.

— Mon général, dit Gérard bas à M. de Rubantel, prenez garde que M. de Boufflers ne vous adresse pas un ordre, mais une prière. Il est peut-être inhumain de laisser aller seules ces pauvres femmes, aux hasards de la nuit, avec tous ces pionniers et vagabonds qui rôdent. Vous seriez blâmé, mon général, comme homme, sinon comme officier; et puis pour moi, qui vous en prie, donnez une escorte aux augustines. Vous le disiez tout à l'heure, elles m'inspirent je ne sais quel intérêt mystérieux.

— Mon cher Lavernie, dit l'entêté général, je suis au désespoir de vous désobliger, mais je ne fais pas mon service avec du sentiment. Donner un ordre et puis le reprendre est d'un mauvais militaire. J'ai dit que je ne fournirais point d'escorte aux augustines, j'ai eu tort peut-être, je n'en disconviens pas; c'est brutal, je l'avoue, mais je l'ai dit, et n'en démordrai point.

On vit alors s'avancer lentement dans la grande

rue de la ville, au milieu des soldats qui s'entr'ouvraient pour lui laisser passage, un grand chariot fermé qui contenait l'avant-garde des religieuses fugitives.

Des toiles mal assemblées couvraient ce chariot, et mille regards avides ou railleurs fouillaient sous ces toiles : deux cavaliers seulement escortaient le premier chariot. Ils furent poursuivis durant le trajet par les sarcasmes de cette terrible jeunesse.

On vit quelques étourdis soulever les rideaux avec la pointe de l'épée ou de la pique et commenter la grâce ou la laideur des visages effarouchés qu'éclairait l'invasion soudaine d'une lueur de falot ou de torche. Ces pauvres augustines, serrées les unes contre les autres, rougissant et tremblant, eussent fait pitié à des Tartares. Mais comme elles ne couraient aucun danger, les chevau-légers français ne songèrent qu'à en rire.

Rubantel, il faut le dire, se détourna mécontent de lui-même quand le chariot passa.

Mais je ne sais quelle formalité de sortie arrêta le véhicule à la porte. Soit encombrement des soldats amoncelés pour mieux voir, soit lassitude des chevaux, le chariot cessa de rouler.

Tout à coup un grand mouvement se fit dans la ville. Des cavaliers accouraient à toute bride et s'ouvraient impitoyablement passage dans les

groupes de soldats qui se renversaient les uns sur les autres.

Un cri précédait les cavaliers comme le vent précède la foudre.

— Louvois, Louvois! murmurait cette foule divisée comme les épis sous la pression de l'ouragan.

A la tête de vingt grenadiers à cheval, le marquis de Louvois s'avançait, le visage enflammé, baigné de sueur, la voix rauque.

— Voici Louvois! dit M. de Rubantel à Gérard. Sauvez-vous, Lavernie.

Mais Gérard ne l'écoutait pas. Au moment où le chariot s'ébranlait pour reprendre sa route, au moment où vingt flambeaux l'illuminaient de leurs feux sinistres, le jeune homme avait cru, sous les rideaux de toile, voir apparaître comme une vision, comme la silhouette fugitive d'un rêve, le pâle et triste visage d'Antoinette qui, éblouie par les reflets des lumières, cacha sa tête dans ses mains.

Gérard poussa un cri et resta en extase au milieu de la clarté. Le chariot glissait lentement dans l'ombre, les mains blanches s'écartèrent de ce doux visage que déjà le jeune homme ne pouvait plus distinguer, et alors un cri répondant au sien s'échappa du chariot et vint frapper au cœur l'infortuné qui palpitait entre cette chimère et cette réalité.

Éperdu, ivre, aveuglé, Gérard voulut pousser son cheval pour rattraper le chariot. Rubantel saisit sa bride et lui dit d'une voix brève et basse:

— Arrière donc ! ou vous êtes perdu !

Gérard ouvrit les yeux ou plutôt reprit ses sens, il avait en face de lui Louvois, rouge de colère, mais qui ne l'avait pas encore aperçu, et faisait cerner le groupe par ses cavaliers.

Un vertige de terreur et de rage monta au cerveau du jeune homme et l'aveugla une deuxième fois.

Louvois parcourut des yeux le cercle qui l'entourait, et toujours sans apercevoir Gérard :

— Voilà donc, dit-il lentement et les dents serrées, comme on observe la discipline et les convenances! Quoi! j'arrive pour voir de pareils excès! Ne dirait-on pas une ville ennemie prise d'assaut? Qui commande ici?

— Moi, monsieur, répliqua M. de Rubantel, qui cachait le jeune homme derrière lui.

— M. de Rubantel!... fort bien, dit Louvois, avancez.

Le général, courroucé, mais forcé d'obéir, poussa son cheval vers Louvois.

— Que me voulez-vous, monsieur? dit-il.

— Monsieur, vous avez refusé une escorte aux augustines... à des femmes, à des religieuses que je vois offenser par vos soldats ; c'est indigne, monsieur !

Rubantel furieux :

— Monsieur, dit-il, je n'avais pas d'ordres, et avant de reprocher sur ce ton, vous eussiez dû m'en faire parvenir, ou les apporter vous-même puisque vous étiez là.

— Aviez-vous besoin d'ordres pour empêcher le désordre? Je viens de vous voir, de mes yeux, à l'instant, retenir par la bride le cheval d'un insolent qui courait à ce chariot, sans doute pour faire insulte aux religieuses : un bon officier n'a pas besoin de son bras pour se faire obéir!

— Personne ici n'a couru à ce chariot, repartit Rubantel, effrayé à cause de Gérard.

— J'ai vu, vous dis-je! D'ailleurs, vous chercheriez en vain à excuser le coupable. C'est un de vos officiers, peut-être ?

— Non, monsieur.

— Ce n'était pas un chevau-léger; il était vêtu de noir... Qui était-ce?

Rubantel ne répondit pas.

— Parlez! s'écria Louvois avec violence en frappant du pied son étrier ; parlez et nommez le coupable, puisqu'il est assez lâche pour ne se point nommer lui-même!

Gérard poussa son cheval hors du groupe tête à tête avec le cheval de Louvois.

— C'est moi, monsieur, dit-il d'une voix ferme et l'œil attaché sur les yeux du ministre.

Louvois pâlit ou plutôt devint livide en recon-

naissant l'ennemi dont le visage lui rappelait tant de souvenirs. Rubantel et les assistants commencèrent à trembler pour cet imprudent qui tombait ainsi sous la terrible serre du vautour.

Il y avait là plus de trente officiers de marque, plus de deux cents sous-officiers et soldats à portée d'entendre, et qui dévoraient cette scène de tous leurs yeux et de toutes leurs oreilles.

Louvois fut tellement suffoqué par la surprise qu'il garda un moment le silence. Gérard aussi était muet, mais ses yeux parlaient pour lui. Jamais lion bravant un serpent n'a lancé de plus foudroyants regards. Ce silence des deux adversaires pesait sur les assistants comme l'attente de la mort.

— Que faisiez-vous là ? dit Louvois, et que vouliez-vous à ces religieuses?

— J'en cherchais une à qui vous avez volé sa liberté.

— Et l'avez-vous trouvée ? demanda le ministre d'une voix insultante.

— Non, mais je vous ai trouvé vous-même.

— Qui êtes-vous?

— Vous le savez bien.

— Lieutenant Lavernie, je vous ai mis aux arrêts chez vous, de la part du roi.

— Je ne suis plus lieutenant, et je viens vous demander pourquoi vous m'avez enlevé mon grade?

—Le ministre du roi vous ordonne de vous taire.

— Je suis le comte de Lavernie, aussi bon gentilhomme que vous, et je viens vous demander raison de l'outrage que vous m'avez fait en forçant la porte de ma maison avec de vils archers !

— Monsieur, je ne suis point ici pour écouter vos affaires de famille.

— Vous êtes ici pour me répondre, quand je vous demande de quel droit, comme un bourreau, vous avez tué ma mère!

— Malheureux! s'écria Louvois inquiet du murmure que soulevèrent ces paroles.

— De la prudence, M. de Lavernie, dirent tout bas Rubantel et quelques officiers au jeune homme, que la colère commençait à emporter.

Louvois, sur qui tous les regards s'attachaient avec haine, ne supporta point plus longtemps l'infériorité de son rôle.

— C'est au roi seul, dit-il, que je dois compte des résolutions que je prends pour son service. Le roi vous avait mis aux arrêts pour six mois, vous avez forcé les arrêts !

Gérard sourit de pitié.

— Vous avez parlé insolemment au ministre de Sa Majesté, continua Louvois avec une lenteur qui trahissait toute sa rage.

Gérard fit un signe d'assentiment.

— Vous avez provoqué votre supérieur.

— Je n'ai de supérieur que le roi, puisque je ne suis plus officier, et j'ai provoqué, non pas un

ministre, mais un homme que je croyais être un gentilhomme.

— Il suffit, vous avouez la provocation ?

— Mille témoins l'ont entendue, dit Gérard.

— J'y compte, repartit Louvois avec un sourire d'hyène satisfaite. M. de Rubantel, assurez-vous de la personne de M. de Lavernie !

— Monsieur, dit le général en serrant les poings, vous faites erreur, je commande les chevau-légers de la garde et non les archers de la prévôté.

Un murmure d'assentiment accueillit dans tous les rangs la réponse courageuse du vieux soldat.

Louvois, frémissant de colère :

— Excusez-moi, dit-il ; j'ai voulu vous demander de m'envoyer votre prévôt.

— M. de Lavernie, répliqua Rubantel, est lieutenant de dragons, et non de chevau-légers; il appartient à la justice de son corps !

— M. de Lavernie, s'écria Louvois ivre de fureur, appartient à qui je le donne ; il n'est plus de l'armée du roi ; toute justice lui est bonne. Je vous commande de m'envoyer votre prévôt : obéissez !

— Au moins, dit Gérard froidement, le marquis de Louvois vient-il de constater que je ne suis plus officier. Il s'est condamné lui-même. Mais à quoi bon marchander avec ma destinée? Marquis de Louvois, le comte de Lavernie, que vous avez insulté, ruiné, dont vous avez assas-

siné la mère et volé la fiancée, le comte de Lavernie, homme sans tache, vous a demandé raison de vos offenses et de votre crime, vous lui avez répondu par un ordre d'arrestation. Vous êtes un lâche; et parmi tous ceux qui m'entendent, écoutez bien, il n'est pas un homme de cœur qui m'interrompe pour me démentir. Cela me suffit, j'ai de vous la satisfaction que vous me refusiez. Où est le prévôt? Je me livre. Où est la prison? J'y marche. Marquis, vous pleurez de rage, j'ai vengé ma mère!

Louvois fit un geste indicible de fureur désespérée. On crut un instant qu'il allait se jeter sur cet ennemi au front d'airain, à l'œil chargé d'éclairs.

Mais Louvois fit un effort et se contint. Dix archers de la prévôté militaire se firent jour parmi les assistants, entourèrent Gérard et l'emmenèrent au milieu d'eux, tandis qu'il essayait encore de voir au loin sur la route le lourd chariot qui emportait son beau rêve.

Rubantel vint l'embrasser, l'œil humide, la voix émue.

— Adieu, mon général, dit doucement le jeune homme à Rubantel. Nous n'avions pas prévu ce dénoûment.

Plus de vingt gentilshommes vinrent serrer la main de Gérard : il y a toujours de braves gens en France.

— Au revoir, et comptez sur moi, répliqua le bon général en tournant le dos à Louvois, devant qui les rangs s'ouvrirent avec un morne silence lorsqu'il voulut revenir dans la ville.

Mais Louvois tenait peu à la popularité.

— Allons, pensa-t-il, des trois hommes qui savaient mon secret, voici le plus dangereux qui se supprime lui-même. Tout va bien !

VIII

LE LENDEMAIN.

Le lendemain un soleil radieux se leva sur Houdarde, et ranima dans le parterre du seigneur châtelain toutes les fleurs de printemps qui s'étaient courbées la veille sous le pied des gendarmes et des grenadiers.

La fraîcheur du matin, le chant des oiseaux qui se becquetaient en sautillant sous les feuillages, le murmure de la rivière dont les eaux s'étaient purifiées, rien ne réveilla de leur profond sommeil les hôtes de ce château, remué la veille par tant d'événements bizarres. Le jour descendit sur les murailles, et pénétra par les fentes des volets sans arracher un soupir à ces

dormeurs acharnés. Rien n'était vivant dans le domaine, sinon quelques poissons revenus de l'alarme nocturne et qui, sortant de dessous leur abri de pierre, bondissaient de joie dans le disque lumineux que le soleil levant allumait sur la rivière.

Cependant une fenêtre s'ouvrit du côté du parterre. On y vit paraître d'abord le petit chien Amour qui posa ses deux pattes blanches sur l'appui, regarda le ciel en clignant des yeux et finit par sauter comme un chat sur la balustrade où il s'accroupit en humant les rayons déjà tièdes.

Puis arriva près de cette fenêtre l'abbé Jaspin. Le digne homme achevait sa toilette, et enfonçait sur son crâne grisonnant la calotte noire de Géronte et d'Argan. Jaspin débuta par souhaiter civilement le bonjour au petit chien.

— Bonjour, Amour, as-tu bien dormi? Que vois-tu de joli là-bas ? Il fait beau, n'est-ce pas ?

Jaspin se pencha hors de la fenêtre pour regarder en bas, pour regarder en haut.

— Rien d'ouvert, dit-il. As-tu déjà vu ton maître, petit Amour ? Est-il descendu dans le jardin, lui qui se lève de si bonne heure ? Je te dérange, Amour ? Il faut me le pardonner... La, remets-toi au soleil.

Et Jaspin caressa de la main le dos du chien, qui, pour s'en débarrasser plus vite, lui envoya

de côté un petit coup de langue et rentra dans sa contemplation.

— Je devrais voir M. Gérard au jardin, continua Jaspin en s'adressant encore à Amour; mais dans ce jardin il y a des arbres, et le feuillage m'empêche de bien voir les allées; nous verrons mieux en descendant.

Jaspin se dirigea vers la porte; Amour comprit son idée et sauta en bas pour l'accompagner avec toute sorte d'empressements que révélait le panache mobile de sa queue.

Jaspin descendit l'escalier avec précaution, et passa discrètement devant la chambre de Violette. Mais lorsqu'il fut arrivé devant l'appartement que, la veille, Desbuttes avait assigné à Belair, l'abbé s'arrêta, écouta, et Amour alla flairer sous la porte.

Rien ne bougeait en cette chambre, Jaspin se préparait à passer outre, quand il entendit un bruit de pas dans l'escalier. C'était Desbuttes qui faisait semblant de sortir de la chambre de sa femme, et qui, à cet effet, venait de remonter par son escalier dérobé jusqu'au palier du grand escalier.

— Mon filleul! s'écria l'abbé, bonjour! comment êtes-vous ce matin?

— A merveille, parrain, dit le financier en grimaçant la satisfaction. A merveille! à merveille! ajouta-t-il bruyamment en voyant paraître

au bas de l'escalier le sénéchal, suivi d'un valet de chambre. Eh bien, parrain, comment trouvez-vous mon château? Votre filleul vous fait-il honneur? Vous repentez-vous de m'avoir tenu sur les fonts de baptême? Quand j'aurai un million de plus, parrain, je vous ferai chapelain d'Houdarde.

A ce mélange de voix et de pas, la porte de la chambre de Belair s'ouvrit à grand bruit de verrous, et le jeune homme parut demi-vêtu, étirant ses bras et passant une main d'un blanc mat dans ses beaux cheveux blonds un peu en désordre :

— Eh! bonjour, cher monsieur de la guitare, dit Desbuttes en s'approchant avec un geste d'affectueuse protection : mon Dieu, que vous nous avez bien guitaré cette nuit. Merci! mais ma femme vous en remerciera mieux que moi. Elle se connaît mieux en musique.

— Madame Desbuttes repose encore? interrompit Belair, rougissant.

— Je l'ai laissée dormant, cher monsieur, répliqua Desbuttes en se frottant les mains; je sors de chez elle à l'instant. Dort-elle de bon cœur, la pauvre femme! dort-elle! à dix pistoles le quart d'heure, mon cher monsieur.

Il n'avait point fini que l'on entendit tirer deux verrous, trois verrous, un nombre inouï de verrous à la porte de Violette; puis après les

verrous, un craquement de pêne dans la serrure, des tours de clef aussi nombreux que les verrous.

— Ah çà! mais, dit Jaspin naïvement à Desbuttes que ces verrous et ces serrures mettaient au désespoir, comment avez-vous donc pu fermer tout cela sur vous en sortant tout à l'heure?

Desbuttes se mordit les lèvres, Belair se détourna pour caresser Amour, Violette parut sur le seuil de sa chambre : elle était radieuse et rose comme la jeune Aurore, elle souriait languissamment, et, fermant d'une main sa robe de satin noir sur la broderie blanche de sa gorgerette, elle se soutenait de l'autre main aux ferrures ciselées de la porte entr'ouverte.

Desbuttes s'approcha d'un air empressé, et lui baisa la main qu'elle ne défendit pas.

— Sitôt levée! dit-il; c'est trop peu dormir. Vous risquez votre santé.

— J'ai voulu savoir des nouvelles de mes hôtes, dit la jeune femme en enveloppant Belair d'un regard timide et doux qui faillit le faire chanceler. Mais où est M. de Lavernie? N'est-il point levé encore?

— Je le cherche partout, dit Jaspin qui venait de faire perquisition chez Belair; il n'est pas au jardin; je le croyais dans la chambre de monsieur.

— Il n'y est point, répliqua Belair.

— Je le vois bien, hélas ! dit Jaspin ; n'est-il donc pas revenu ?

— Pas que je sache, dit Belair.

— Et cela ne vous a pas causé d'inquiétude? s'écria Jaspin. Vous ne vous en êtes pas aperçu ! Un ami que vous adorez, qui vous adore !

— Excusez-moi, je dormais.

— C'est naturel d'avoir dormi tard! s'écria Desbuttes. Vous ne vous êtes couché que tard, M. Belair ; nous avons joui de votre charmante musique une partie de la nuit, n'est-ce pas, ma femme ?

Violette rentra un moment chez elle pour chercher son mouchoir oublié.

— Et en vous couchant si tard, dit Jaspin, vous n'avez point remarqué l'absence de Gérard? A une pareille heure... pas rentré !

— M. l'abbé, fatigué d'avoir joué longtemps, ainsi que vous l'a dit M. Desbuttes, j'ai dormi, je vous le répète, dormi comme vous avez dormi vous-même.

Violette reparut. Belair était fort embarrassé. Elle lui vint en aide.

— Rien ne lasse comme de chanter en plein air, dit-elle. D'ailleurs, M. l'abbé, pourquoi seriez-vous inquiet de M. de Lavernie ; n'est-il pas en compagnie de M. le général, au milieu d'une armée? Ils seront arrivés tard à Valenciennes, et les portes auront été fermées sur eux.

— Et voilà précisément ce qui m'inquiète! s'écria l'abbé en cherchant dans tous les coins machinalement comme un fou, tandis qu'Amour, le regardant et comprenant son agitation, cherchait avec lui sous le lit et les meubles.

Desbuttes, enchanté de voir que la conversation ne le regardait plus, appela son sénéchal que le respect tenait enchaîné au bas de l'escalier.

— Sénéchal! cria-t-il, arrivez un peu, et dites-nous si M. de Lavernie n'est pas rentré cette nuit ou ce matin? Ne serait-il pas dans quelqu'une de mes trente chambres? On revient tard, on a hâte de se coucher, on prend le premier lit qu'on rencontre. Moi, je crois qu'il doit être rentré, car j'ai entendu, vers minuit, un bruit sourd, un grand bruit, pareil à celui d'une grosse porte qui se ferme. N'avez-vous pas entendu, mignonne? dit-il à Violette qui ne refusa pas l'épithète, malgré toute l'envie qu'elle en avait; mais à ce moment Violette n'eût donné en quoi que ce fût un démenti à M. Desbuttes.

— Oui, répliqua-t-elle, j'ai entendu un bruit sourd...

— Et vous avez cru, comme moi, que c'était une porte fermée.

— Mon Dieu oui!

— Fermée par M. Gérard, qui revenait.

— Certes.

— Alors, qu'était-ce que ce bruit, fit Jaspin, s'il n'était point causé par le retour de M. de Lavernie?

— Monsieur, répliqua le sénéchal, le bruit n'a pu être causé que par la chute de la fenêtre.

— Comment! s'écria Desbuttes sans remarquer la gêne de Belair et la petite toux de Violette, quelle fenêtre, s'il vous plaît? Il m'est tombé une fenêtre?

— L'appui, monsieur, prenez la peine de sortir et de regarder.

Desbuttes sortit et regarda. On voyait sous la fenêtre ouverte une brèche causée par l'expulsion de la pierre; la pierre avait creusé son trou dans le sable. Le Zadig de Voltaire ou un substitut de procureur du roi eussent facilement reconstruit l'histoire de ces décombres muets, de ce désordre éloquent.

Desbuttes n'y vit qu'un dégât.

— Mon château n'est donc pas solide! murmura-t-il; déjà des réparations! venez voir, messieurs et madame.

— Inutile, dit Violette, occupons-nous de M. de Lavernie, de nos hôtes...

— Oui, vous avez raison, occupons-nous aussi de mon hôte à moi, du pauvre blessé, de mon vieil ami! s'écria Desbuttes. A-t-il dû souffrir de tout le vent qui est entré la nuit dans sa cham-

bre par cette effroyable ouverture. Comment va mon hôte, sénéchal?

— Votre hôte, monsieur, n'est plus là, dit le sénéchal.

— Vous l'avez déménagé? Fort bien.

— Non, monsieur, il s'est déménagé tout seul.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, monsieur, que ce matin, tout à l'heure, j'ai trouvé la porte de la cour ouverte, un cheval de moins, cette chambre abandonnée, la fenêtre démolie, et j'ai conclu ceci : votre hôte a été enlevé ou s'est enlevé lui-même.

— La Goberge serait parti ! s'écria Desbuttes.

— La Goberge ! s'écria Belair.

— La Goberge ! s'écria Jaspin.

— Oui, mon camarade la Goberge, un digne gentilhomme, ami comme moi de M. de Louvois.

— La Goberge était ici ! continua Belair en s'approchant de Desbuttes.

— Oui, le connaissiez-vous?

Belair allait dire oui : un regard de Violette arrêta ce mot sur ses lèvres, ce que voyant, Jaspin aussi garda le silence.

— Non, dit Belair, je ne le connais pas, mais j'ai entendu parler de lui.

— Moi aussi, dit Jaspin.

— Il est fort connu, reprit Desbuttes. Mais

comment s'est-il enfui?... pourquoi? Un homme blessé, un homme exténué, une ombre d'homme, que mes gens avaient sauvé de la mort à force de soins!... Ah! voilà, il aura mis à exécution les projets qu'hier encore nous formions tous deux.

— Vraiment! dit Belair.

— Il voulait courir le monde pour attraper celui qui l'a blessé.

— Voyez-vous cela! dit Jaspin.

— Un écolier, son écolier en fait d'armes, un enfant qui lui avait fait un trou comme le poing dans la poitrine.

Violette tressaillit.

— Un novice qui apprenait de lui à manier l'épée pour tuer un mari ridicule.

Violette se mit à rire, Belair aussi, bien que la situation fût tendue; mais comme Desbuttes en riait le premier, il n'y avait rien à dire. Jaspin, lui, ne riait pas. Il entra dans la chambre de la Goberge avec Belair.

— N'est-il pas étonnant, dit Jaspin, que ce M. la Goberge se soit enfui ainsi?

— Très-étonnant, M. l'abbé, répliqua Belair.

— N'est-il pas étonnant, dit Desbuttes en dehors au sénéchal, comme pour compléter la conversation, n'est-il pas incompréhensible que cette énorme pierre soit ainsi tombée toute seule?

Jaspin ramassa silencieusement la barre de fer

dont la Goberge avait fait son levier. Il en regarda l'extrémité crayeuse encore, la fit voir à Belair, et la replaça sans affectation le long du mur.

— Avez-vous compris, dit-il au jeune homme, et croirez-vous désormais aux miracles?

— Parfaitement, répliqua celui-ci.

— Eh! mais, s'écria Desbuttes toujours dehors, qu'y a-t-il donc sous la pierre, sénéchal?

— Un manche de guitare, monsieur, répondit le sénéchal.

— Ma guitare, que j'avais oubliée sur le banc, lorsque je suis rentré dans ma chambre, dit Belair en toute hâte. Pauvre guitare! un instrument auquel je tenais tant.

— Eh mais! répondit Desbuttes à sa femme, est-ce que je n'ai pas vu chez vous, à Paris, mignonne, une guitare superbe dans un étui de velours?

C'était la guitare du grand roi, gardée en dépôt par Violette lors du départ de Belair.

— Je crois que oui, monsieur, dit Violette de plus en plus troublée.

— Il faudra la donner à M. Belair, qui en joue si bien, ajouta Desbuttes. C'est ma femme et moi qui vous prions de l'accepter, en souvenir de nos noces. N'est-ce pas, mignonne?

— Oui, en souvenir de cette nuit, dit la jeune femme, et puisse-t-elle inspirer à M. Belair quel-

ques chansons tristes et douces, comme doivent être les pensées d'un véritable amour.

— Hein ! mon parrain, dit Desbuttes à l'oreille de Jaspin rêveur, a-t-elle de l'esprit, ma petite femme!

— Beaucoup d'esprit, répliqua l'abbé. Je vous en félicite, mon filleul.

— Le déjeuner de madame est servi!... vint crier le maître d'hôtel.

— A table! dit Desbuttes; mon parrain, donnez la main à ma femme.

Puis, souriant à Belair :

— Vous, prenez mon bras, monsieur et ami. Je gage que vous avez gagné grand'faim à roucouler ainsi la nuit?

— Oui, monsieur, je l'avoue, répliqua Belair.

— Et moi non, dit l'abbé; je n'aurai pas faim tant que je n'aurai pas de nouvelles de M. de Lavernie. Mais il va revenir, j'espère. N'est-ce pas, Amour, que ton maître va revenir?

— Cela ne peut tarder, dit Violette, autrement nous serions inquiets nous-mêmes. Mais on dirait que M. Belair regrette de n'avoir pas accompagné M. de Lavernie! ajouta Violette en regardant le jeune homme flottant entre un souvenir d'amour et un regret d'amitié.

— Oh! madame..., murmura Belair.

— Le fait est, s'écria Desbuttes, qu'il s'est passé d'étranges choses ici depuis douze heures.

En voilà-t-il de ces aventures! chacun de nous a eu la sienne.

— Votre dîner mangé par les soldats, dit vivement Violette.

— L'arrivée de ces messieurs, ajouta Desbuttes, arrivée miraculeuse.

— La disparition de notre gentilhomme blessé, dit Belair.

— Cette pierre énorme qui tombe d'elle-même, reprit le traitant.

— Et qui n'écrase qu'une guitare, dit Jaspin.

— Au lieu d'écraser M. Belair, mon parrain! car il faut vous dire que M. Belair devait être absolument sous la fenêtre au moment où la chute a eu lieu. Je me souviens même que tout à coup sa chanson a cessé, et que je me suis dit, ou plutôt que j'ai dit à ma femme : « Voilà une grosse porte qui se ferme, M. de Lavernie vient de rentrer ; M. Belair s'interrompt pour lui donner le bonsoir. » Vous souvenez-vous, mignonne, que je vous ai dit cela?

— Peut-être..., répondit Violette rouge jusqu'aux yeux.

— Vous pensez à tout, dit Jaspin.

— Oui, j'observe tout, même quand je dors, répliqua Desbuttes, qui, en dépliant sa serviette, ne put voir un imperceptible sourire passer comme un frisson électrique des lèvres de Belair à celles de Violette.

Les valets commencèrent à servir. Jaspin regardait toujours la porte. Amour, qui s'était placé sur la natte près de lui, ne le voyant pas tranquille comme d'habitude lorsqu'il était à table, finit par s'aller asseoir au seuil de la salle à manger, d'où il regardait alternativement Jaspin et l'entrée de la maison.

Desbuttes mangeait et s'efforçait de faire manger son parrain. Il causait, riait, et lançait mille dards à Violette. Celle-ci souffrait de voir souffrir Belair. Le musicien s'oubliait parfois au point d'appuyer sa tête sur ses mains.

Le bon abbé se faisait illusion à lui-même, énumérant les ragoûts splendides et les rôtis somptueux que M. de Rubantel avait rencontrés à la table des princes et dont, sans nul doute, il avait fait honneur à Gérard de Lavernie.

Amour se mit à aboyer.

— Ah! enfin le voici! crièrent Belair et Violette en se levant de table avec empressement.

— Non, dit Jaspin, si c'était M. Gérard, Amour ne resterait pas avec nous. Il sauterait déjà autour de lui jusqu'à son visage.

— C'est mon sénéchal, dit Desbuttes, il m'amène un courrier.

— Le laquais de M. de Rubantel! s'écria Belair.

— Qui tient une lettre à la main, dit Violette.

— Qu'est-ce que cela signifie? murmura Jaspin déjà tremblant.

Le vieux serviteur entra dans la salle, et, apercevant tout d'abord l'abbé, se dirigea vers lui et lui remit cette lettre que Violette avait vue.

— De M. de Lavernie, dit-il tristement.

Jaspin la prit en regardant le laquais d'un air tellement suppliant et effrayé, que celui-ci sentit des larmes monter à ses yeux, et se détourna vers Violette et Belair, glacés tous deux par l'approche de ce malheur qu'ils pressentaient.

— De lui... une lettre de lui à moi, bégaya Jaspin, la première lettre qu'il m'ait jamais écrite... Mon Dieu!... Mon Dieu! qu'est-il donc arrivé?

Sa main vacillait, le papier s'échappait de ses doigts paralysés.

— Je ne pourrais pas lire, dit-il; lisez, M. Belair, je vous en prie.

Belair prit à son tour le fatal billet. Violette s'appuyait au dossier d'une chaise. Desbuttes, sa fourchette chargée à la main, demeurait béant; l'émotion de sa femme le gênait.

Au premier regard que Belair jeta sur la lettre ouverte, on vit sous sa peau frémissante le sang refluer par degrés de son visage à son cœur.

Jaspin joignit les mains et baissa la tête. Toute son âme était à Dieu.

— Lisez, M. Belair, dit Desbuttes, sinon vous ferez mourir ma femme.

« Mon cher abbé, lut Belair, j'ai eu tort de ne pas suivre vos conseils : un mauvais génie m'a entraîné à Valenciennes, où je me suis trouvé face à face avec M. de Louvois. »

Jaspin tomba agenouillé sur son fauteuil.

Belair, après avoir levé les yeux au ciel, continua :

« La querelle que vous vouliez éviter a eu lieu. J'ai reproché au ministre la mort de ma mère... Il m'a fait arrêter. Je suis renfermé dans le donjon, et sans la générosité de M. de Rubantel, qui veut bien vous faire passer ma lettre au risque de se perdre lui-même, vous n'auriez de moi aucunes nouvelles. En ce moment le conseil de guerre s'assemble, et bientôt mon arrêt sera prononcé. Cher abbé, mon tendre ami, la plus ancienne des trois affections qui me restent, vous qui m'avez vu naître, venez m'aider à bien mourir. »

Jaspin poussa un cri déchirant, crispa ses deux mains au-dessus de sa tête et glissa de la chaise sur le parquet aux lugubres hurlements d'Amour.

— C'est ma faute, s'écria Belair, égaré, pâle, en s'arrachant les cheveux; c'est ma faute, à moi, lâche qui ai quitté mon ami... Je l'aurais empêché d'aller à Valenciennes. Je l'aurais défendu contre Louvois. C'est ma faute... Oh! Gérard! mon pauvre ami!

Ce désespoir effrayant arracha le cœur à Violette; elle quitta l'abbé auquel Desbuttes prodiguait ses soins, elle courut à Belair, et, bravant tout, elle se jeta dans ses bras. Il la repoussa.

— Vous voyez que Gérard m'accuse, dit-il, il ne parle pas de moi dans sa lettre... Il m'en veut... il ne m'eût pas abandonné lui, ce n'est pas un misérable comme moi! Venez, mon ami, continua le malheureux jeune homme en essayant de soulever Jaspin, venez, partons. Gérard va mourir. Allons mourir avec Gérard!

Violette avait saisi la lettre; elle savait bien, elle, que Belair ne serait pas oublié. D'une voix vibrante, malgré ses larmes qui ruisselaient sur le papier, elle continua la lecture :

« Dites à Belair, mon frère chéri, avait ajouté Gérard, que je lui défends de quitter l'asile où je le sais en sûreté. Madame Desbuttes le sauvera en mémoire du service que j'ai rendu à son mari et à elle-même. Je lègue à Belair, avec mon souvenir, le soin de retrouver Antoinette et de lui

dire que je suis mort en prononçant son nom. Qu'il veille sur cette pauvre enfant et qu'il la sauve des persécutions de M. de Louvois. Si Belair lui manque, elle n'a plus désormais personne pour la protéger. »

Cette lecture apaisa le délire du jeune homme. Sa douleur qui le rendait fou tomba au son harmonieux de la voix chérie qui lui transmettait les volontés suprêmes de Gérard ; muet, dompté, le visage inondé de larmes, il alla embrasser Jaspin qui, la lecture achevée, venait de se lever fortifié par la prière.

Jaspin, sans écouter les banales consolations de Desbuttes, se mit à marcher silencieusement dans la vaste salle. Sa pâleur inaccoutumée, l'inquiétude de ses mains pendantes révélaient en lui la plus violente agitation.

Sur ses pas, marchait le chien, s'arrêtant quand Jaspin s'arrêtait, reprenant sa marche quand l'abbé reprenait la sienne. Ces deux êtres soudés l'un à l'autre comme deux automates semblaient avoir perdu l'un son instinct, l'autre son âme.

Violette et Belair s'étaient écartés pour laisser à Jaspin la liberté de sa monotone promenade. Desbuttes, contrarié du nouvel incident qui assombrissait son château, et gâtait son déjeuner, battait du bout des doigts une marche sur la

vitre, en grommelant que le vieillard devenait fou.

Jaspin, la tête baissée, s'arrêta et compta sur ses doigts.

— D'ici à Versailles où *elle* est, quatre-vingts lieues, dit-il tout bas. Vingt-quatre heures de chemin ! et Gérard n'en a peut-être pas douze à vivre !

Puis il se remit à marcher. Cinq minutes après il s'arrêta encore :

— Ce n'est pas moi qui l'aurai voulu, s'écria-t-il, c'est Dieu !... Tant pis pour *elle*... Le ciel m'est témoin que je voulais la ménager.

Et, coupant court à ces mystérieuses paroles qui emplissaient d'étonnement Violette et Belair, tandis que Desbuttes secouait la tête d'un air de compassion, Jaspin se tourna vers le financier pour lui dire d'un ton ferme :

— Un cheval, s'il vous plaît, et un guide pour me conduire à Valenciennes.

— Mais, mon cher monsieur, répliqua Desbuttes, qui n'appelait déjà plus parrain un homme si compromis et si affligé, vous n'êtes point en état, ce me semble.

Jaspin, sans lui répondre, se tourna vers Violette d'un air suppliant.

— Le cheval de M. l'abbé sur-le-champ ! s'écria la jeune femme avec un geste de reine qui fit sortir de la salle les valets, le sénéchal et

Desbuttes lui-même ; car le financier n'avait point encore assez dépouillé le laquais pour refuser d'obéir à un ordre donné de la sorte.

Le cheval fut amené, Jaspin mit le pied à l'étrier ; Amour sauta aussitôt sur le pommeau de la selle.

L'abbé, toujours taciturne, chercha autour de lui le guide qui devait le conduire à Valenciennes.

Mais nul ne bougeait, Desbuttes avait éloigné tout bas ses gens, dans la peur de se compromettre en aidant un malheureux tombé dans la disgrâce de M. de Louvois.

Violette comprit. Elle arrêta de sa blanche main Belair qui déjà courait à la tête du cheval.

— Vous, lui dit-elle, monsieur, vous êtes placé sous ma garde par M. de Lavernie qui m'a sauvé l'honneur, et qui a sauvé M. Desbuttes de la corde ; que d'autres oublient ce bienfait, moi je ne l'oublierai pas. Vous demeurerez donc ici ; je réponds de vous sur ma tête !... Holà ! sénéchal, escortez M. l'abbé jusqu'à Valenciennes, et ne regardez pas ainsi votre maître quand je commande. Je suis la maîtresse en cette maison : obéissez, ou je vous chasse !...

Le sénéchal, voyant que Desbuttes pâlissait de colère en détournant la tête sans oser répondre, sentit de quel côté soufflait la toute-puissance. Il fut à cheval en deux minutes.

Cependant, Belair en serrant Jaspin dans ses bras, lui dit à l'oreille :

— M. de Louvois me hait à l'égal de Gérard. Si pour sauver Gérard il faut sacrifier ma vie, souvenez-vous que je suis là, et que j'attends.

— Merci, répondit simplement Jaspin ; j'y comptais.

Belair lui pressa les deux mains avec un regard qui valait un serment.

Et quand Violette, alarmée de cet entretien, s'approcha d'eux :

— Ma fille, lui dit Jaspin avec sa douce voix, je vous bénis ; soyez heureuse !

Desbuttes fit mine de s'approcher aussi.

— Prospérez, monsieur, ajouta Jaspin.

Et il s'éloigna rapidement, les yeux et l'âme fixés devant lui sur l'espace qu'il fallait dévorer avant de toucher à Valenciennes.

Violette et Belair le suivirent de leurs vœux et de leurs regards attendris. Dès qu'il eut disparu, Belair s'assit brisé sur le parapet du pont, et pleura.

Desbuttes, s'approchant de sa femme, voulut exhaler un peu du fiel qui fermentait en son cœur.

— Vous me faites de belles affaires, madame! Une volée de gens tombe chez moi, tous ennemis jurés de mon maître, et vous prenez parti pour eux! vous me ruinez!

Violette, l'écrasant d'un regard de mépris :

— Faites-moi conduire à la chapelle, dit-elle; je veux prier pour l'âme de mon père et pour la vie de M. de Lavernie. Accompagnez-moi, M. Belair !

Desbuttes fronça le sourcil et s'effaça pour laisser passer le musicien. C'était en vérité, à ce moment, un bien vilain petit seigneur!

IX

LA CONSCIENCE ET L'ORGUEIL.

La Goberge courut l'espace d'une demi-heure. Où allait-il? Son cheval lui-même n'en savait rien. Tant que dura le vertige de la peur ou l'agitation qui naît de ce vertige, le maître d'armes pressa les flancs de sa monture, autant pour en activer l'allure que pour se cramponner à la selle. Mais quand la Goberge se trouva éloigné de tout chemin, de toute habitation, quand il ne vit plus derrière lui la fenêtre de Desbuttes et celle de Jaspin, les deux seules éclairées du château, qui semblait le regarder avec ces deux yeux vigilants, alors rassuré, haletant, il desserra ses jambes osseuses, et le cheval, dégagé

des branches de ce compas, prit le trot dans les terres labourées.

Cependant ce prétendu repos devint un horrible supplice pour la Goberge. La cadence d'un galop rapide berçait assez moelleusement son corps épuisé; mais le trot lui brisa les entrailles, et bientôt un craquement douloureux des chairs de la poitrine lui arracha un cri et un juron dont le diable se serait scandalisé.

Le maître d'armes arrêta son cheval, qui ne demandait pas mieux. Sa blessure, mal cicatrisée, venait de se rouvrir à la surface, et les tissus déchirés laissaient échapper quelques gouttes de sang. Le premier mouvement du coquin fut d'appeler au secours, mais nul ne passait aux environs. Sa dernière pensée fut de regagner le château d'Houdarde, mais comment retrouver la route? comment aussi affronter la colère de M. de Lavernie, quand il saurait la mort de son compagnon?

La Goberge était donc là, en plein champ, les deux mains plaquées sur la poitrine : à voir ce spectre aux cheveux rares et à la barbe d'un demi-pouce, on eût dit le seigneur chevalier de la Triste Figure, alors que, perdu dans les déserts de la Manche, il frissonnait aux brises nocturnes, leur demandant une aventure.

Seulement, la Goberge n'avait avec lui ni Sancho, ni baume de fier à bras; il avait encore

moins cet intrépide cœur de l'héroïque insensé; la peur le prit quand il vit couler son sang. Toutes les émotions de la nuit produisirent leur effet en même temps. Fatigué du jeûne, fatigué de la peur pendant l'invasion du château, fatigué de la pesée faite sur la pierre, fatigué de la fuite après l'assassinat, la Goberge se laissa glisser au bas du cheval, dont il passa la bride dans son bras, et il resta étendu dans un sillon que déjà le seigle naissant tapissait d'une moelleuse verdure.

Le cheval brouta; la Goberge fit tout ce qu'il put pour s'évanouir, afin de ne point penser à sa triste situation et à ses terreurs jusqu'au jour.

Le jour vient de bonne heure au printemps. Les premiers rayons montrèrent au maître d'armes des cuirasses et des piques, puis, derrière, une nuée de valets conduisant des équipages.

La Goberge laissa passer les cavaliers, et lorsqu'il ne vit plus à l'extrémité de son champ de seigle que fourgons et mules suivant la route encaissée, il poussa des cris lamentables, et attira bientôt l'attention de ces valets, qui d'ordinaire sont un peu charitables parce qu'ils sont très-curieux.

Il leur apprit que blessé au service de M. de Louvois, longtemps malade et récemment entré en convalescence, il avait voulu retourner vers

son maître, mais que le dévouement l'avait abusé sur ses forces. Et là-dessus il montra sa poitrine tachée du peu de sang qui s'y était montré la nuit, et demanda qu'on le menât à la ville prochaine où il prendrait des mesures pour gagner Paris.

Ces gens, sur qui le nom de Louvois fit effet comme sur tout le monde, placèrent la Goberge dans un des fourgons qu'il avait convoité. Ils lui apprirent qu'ils voituraient à Valenciennes les bagages des pages de Sa Majesté; que les pages allant à Valenciennes, il était probable que le roi s'y devait rendre aussi. La Goberge ne put savoir d'eux si M. de Louvois serait du voyage; mais il l'espéra, et ce fut pour lui une bien grande joie mêlée d'une grande appréhension, lorsque aux portes de Valenciennes il apprit que M. de Louvois était arrivé dans la nuit.

Il fallut songer à se présenter convenablement; le ministre n'aimait pas les effets dramatiques. Une tenue d'homme qui a couché dans le seigle, une chemise tachée à la poitrine ne lui eussent point agréé. M. de Louvois voulait qu'on le servît proprement. La Goberge s'occupa de sa toilette, et déjeuna sans fierté avec les valets qui lui avaient rendu de si bons offices.

Cependant Louvois infatigable avait tout organisé pendant cette nuit. Il avait apaisé M. de Vendôme tout en lui reprochant son intrusion chez les Augustines. Il avait visité M. du Maine

et M. de Boufflers qu'il avait complimentés sur leur charité envers les religieuses. Pour M. du Maine, surtout, Louvois avait été gracieusement courtisan. Le ministre avait à se garder contre la haine de madame de Maintenon, et la neutralité, sinon l'alliance de M. du Maine, lui était indispensable. Cet enfant chéri du roi et de madame de Montespan, cet élève de madame Scarron était l'idole de Louis XIV et de la marquise. Madame de Maintenon surtout, qui n'avait de faiblesse pour rien ni pour personne, eût donné sa vie pour le duc du Maine.

Louvois fit à ce jeune prince bâtard les compliments les plus délicats sur ses bonnes dispositions à devenir un grand administrateur militaire. Moins il en pensait, plus et plus disertement il en dit. Il se plaignit amèrement de M. de Rubantel, qu'il finit cependant par excuser avec perfidie en rejetant tout l'odieux de l'abandon des Augustines sur un certain Lavernie, mauvaise tête, nature sans frein, une écume de l'armée de Catinat, lequel Lavernie, déjà cassé pour indiscipline, avait osé reparaître tout exprès, pour se faire surprendre en flagrant délit d'insulte à des religieuses, et de rébellion contre le ministre de la guerre.

M. du Maine, qui n'avait pas été élevé pour rien par madame de Maintenon, et qui à lui seul montrait plus de dévotion qu'il n'en eût fallu à

dix légitimes héritiers du roi très-chrétien, M. du Maine applaudit à M. de Louvois, et M. de Boufflers fit chorus. On tomba d'un commun accord sur ce païen de Lavernie : M. du Maine déclara qu'il fallait faire un exemple, M. de Boufflers demanda pourquoi l'exemple n'était pas déjà fait, et Louvois ravi répliqua modestement qu'il avait cru devoir attendre le roi pour statuer, mais que provisoirement il faisait assembler le conseil de guerre.

M. du Maine n'avait jamais fait partie d'un conseil de guerre ; Louvois l'assura que c'était fort curieux ; le jeune duc témoigna le désir de débuter par l'affaire Lavernie, et il ajouta poétiquement que ce devait être une émotion poignante que de prononcer une sentence de mort. Louvois, le voyant ainsi disposé, le nomma président du conseil de guerre assemblé pour juger le crime de Gérard, et il lui adjoignit M. de Boufflers. Le choix du rapporteur était indifférent, leur dit M. du Maïne avec un aimable sourire, puisque le rapport venait d'être si bien fait par M. de Louvois.

On se sépara là-dessus : M. du Maine pour aller dormir, M. de Boufflers pour se préparer à marcher le lendemain, Louvois pour activer les opérations de ce conseil de guerre.

Ainsi marchaient les choses, et l'on voit qu'elles allaient grand train. Ainsi Louvois avait eu la

chance d'arriver aux portes de Valenciennes assez à temps pour empêcher Gérard de rejoindre la pauvre Antoinette; car c'était bien elle qui, placée par Louvois aux Augustines de cette ville après la mort de madame de Lavernie, avait failli se rencontrer encore avec son amant, tant le hasard servait ces chastes amours, tant l'étoile de Louvois les combattait par sa terrible influence!

Ainsi le ministre avait vaincu son ennemi, et sous peu d'heures Gérard allait disparaître; puis Louvois rayerait ce nom de sa mémoire. Il s'était habilement étayé de M. du Maine contre la colère de madame de Maintenon, au cas où celle-ci aurait voulu récriminer sur la fin malheureuse du fils de son ancienne amie, car Louvois se rappelait que madame de Lavernie l'avait menacé de la marquise; mais quelle apparence que madame de Maintenon eût de la mémoire pour cette famille provinciale? Madame de Maintenon avait trop de choses à penser, et puis, qui se plaindrait à elle? Gérard une fois disparu, Louvois nageait en plein courant d'impunité.

Quant à Antoinette, confinée dans ce couvent où nul ne la connaissait, elle n'avait plus de confidents ni de soutiens. Quand Louvois, après avoir conduit mademoiselle de Savières aux Augustines de Valenciennes, avait voulu se pro-

curer des nouvelles de la Goberge, nul ne savait ce qu'était devenu le maître d'armes. Une trace de sang dans l'avoine, une place ravagée par les pieds des chevaux et le mouvement des combattants, voilà tout ce qu'on avait trouvé au bas du mur des Filles bleues. Et puis, on parlait vaguement d'un marchand coquetier retournant en Flandre, qui aurait ramassé un homme mourant et l'aurait emmené dans sa charrette. Le coquetier retrouvé, interrogé par les agents de Louvois, déclara que l'homme n'avait pu souffrir le transport, qu'il avait demandé à être déposé à terre, et qu'il était mort sans doute au fond du fossé dans lequel le coquetier l'avait descendu. Louvois désirait trop vivement d'être débarrassé de la Goberge pour ne pas se contenter d'une explication qui faisait espérer sa mort. D'ailleurs, s'il eût vécu, depuis si longtemps la Goberge eût donné de ses nouvelles. Dès qu'il ne demandait point d'argent, c'est qu'il était bien mort.

Restait Belair. Celui-là inquiétait et irritait Louvois. Gérard l'avait soigneusement caché au château de Lavernie, et Louvois, pour ne pas remuer une cendre encore tiède, d'où pouvait jaillir une dangereuse lumière, avait respecté le château depuis la mort de la comtesse. La lettre de destitution envoyée à Gérard était l'unique projectile qu'il eût osé y lancer pour tromper sa

soif de vengeance. Louvois se réservait de prendre Belair au premier souffle qui trahirait ce malheureux.

Et comme le musicien allait se trouver abandonné par la mort de Gérard, comme il n'avait pour vivre que le bruit de sa guitare, ce bruit l'aurait bien vite dénoncé.

Le jour était déjà grand, que Louvois travaillait encore devant ses bougies consumées ; il préparait le rapport du conseil de guerre.

— Que de misères ! pensait-il en relisant l'énumération de ses terribles griefs, que d'obstacles mesquins dans la vie d'un grand homme ! Tandis que je mets en branle une machine de guerre qui peut broyer l'Europe, voilà un grain de poussière, un fétu qui se jette dans les rouages, et au lieu d'écrire des ordres pour la marche et l'approvisionnement de cent mille hommes, au lieu de méditer la ruine d'une ville formidable et la défaite d'une armée, me voilà entassant subtilités et mensonges sur ce papier pour me débarrasser d'un homme, d'un ciron qui me gêne !... O Descartes, toi qu'on appelle insensé à cause de tes atomes crochus, comme tu avais raison ! comme tout s'enchaîne ! Combien de chaînons invisibles à nos faibles vues relient l'un à l'autre chacun des grands événements qui nous apparaissent imprévus, isolés, et qui composent la vie des hommes remarquables ! Ainsi

le premier anneau de cette chaîne a été le facteur Brossmann et le dernier sera le comte de Lavernie. Entre ces deux extrêmes, qui pourrait soupçonner un la Goberge, un Belair, une Antoinette, pauvre fille, hélas! une Éléonore, malheureuse femme; une comtesse de Lavernie, mère sublime? Qui connaîtra Van Graaft, le riche Hollandais, devenu fou, dit-on, sur ses tonnes d'or, Van Graaft que je ne connais pas moi-même? qui connaîtra le misérable Gilbert, ce stupide honnête homme qui sera mort de faim sur un secret que je lui eusse payé si cher? Moi seul aujourd'hui je sais tout cela! Oh! combien de choses descendent avec un mourant dans l'éternelle nuit! combien des plus importantes! Qui pourra reconstituer jamais cette longue et terrible aventure, depuis l'amour d'Éléonore Van Graaft, que l'histoire appelle : *Conquête de la Hollande,* jusqu'à l'exécution de Gérard de Lavernie, que la postérité appellera : *Siége de Mons?*

En disant ces mots, Louvois ne s'aperçut point qu'il était tombé peu à peu dans une douloureuse rêverie. Le choc de ces souvenirs funèbres, de ces ombres gémissantes, tant de remords déchirants avaient fini par entamer le bronze de son cœur. Louvois laissa glisser la plume de ses doigts fatigués, courba sa tête puissante et l'ensevelit dans ses deux mains.

En ce moment, l'ange aimé du Seigneur, l'ange

aux ailes sans tache, celui qui verse le baume sur toutes les plaies que le démon a faites, l'ange du pardon planait au-dessus de ce grand coupable, et cherchait à l'attendrir en déroulant devant lui le long cortége de ses victimes : les innocents égorgés ou brûlés dans le Palatinat, les protestants tombés sous le sabre des dragons, les crimes particuliers décorés du nom de *moyens* comme les crimes publics l'étaient du nom de *nécessités*.

— Pardonne une fois, disait tout bas le bon ange, et il te sera cent fois pardonné !

— Eh bien ! répondit Louvois à cette supplique mystérieuse, si je pardonnais... si j'ouvrais ma main pour laisser s'échapper ce Lavernie, si je négligeais de l'étendre pour ne pas écraser ce Belair; si j'étais miséricordieux au point de donner Antoinette à Gérard, accepteraient-ils l'un et l'autre?... Lui, l'implacable ennemi dont j'ai tué la mère, et qui tiendrait un de mes secrets!... Elle, l'esprit ulcéré, qui ne me pardonnera jamais son enfance sacrifiée, et qui me maudirait si elle apprenait l'horrible mort de sa mère!... Non, pas de pitié! La fatalité qui m'a fait assassiner ces deux femmes me pousse à détruire aujourd'hui leurs enfants!... Oui, Descartes, tout s'enchaîne! Mais toute chaîne peut se rompre, et c'est à moi de choisir les chaînons les plus fragiles pour en avoir plus tôt fini.

Louvois reprit sa plume et posa ses conclusions avec une sorte de fureur. Il appela un aide de camp, et le chargea de porter son rapport au duc du Maine ; en même temps il commanda ses chevaux pour aller surveiller le départ des troupes qu'on dirigeait sur Mons.

Un nouvel aide de camp déposa sur le bureau l'énorme paquet des dépêches quotidiennes. Louvois parcourut les cachets et l'écriture des enveloppes pour choisir les plus intéressantes, et, tout en lisant, prit son verre d'eau de Forges, que chaque matin lui apportait à jeun son premier valet de chambre.

Lorsqu'il remit le verre sur le plateau, il vit que le plateau tremblait, ses yeux remontèrent jusqu'au visage du trembleur, et saisi d'un mystérieux effroi, il reconnut la Goberge qui n'avait pas trouvé de meilleure rentrée que celle-là, et qui, fort connu dans la maison, avait obtenu de remplacer le valet de chambre.

— Ah! monseigneur, murmura le maître d'armes! Ah! mon bon maître...

Et tout en saluant, le borgne put distinguer sur le visage de Louvois cette désobligeante surprise qui signifie : Je vous croyais mort!

— J'en ai réchappé, dit la Goberge d'un ton doucereux.

— Je le savais, et je t'attendais, répliqua Louvois qui avait eu le temps de se remettre.

— Ah! monseigneur savait tout? dit le maître d'armes sans en croire un mot.

— Je sais tout ce que je veux, interrompit le ministre d'un ton sec. Te voilà, tu es guéri?

— Mal!

— Enfin, tu es debout?

— Oui, monseigneur.

— Et tu as besoin d'argent?

La Goberge remua la tête avec un sourire qui remerciait d'avance.

— Tu en auras; cependant, tu ne l'as pas gagné.

La Goberge, cette fois, prit l'attitude d'un triomphateur.

— Monseigneur se trompe, dit-il; seulement, au lieu de gagner mon argent en un coup d'épée, j'en aurai donné deux.

— Plaît-il? dit Louvois étonné; je ne comprends pas bien.

— Voici, monseigneur : la fortune m'avait trahi une fois...

— La fortune a bon dos; c'est ton poignet qui t'a trahi, mon drôle.

— Soit; mais mon poignet a pris sa revanche. Je rapporte à monseigneur son épée dont je suis indigne, bien que j'aie réparé l'affront qu'elle avait reçu.

— Tu t'expliqueras, je suppose.

— Monseigneur ne comprend pas que j'ai retrouvé Belair ?

— Où cela ?

— Chez mon ami Desbuttes, un heureux, grâce à vous, monseigneur ; un homme qui vient d'acheter un château superbe et qui est devenu millionnaire en bien peu de temps... Ah! qu'il a été bien payé, celui-là, de l'honneur qu'il a eu de servir monseigneur... conjointement avec moi !

Louvois brusquement :

— Eh bien, ce Belair ? demanda-t-il.

— Je l'ai attendu sous un balcon où il raclait sa guitare, je l'ai provoqué, nous nous sommes battus, et je l'ai tué.

— Tué... bien tué !... s'écria Louvois avec une explosion de joie.

— Parfaitement bien tué, monseigneur ; deux coups affreux dans le cœur.

— Eh ! prends garde, dit Louvois en le regardant ironiquement ; on revient d'un coup d'épée, mons la Goberge. Tu en es la preuve vivante. Voilà un mort de ta façon qui fera quelque jour un revenant.

— Non, monseigneur, j'ai pris mes précautions.

— Ah ! lesquelles ?

— Après avoir tué l'homme, je l'ai enterré sous une pierre qui peut peser deux mille livres

et que j'ai laissée choir sur le cadavre d'une hauteur de huit pieds environ.

— C'est différent, la Goberge ; ce Belair est un homme mort. Mais Desbuttes, que dira-t-il ? Comment lui expliqueras-tu ce meurtre commis chez lui?

— Tout simplement, monseigneur. Belair était amoureux de sa femme.

— Ce Desbuttes est donc marié ? Pourquoi ne m'en a-t-il rien dit?

— Avec une jeune fille que voulait épouser Belair, vous savez, monseigneur, celle à qui Belair, hors de France, écrivait toutes ces lettres que vous m'ordonniez de brûler. Or, en ma qualité d'ami de Desbuttes, je veille sur son honneur. J'ai trouvé Belair roucoulant sous le balcon de Violette...

— Violette... oui, je me souviens de ce nom, murmura Louvois. Ainsi Desbuttes ne saura rien et t'aura l'obligation de l'avoir vengé?

— J'y compte, monseigneur.

— Puisque maître Desbuttes est riche, il te fera, je pense, une rente.

L'œil de la Goberge étincela de joie.

— Pour peu que vous l'y engagiez ; oui, monseigneur, oh! daignez l'y engager.

— Ce sera justice, dit Louvois avec distraction.

Car depuis quelques minutes, il songeait à la

complaisance inépuisable du sort envers lui. Tout à l'heure encore, ce Belair l'occupait, le gênait, et voilà que Belair était mort!

— Depuis quand l'as-tu tué? demanda-t-il à la Goberge.

— Cette nuit même, après le départ de M. de Lavernie.

— Comment! ce Lavernie était avec lui chez Desbuttes? Par quel hasard?

— Et avec M. de Rubantel, oui, monseigneur.

— Desbuttes entretient donc des intrigues contre *nous?* dit vivement le ministre.

Au lieu de répondre la vérité qui eût justifié le traitant :

— Je ne sais pas, répliqua hypocritement l'infâme jaloux, qui se trouva heureux de jeter un peu de poison dans le nectar de son ami.

— Ah! ah! murmura Louvois; c'est bien!

La Goberge vit se froncer les sourcils de son maître.

Voici ce que pensait Louvois :

— Trois hommes me gênaient : l'un est mort, l'autre va mourir; pourquoi le troisième continuerait-il à me gêner?

Et il jeta sur la Goberge un regard oblique, un éclair froid que ce misérable ne comprit point, malheureusement pour Louvois, sinon il fût mort de peur, et lui eût ainsi épargné des frais d'imagination.

X

UN AGNEAU ENRAGÉ.

Le ministre continua son muet monologue.

« Il faut que j'envoie si loin ce coquin, pensa-t-il, qu'il ne me revienne jamais. »

Là-dessus il tira de son coffre un rouleau de louis d'or et regarda en souriant la Goberge, dont le visage s'épanouit.

— Tiens, lui dit-il, voilà pour l'enterrement de M. Belair. Mais, à présent que tu es payé, travaille, graisse tes bottes, j'ai de l'ouvrage pour toi.

— Un voyage! dit la Goberge refroidi.

— Eh bien, ne les aimes-tu plus? demanda Louvois.

— Quand je suis en santé. oui. monseigneur; mais je n'y suis pas: ma blessure n'est pas fermée.

— Et tu crois que le grand air te nuirait?

— Je suis sûr qu'il me tuerait, monseigneur.

Louvois attacha son regard pénétrant sur la Goberge.

« Ce butor me devinerait-il? » pensa le ministre.

— Tenez, monseigneur, examinez ma poitrine, se hâta de dire la Goberge, et voyez si je vous mens.

Louvois, frappé d'une idée subite :

— C'est une mauvaise blessure, dit-il vivement, et qui tournerait mal si l'on n'y prenait garde. Oui, mon pauvre la Goberge, tu as besoin de repos.

— N'est-ce pas, monseigneur? murmura le borgne avec effroi.

— Je veux qu'on te soigne comme si tu étais maréchal de France! continua Louvois en frappant sur le timbre pour appeler.

— Appelez mon médecin Séron, dit-il aussitôt à l'aide de camp.

— Monseigneur, que de bontés! s'écria la Goberge suffoqué par la reconnaissance.

Le médecin parut. C'était une de ces sombres figures de savant ambitieux qui font réfléchir le physiologiste et trembler le malade.

— Séron, dit le ministre, voilà un serviteur

dont la vie m'est précieuse, je vous le confie; il est blessé, il a été mal guéri; regardez la blessure.

Séron s'approcha; la Goberge découvrit sa poitrine encore une fois.

— Les chairs ont repris, dit le médecin.

— En dessus, interrompit Louvois; mais en dessous, au fond, la plaie est encore béante, et la preuve, c'est qu'elle a saigné.

— Ah? dit le médecin en regardant son maître avec surprise.

— La blessure est très-mauvaise, reprit Louvois qui répondit à ce regard par un autre des plus significatifs.

— Je ne dis pas non, balbutia Séron.

La Goberge frissonna.

— Regardez mieux, Séron, et dites franchement votre avis; monsieur est intrépide et peut entendre la vérité.

Séron feignit de palper avec plus de soin.

— Il est vrai, dit-il, que le coup est profond. Respirez, monsieur, s'il vous plaît.

La Goberge gémit au lieu de respirer.

— C'est dangereux, n'est-ce pas? ajouta Louvois.

— Grave! dit le médecin d'une voix sépulcrale.

Un cri d'angoisse échappa au maître d'armes, tandis que Louvois, donnant une plume à Séron, l'engageait à écrire l'ordonnance.

— Où soignera-t-on monsieur ? demanda le médecin.

— Chez lui, répliqua hypocritement Louvois.

— Mais je n'ai point de domicile à Valenciennes, dit la Goberge.

— Ni moi, répondit Louvois. Mais, j'y pense, les hôpitaux que j'ai commandés sont-ils prêts?... On y trouvera une chambre pour la Goberge, la meilleure.

Le maître d'armes salua.

— Fort bien, dit Séron.

— La plus tranquille, continua Louvois, la plus éloignée de tout bruit.

— Parfaitement, monseigneur.

— Emmenez donc votre malade, M. Séron; je crois qu'il touche à un accès de fièvre. Couchez-le, et songez que vous m'en répondez.

— Oui, monseigneur.

— Oh! monseigneur, merci! murmura la Goberge, dont les dents s'entre-choquaient réellement d'effroi.

Et, plus pressé que Louvois lui-même, il gagna la porte.

Séron s'approcha de son maître.

— Au donjon! lui dit vite et bas le ministre. Une casemate, un cachot, et le secret le plus absolu! C'est un coquin à pendre!...

Séron salua respectueusement et sortit der-

rière la Goberge, qui se retourna encore pour dire :

— Merci, mon bon seigneur.

L'aide de camp s'effaça pour les laisser passer et annonça au ministre que M. de Rubantel attendait une audience.

— Rubantel! dit Louvois, c'est un bon officier que j'ai un peu rudoyé hier; et d'ailleurs il m'apprendra ce qu'il faisait chez Desbuttes. Pourquoi lui garderais-je rancune de ses liaisons avec Lavernie? Dans une heure ou deux, plus de Lavernie, plus de la Goberge, plus de Belair. Faites entrer M. de Rubantel!

Louvois se replongea dans sa correspondance, autant pour occuper son temps que pour se donner une contenance à l'arrivée du général et lui laisser exhaler son premier feu. Mais il fut bien étonné, quand, au lieu du pas grave et cadencé de l'officier de cavalerie, il entendit galoper sur son parquet une sorte de créature plus mobile et plus bruyante qu'un cheval échappé.

— Qui va là? dit-il en levant la tête. Quoi! Rubantel, ce n'est pas vous?

— Non, monsieur, c'est moi, repartit la frétillante créature, moi, Jaspin, bien à votre service.

C'était bien réellement Jaspin, le digne abbé, qui faisait invasion de la sorte dans le cabinet de M. de Louvois.

Celui-ci toisa brutalement le personnage, et

lui trouvant l'air d'un homme sans conséquence :

— Si vous n'êtes pas M. de Rubantel, dit-il, pourquoi entrez-vous chez moi sous son nom?

— Monsieur..., balbutia Jaspin.

— Dites monseigneur, répliqua aigrement Louvois, ou plutôt ne dites rien du tout, et sortez !

— Pardon, monseigneur, j'ignorais comment on vous qualifie. J'en reviens à M. de Rubantel. Tout à l'heure, en arrivant à Valenciennes, je l'ai rencontré ; nous nous connaissons, j'ai sauté à son cou, lui au mien, nous avons un peu pleuré tous deux. Nous avons décidé qu'il viendrait vous demander audience, et comme vous ne m'eussiez pas reçu, tandis que vous le recevez lui, il m'a cédé son tour, et me voilà.

— Ah çà ! s'écria Louvois, roulant son œil irrité sous son épais sourcil, est-ce que par hasard vous êtes fou ?

— Pas encore, monseigneur, mais je le deviendrai probablement, si cela dure.

Et Jaspin, sans plus de façon, tira son mouchoir, essuya une larme au bord de ses yeux et s'assit carrément sur un fauteuil.

Louvois, exaspéré, le saisit brusquement par les épaules et le jeta plutôt qu'il ne le mit sur ses jambes.

— Allez-vous me dire tout de suite ce qu'il y

a de commun entre vous et M. de Rubantel? demanda-t-il à l'abbé.

— Le désir de sauver un homme, repartit Jaspin; un jeune homme dont il est l'ami et moi aussi.

— Quel homme?

— M. le comte de Lavernie, monseigneur, que j'ai élevé, dont la famille m'a nourri depuis trente ans, pauvre précepteur ignorant et incommode: le comte de Lavernie, mon cher seigneur, un brave jeune homme innocent, inoffensif, orphelin... dont la mère est morte entre mes bras!

Louvois recula d'un pas; il devint blême, son cœur battit avec violence: toute la scène du château de Lavernie lui apparut. Il revit cette noble femme expirante, le petit abbé agenouillé, le fils menaçant, le chien, risible défenseur, grondant comme un lionceau. Il revit Antoinette aux mains des archers et le portrait de madame de Maintenon lançant des éclairs du fond de son cadre.

— Je n'en finirai donc jamais avec ce souvenir! murmura-t-il, tremblant de rage.

Puis, revenant sur Jaspin, agneau qui palpitait devant ce regard d'aigle, il ajouta lentement:

— Je vous reconnais, vous êtes l'abbé qui m'a montré le poing, en me disant que j'étais un monstre.

Jaspin se courba plus bas encore, et ne répondit pas.

— Et de quoi venez-vous me menacer aujourd'hui ? dites! poursuivit Louvois avec un accent sinistre.

Jaspin joignit les mains et, relevant la tête, montra au ministre un visage empreint d'une si poignante douleur, que Louvois eut peur de s'attendrir.

L'abbé fondit en larmes, se laissa tomber à deux genoux, et murmura d'une voix troublée par les sanglots :

— Grâce !

— Je n'ai pas le droit de faire grâce, répondit durement Louvois.

— Monseigneur, c'est vous qui êtes l'offensé.

— Un ministre représente le roi jusque dans l'offense qu'il reçoit pour son maître. C'est le roi que M. de Lavernie a offensé ; adressez-vous au roi.

— Mais, monseigneur, répliqua Jaspin, de plus en plus humble et suppliant, c'est vous qui êtes le maître !... Tout se fait par vous ! A qui ne commandez-vous pas ?

— Vous plaisantez, brave homme.

— C'est vous, poursuivit l'abbé, qui avez déféré M. de Lavernie à un conseil de guerre. C'est vous qui déjà l'avez destitué de son grade.

— Eh bien, après?... Si j'ai cassé cet officier,

il est bien cassé ; si je l'ai traduit devant un conseil de guerre, c'est qu'il était coupable. Le conseil est assemblé, faites-lui vos suppliques, s'il est temps encore ; adressez-lui vos doléances, s'il est trop tard.

Jaspin, brisé, cacha son visage dans ses deux mains et pleura bruyamment comme un enfant qui perd courage.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, mon Dieu, peut-on avoir le cœur de voir ainsi pleurer un homme !

En ce moment, l'aide de camp apporta au ministre un paquet de la part du président du conseil de guerre. Louvois rompit le cachet.

Jaspin regarda et écouta de toutes les forces de son corps et de son âme. Son cœur cessa de battre.

— Il est trop tard, dit Louvois.

— Trop tard ! s'écria Jaspin en se levant, pourquoi trop tard ?

— Parce que l'arrêt vient d'être prononcé, répliqua Louvois, parcourant toujours le message de M. le duc du Maine.

— Et cet arrêt condamne Gérard ?

— A la peine de mort.

Jaspin poussa un cri terrible, et ses yeux lancèrent une flamme dont Louvois fut épouvanté. C'était le délire ou le courage qui s'allumait en ces yeux-là.

— Allez, M. Jaspin, dit-il, allez prier le con-

seil ; parlez à M. le duc du Maine , qui est fort miséricordieux.

— M. le duc du Maine fera-t-il grâce? interrompit brièvement Jaspin.

— Il n'en a pas le droit plus que moi.

— Alors pourquoi me dites-vous de l'aller trouver? Pour me congédier, n'est-ce pas?

Louvois haussa les épaules.

— Oh! mais, je ne m'en irai pas ainsi, continua Jaspin.

Louvois frappa du pied.

— Vous risquez gros, mon cher monsieur, dit-il.

— Bah! fit l'abbé avec un geste sublime de mépris et d'abnégation, qu'est-ce que je risque?

— Vous risquez, vous risquez de ne pas vous trouver près de votre ami au moment où il aurait besoin de vous voir... Car vous êtes abbé, je crois?

Jaspin ouvrit des yeux effarés, des lèvres frémissantes.

— Les jugements du conseil de guerre, poursuivit Louvois tranquillement, s'exécutent dans les cinq heures. Restez ici , si bon vous semble. Je vais donner les derniers ordres. Adieu, monsieur l'abbé Jaspin.

Jaspin bondit comme un chat sauvage et barra le passage à Louvois.

— Je vous ai dit à Lavernie, bégaya-t-il d'une voix étranglée, je vous ai dit que vous étiez un monstre...

— Eh bien? repartit Louvois intrépide.

— Eh bien, aujourd'hui je vous appelle un scélérat.

— En ma qualité de ministre de la guerre, je ne me mêle point des abbés, répliqua Louvois en raillant; mais je vous enverrai à l'archevêque de votre diocèse; il vous fera mettre au cachot, M. Jaspin. Adieu.

— Monsieur! s'écria Jaspin ivre de fureur et effrayant à voir, vous allez me signer tout de suite la grâce de M. de Lavernie.

Louvois écarta l'abbé d'un geste de son bras vigoureux.

— M. Louvois, cette grâce! ou je parle!

— Vous parlerez?... que direz-vous? Parlez tant que vous voudrez, que m'importe?

— Cette grâce! vous dis-je.

Cependant, Louvois avait été sensible à la menace.

— Je vous répète, dit-il, que nul n'a droit de grâce que le roi.

— Eh bien, un sursis à l'exécution jusqu'à ce que j'aie vu le roi.

Louvois se mit à rire.

— Oh! scélérat! scélérat! il rit!... s'écria Jaspin en s'adressant à Dieu. Eh bien! puisque

tu l'as voulu, va!... tue M. de Lavernie; moi je vais à Versailles!

Louvois fut frappé du ton avec lequel Jaspin prononça ces paroles.

— Tu ne sais donc pas ce que c'est que M. de Lavernie, stupide bourreau? poursuivit Jaspin, dont le visage s'illuminait comme s'exaltaient son âme et son accent. Tu ne devines donc pas?

Louvois prêta tellement l'oreille qu'il n'entendit pas les injures.

— Ah! tu touches à M. de Lavernie, toi! ah! tu joues ainsi avec les secrets de madame de Maintenon... qui est reine de France!...

Louvois se rapprocha d'un bond et étendit une main vers l'abbé, qui s'enivrait de ses paroles et de sa conviction comme les anciens martyrs.

— Les secrets de madame de Maintenon? s'écria le ministre d'une voix haletante.

— Eh bien, madame de Maintenon te perdra, Louvois!... Aman! fais tomber un cheveu de M. de Lavernie, Esther fera rouler ta tête sur un échafaud!

— Que dites-vous?... demanda Louvois à qui revinrent en mémoire les solennelles menaces de la comtesse.

Et il pressa les mains du pauvre abbé :

— Expliquez-vous!... Ce jeune homme est-il donc si intéressant pour la marquise?...

Jaspin poussa un éclat de rire qui eût bien

prouvé sa folie, s'il eût été moins terrible. Louvois le comprit; il entoura d'un bras l'épaule de l'abbé :

— Eh bien, soit! ce sursis, causons-en, M. Jaspin, dit-il. Asseyez-vous, calmez-vous; tout s'arrange en ce monde, quand tout s'explique, bon Dieu...

— Ne blasphémez pas Dieu! rugit l'abbé inondé de sueur, et que Louvois assit avec une affectueuse violence.

— La... la!... voyons... prouvez-moi que madame de Maintenon s'intéresse assez à ce jeune homme; dites-moi ce secret... parlez, mon brave Jaspin; vous êtes un digne homme, vous défendez vos amis au moins! j'estime ces caractères-là! je vais vous signer ce sursis... Tenez, je signe, mais parlez, parlez!... sinon je croirai que vous abusiez du nom de la marquise pour me fléchir, et je retirerai le sursis que voilà... Ce secret! ce secret de madame de Maintenon!... Ah! mais, il faut parler, maître Jaspin; vous en avez trop dit pour vous arrêter maintenant. L'aveu et le sursis. ou bien j'avance l'heure!

Jaspin, épouvanté, ouvrit la bouche pour parler. Soudain un bruit éclatant de cris et de fanfares emplit la place sur laquelle ouvraient les fenêtres du cabinet de Louvois.

— Vive le roi! cria la foule en débordant sur la place comme une mer mugissante. Vive le roi!

— Le roi? dit Louvois avec un élan de colère.

— Le roi! répéta Jaspin en se précipitant vers la fenêtre dans le délire de la joie.

— Le roi et madame de Maintenon ont doublé l'étape et entrent dans Valenciennes, vint dire l'aide de camp à Louvois consterné.

Au nom de la marquise, Jaspin tomba sur ses genoux comme un insensé, envoya des baisers vers le ciel, et, se dégageant des bras de Louvois qui lui tendait le sursis et l'enlaçait comme un serpent afin d'obtenir de lui une parole :

— Madame de Maintenon à Valenciennes! cria l'abbé en se frayant un passage au milieu des officiers et des serviteurs de Louvois. Ah! Gérard est sauvé; gardez votre papier, monsieur, je n'en ai plus que faire.

Et le petit homme, après avoir embrassé Rubantel en courant, se jeta à corps perdu dans la foule qui bordait les rues sur le passage des carrosses du roi.

— Les secrets de madame de Maintenon!... répéta Louvois en se laissant tomber accablé sur son fauteuil.

XI

UTILITÉ D'UN PÉCHÉ DE JEUNESSE.

Les rues étaient encombrées. Cette ville tout émue encore du passage de quarante mille hommes, bouleversée par les terreurs des religieuses et les exigences des corps d'élite, respirait à peine depuis deux heures. Car toutes les troupes en étaient sorties grâce à l'infatigable surveillance de Louvois, à son génie organisateur, à sa rude façon de se faire obéir.

Ce n'était plus un mystère pour personne : l'armée française marchait sur Mons, que les têtes de colonne avaient déjà entourée, quand l'arrière-garde quittait à peine la chaussée de Valenciennes.

On juge de l'effet que produisit l'arrivée su-

bite de Louis XIV. Le roi n'avait pas commandé d'armée depuis quelque temps. Avec le roi venaient les princes : avec le roi venait madame de Maintenon, qui, reine de fraîche date, ne s'était point encore montrée à ses sujets du nord, comme le faisait si habituellement autrefois madame de Montespan.

Le roi avait dû cacher son arrivée, comme on avait caché celle des troupes. Louvois n'attendait son maître que le lendemain. Un caprice royal, un rien, un frisson de madame de Maintenon, peut-être, frisson prophétique, ayant fait doubler la dernière étape, Louis entrait à Valenciennes de jour, au lieu d'y arriver aux flambeaux.

Douze carrosses remplis de grands officiers de la maison s'avançaient lentement par les rues jusqu'à la maison de ville où les logements étaient marqués depuis la veille. Le carrosse du roi chargé de pages, entouré d'écuyers et de gardes, était suivi par le carrosse plus modeste dans lequel tous les yeux cherchaient avidement la marquise de Maintenon. Sereine et un peu pâle sous ses coiffes, elle était en compagnie de deux dames et d'un maréchal de France; un écuyer du roi escortait le carrosse, à cheval, et très-attentif près de la portière.

Cette femme dont toute l'Europe parlait sans cesse, et qui venait d'atteindre à une si haute for-

tune, portait sa grandeur sans fatigue et sans faste. On devinait en elle une âme supérieure à cette fortune même, et la foule qui la dévorait des yeux se taisait, mais non sans admiration ni respect.

Le cortége avançait ; un temps radieux faisait de cette entrée improvisée une entrée triomphale. Les échevins, les gens du bailliage, de la prévôté, du parlement, les chefs de milices, les grands officiers encore en séjour dans la ville se hâtaient d'accourir, et leurs escortes particulières, après avoir fait refluer la foule, s'allaient joindre à la grande escorte comme les affluents au fleuve.

Tant que les cloches sonnaient, que le canon tonnait, que les cris éclataient, Louvois, caché derrière un rideau, voyait, se rongeait le cœur et dardait sur madame de Maintenon des regards qui l'eussent pulvérisée, si la pensée d'un ennemi tuait à distance comme une bombe.

Cependant, le premier carrosse de ce cortége, qui était entré dans Valenciennes dix minutes avant les autres, renfermait deux femmes et un homme, qui se firent conduire directement à une entrée basse de l'hôtel de ville, où ils mirent pied à terre.

L'homme descendit le premier; il était vêtu simplement, portait l'épée et tenait sous son bras un petit coffret d'ébène incrusté d'argent. Nous

connaissons cette figure pour l'avoir vue chez madame de Maintenon, à Versailles, un soir que la marquise soupait en attendant M. de Harlay.

C'était le maître d'hôtel de madame de Maintenon, un fort poli et fort honnête homme.

Manseau offrit son bras à une vieille personne, aussi noir coiffée que la marquise, aussi pincée, aussi roide, aussi prude de démarche et de visage; pincée sans circonspection, roide sans austérité, montrant vingt-deux dents avec lesquelles un fabricant d'ivoirerie en eût fait facilement soixante-quatre comme celles de la marquise, c'était la caméristc singeant sa maîtresse, c'était mademoiselle Nanon Balbien, la puissance des puissances.

Mademoiselle Nanon mit le bout de ses doigts sur le bras de Manseau, tourna et retourna chastement ses grandes jupes que le carrosse avait fripées. Elle baissa les yeux pour ne pas voir tous ces hommes qui la regardaient descendre de carrosse, et se rengorgea béatement quand elle entendit quelques imbéciles murmurer à son oreille :

— N'est-ce point là madame de Maintenon?

Telle était en effet, la prétention de mademoiselle Balbien, qui, sans les fréquentes admonestations de la marquise, eût copié plus exactement, c'est-à-dire plus ridiculement encore cet illustre modèle.

Et du reste, comment l'orgueil n'eût-il pas tourné cette faible tête? Comment ce pauvre reflet ne se fût-il pas figuré être lumière? Comment *ma mie* Balbien n'eût-elle pas cru être un fragment de madame Scarron?

Nanon voulait bien admettre que Louis XIV ne l'eût pas épousée. N'était-ce pas assez de modestie de sa part? Elle laissait le roi sans partage à sa maîtresse, mais seulement le roi. Quant aux princes, quant aux ambassadeurs, quant aux ministres, quant à la cour entière, tout cela était à elles deux, puisque tout cela se donnait à elles deux.

Et certes, jamais la maîtresse ne reçut et n'exigea autant d'hommages que la suivante. Ainsi madame de Maintenon avait-elle eu l'esprit de faire respecter jusqu'à ses humbles commencements. Mais mademoiselle Balbien, semblable à l'âne chargé de reliques, aimait mieux croire qu'on l'adorait que de rapporter à la véritable idole les cantiques et l'encens.

Cette fière personne entra donc par une des faces latérales de la maison de ville, où les maréchaux de logis et les fourriers du roi vinrent la recevoir et lui indiquer le logement de la marquise.

Car, dans les voyages, madame de Maintenon affectait de loger séparément comme une simple dame du palais, et son service arrivait toujours

à la destination avant celui du roi, afin que toutes choses étant préparées bien à l'avance, elle fût la première installée et en mesure de recevoir immédiatement le roi sans aucune trace des embarras ou du désordre d'un voyage.

C'est à cela que mademoiselle Balbien daignait s'employer d'ordinaire lorsqu'elle consentait à supporter les fatigues d'un déplacement. Elle connaissait les habitudes et les besoins si simples de sa maîtresse : une chambre bien rangée, des étoffes sombres pour tentures, la petite table pour elle avec un fauteuil du côté du lit, une autre table avec un fauteuil en face pour le roi, quelques faïences ou émaux bleu et blanc qu'elle affectionnait, avec des fleurs odorantes, bien que le roi eût les odeurs en exécration ; mais il les supportait chez la marquise.

Puis, à l'arrivée, un bouillon et une aile de poulet les jours gras, une tasse de lait et des biscuits les jours maigres, et avant tout une bougie allumée pour cacheter des lettres, car la vie de la marquise se passait à cacheter des lettres quand elle ne lisait pas celles d'autrui.

Jamais mademoiselle Balbien n'accomplissait ou plutôt ne faisait accomplir son œuvre sans soupirer, gémir, se plaindre de douleurs de reins, et se faire soigner, chemin faisant, par les femmes de chambre. A elle le premier consommé, ou le premier sirop, qu'elle savourait

lentement, assise sur le fauteuil où se devait asseoir la maîtresse, accoudée sur la table où la maîtresse allait appuyer ses coudes.

Et madame de Maintenon, qui plusieurs fois l'avait surprise prenant ainsi ses ébats, au grand scandale de quelques zélés, s'était contentée de dire en souriant, que sa bonne Nanon lui essayait une chambre neuve.

Ce jour-là quand les officiers de service eurent présenté leurs respects à mademoiselle Balbien, et qu'elle eut distribué le blâme ou l'éloge, après qu'elle se fut un peu querellée avec Manseau, qui ne lui avait pas fait préparer son potage, et dont la froide patience, plus cruelle qu'un mauvais procédé, irritait la vieille demoiselle, *ma mie* Balbien fit ranger la chambre de sa maîtresse, et visita le passage qui, suivant l'usage, aboutissait de cette chambre aux appartements du roi.

Mais à Valenciennes, les fourriers n'avaient pu mettre les deux logements de niveau. Un escalier sombre et étroit les séparait. C'était désolant, mais irréparable. Mademoiselle Balbien, qui s'était heurtée aux premières marches, poussa des exclamations sans fin, et, n'ayant plus sous la main les fourriers, se mit à larder Manseau en répétant :

— Jamais le roi ne pourra descendre par là chez nous.

— Vous lui éclairerez, mademoiselle, repartit flegmatiquement le maître d'hôtel en dressant sa collation sur la petite table.

— Éclairer!... en plein jour!... comme c'est ridicule! dit ma mie Balbien.

— Sa Majesté songera que nous sommes en province, mademoiselle.

Nanon haussa les épaules.

— Oh! d'ailleurs, grommela-t-elle, que disais-je en plein jour! il sera nuit fermée quand vous aurez fini votre service, au train dont vous y allez!

— Il est inutile que je sois prêt d'avance, mademoiselle, répliqua Manseau du même ton poli; un bouillon froid n'est bon que pour le rhume.

Et il continua d'essuyer la porcelaine de Chine avec le soin le plus minutieux.

Mademoiselle Balbien se démenait furieusement.

— Vous savez, dit-elle, qu'aujourd'hui, nous avons tout au plus un quart d'heure d'avance...

— Le roi et madame sont au grand degré à recevoir les compliments, repartit Manseau tranquillement. Il y en a pour une demi-heure de compliments à Valenciennes. Les gens y sont éloquents.

Et le maître d'hôtel plaça près de l'assiette et de la jatte le service de vermeil enfermé dans son *cadenas* doublé de satin amarante.

Madame de Maintenon, depuis son mariage, avait le cadenas, comme une reine.

Mademoiselle Balbien, n'ayant plus rien à répliquer, s'apitoya sur elle-même.

— Voilà qui est heureux! s'écria-t-elle, une demi-heure de harangues!... et je meurs de besoin, et personne ici ne songe à moi.

— Que ne le disiez-vous, mademoiselle? repartit Manseau imperturbablement, je me serais empressé de vous faire servir. Seulement, je ne puis deviner. Voulez-vous dîner tout à fait ou seulement vous rafraîchir?

— Que prend madame?

— Une soupe au riz, des becfigues.

— Eh bien, M. Manseau, je prendrai la même chose, s'il vous plaît.

— Mademoiselle, il n'y a de becfigues que pour madame, répondit le maître d'hôtel; madame mange si peu! mais nous vous trouverons des mauviettes.

Et Manseau, ayant fini de dresser le couvert, se préparait à sortir quand madame de Maintenon apparut au seuil de son appartement.

Elle était entourée de courtisans, d'évêques, d'officiers généraux; elle avait les mains pleines de placets, et souriait à deux ou trois supérieures des principaux couvents de la ville, qui étaient venues saluer en sa personne la supérieure générale de tous les couvents de France.

Lorsqu'elle eut, sur son palier, passé une sorte de revue de tout ce monde, elle salua et congédia, selon son habitude, après avoir assigné quelques audiences.

Alors, cette foule s'éloigna, et la marquise rentra toute seule chez elle, où Nanon et Manseau l'attendaient, l'un dans la première chambre, l'autre dans la seconde.

En traversant la première, qui était une sorte de grande antichambre richement tapissée de vieilles tentures de Bruges, la marquise demanda par quel endroit son appartement communiquait avec celui du roi.

Manseau indiqua l'escalier dont nous avons parlé, la marquise y jeta un coup d'œil indifférent, et, de cette première chambre, passa dans la seconde qui était la sienne, celle-là où Manseau avait dressé la table et le couvert.

Il y laissa pénétrer sa maîtresse que deux femmes attendaient avec une toilette fraîche.

— Nanon, dit-elle, je ne recevrai personne avant deux heures, veille à ce qu'on ne me trouble point. Personne, entends-tu bien?

Nanon ferma la porte et sortit pour aller prendre à l'office son potage et ses mauviettes.

Mais elle n'avait pas fait trois pas dans cette antichambre, qu'un fracas épouvantable se fit entendre dans les montées sonores, quelque chose de lourd roula de marche en marche, enfonça la

porte de l'escalier, et une sorte d'énorme pelote noire et grise s'étant développée comme un hérisson et dressée sur deux pattes, mademoiselle Balbien vit en face d'elle un petit homme moitié rose, moitié pâle, qui s'écria les bras étendus :

— Madame de Maintenon, s'il vous plaît?

C'était encore notre ami Jaspin.

Nanon poussa trois cris de jeune fille effrayée et se réfugia derrière un paravent ; au même moment entrèrent dans l'antichambre un huissier du roi et un gendarme de service, qui crièrent tout haletants :

— Où est-il? où est-il?

— Le voici! cria Nanon en désignant l'intrus, qui se frottait les genoux tout effaré.

— Merci, mademoiselle Nanon, dit l'huissier, qui allongea la main vers sa proie.

— Nanon! répéta Jaspin qui d'un bond se dégagea des mains de l'huissier, et accourut regarder en face la vieille fille. Nanon Balbien!

— Eh bien! Après? répliqua celle-ci.

— Nanon qui était servante de madame Scarron! Nanon que... Nanon qui...

— Ah çà! avez-vous fini de dévisager ainsi mademoiselle? s'écria l'huissier, qui se fit aider du factionnaire. Est-ce pour cela que vous vous êtes ainsi introduit chez le roi?... Fouillons-le!...

— Mais, en vérité, c'est elle! s'écria Jaspin;

je la reconnais !... Et vous, Nanon, reconnaissez-moi donc!...

— Monsieur! fit la vieille demoiselle troublée par je ne sais quel vague souvenir.

— En 1660, sur la route de Lorraine.

— Monsieur!

— Un petit précepteur tout joufflu, tout rose, qui cherchait condition...

— Mais, monsieur...

— Tandis que vous alliez attendre votre maîtresse alors en voyage.

— Oh! monsieur...

— J'avais vingt-quatre ans, vous en aviez...

— Assez!

— Mademoiselle Nanon me reconnaît! s'écria Jaspin aux deux hommes; lâchez-moi!

— Est-ce vrai, mademoiselle? dirent ceux-ci un peu étonnés.

Nanon hésitait encore.

— Je suis votre compère... Jaspin !... le petit Jaspin! ajouta l'abbé d'une voix qui fit tressaillir la vieille fille.

— Oui, oui, dit-elle, suffoquée. Retirez-vous, messieurs.

Les deux gardiens saluèrent et partirent.

— Ah! enfin, dit Jaspin, qui respira tout à fait.

Nanon, éperdue, se cachait le visage dans ses mains, comme si le plafond menaçait de lui choir sur la tête.

— Vite, lui dit l'abbé, conduisez-moi à madame la marquise.

— Mais c'est impossible.

— Rien n'est impossible, belle Nanon.

— Madame attend le roi.

— Le roi attendra.

— Mais que dire à madame?

— Que je suis votre ami...

— Vous voulez donc me déshonorer?

— Allons donc!

— Nanon! demanda la marquise de l'autre chambre, qu'est-ce que tout ce bruit que j'entends?

Nanon joignit les mains avec angoisse.

— Elle est là! cria Jaspin en se précipitant vers la porte.

—Vous me perdez! gémit Nanon, s'accrochant à lui pour l'arrêter, mais il se dégagea et passa.

— Ah çà, vraiment qu'y a-t-il? dit madame de Maintenon, dont une femme de chambre venait d'ouvrir la porte.

Nanon faillit s'évanouir.

— Madame..., murmura Jaspin en s'avançant gracieusement.

— Que veut cet homme? demanda la marquise stupéfaite.

— Une audience, répliqua Jaspin.

— Et mes ordres, Nanon? dit la marquise avec sévérité.

Le regard de Jaspin fouetta si vertement la vieille fille immobile, qu'elle s'élança près du fauteuil de sa maîtresse et lui dit :

— M. l'abbé Jaspin !

Puis, après ce coup d'État, elle regarda l'abbé à son tour, implorant sa discrétion, qu'il lui promit par un affectueux sourire.

— Péché maudit ! soupira la vieille fille avec désespoir, en fermant la porte sur la marquise et sur Jaspin.

— Heureux péché ! murmura l'abbé.

XII

LES SECRETS DE MADAME DE MAINTENON.

Mais Jaspin, qui avait tant désiré cette audience de madame de Maintenon, ne fut pas médiocrement embarrassé lorsqu'il se vit en face d'elle.

C'est qu'elle n'était pas de ces femmes qu'on regarde facilement; ses grands yeux fixes, impénétrables, lançaient une flamme rayonnante à laquelle un aigle se fût brûlé! Et Jaspin n'était qu'un pauvre papillon bien obscur.

Et d'ailleurs, quand il eût osé la regarder, cette femme illustre, ce n'était pas tout. Il fallait oser lui parler. Était-ce bien facile de lui dire ce qu'avait à lui dire Jaspin?

Il baissa la tête ; son cœur débordait. Tant de

douleurs y bouillonnaient si tumultueusement que l'éruption était prochaine. Mais quand on parle aux grands, c'est la première parole qui est importante. Ils n'entendent souvent que celle-là.

— Eh bien, monsieur ? dit la marquise lorsqu'elle fut un peu remise de l'étrange présentation que Nanon lui avait faite. Mademoiselle Balbien vous a conduit à moi, ce doit être pour quelque objet de conséquence ?

Jaspin n'eut que la force de faire un signe d'assentiment.

— Dans l'intérêt de l'Église, sans doute ? continua la marquise.

Jaspin eût donné un an de sa vie pour trouver une phrase ; mais il régnait dans ses idées trop de confusion pour qu'une idée sortît seule et nette.

La marquise, un peu impatiente, ajouta sèchement :

— Hâtez-vous, monsieur, mon temps est pris.

Jaspin leva les yeux et osa regarder. Ce n'était plus cette figure jeune et charmante du portrait qu'il connaissait si bien et dont il voulait faire dorer le cadre, c'était un visage austère et froid, toujours beau sans doute, mais auquel manquait le rayon vivifiant d'un sourire. Oh ! si madame de Maintenon eût souri, Jaspin se fût jeté à ses genoux et lui eût tout dit.

Mais l'inflexible beauté de cette figure antique lui fit peur, le glaça : il avait en face de lui une reine, il présenta un placet.

— Madame, murmura-t-il, je venais demander à votre... — il allait dire majesté, peut-être eût-il gâté les affaires — à votre bonté la grâce d'un pauvre jeune homme condamné.

La marquise fronça le sourcil et se leva. Elle ne s'attendait point à cette requête banale... Les façons bizarres de Nanon, le mystère et la violence de cette introduction de Jaspin, lui avaient promis autre chose.

Elle fit deux pas avec la roideur d'une statue et répondit laconiquement :

— J'ai l'habitude de ne point me mêler des affaires de la justice.

Et sa main acheva la phrase ; cette belle main disait adieu à Jaspin.

— Ce jeune homme s'appelle Lavernie ! s'écria l'abbé rendu à lui-même par le danger de la situation.

La marquise tressaillit, Jaspin s'en aperçut et baissa aussitôt les yeux.

Madame de Maintenon, d'une voix calme, mais avec une attention profonde :

— Quel Lavernie ? demanda-t-elle.

— Lavernie en Argonne, dit Jaspin tout bas.

L'émotion de la marquise ne se révéla cette fois que par un regard ; mais ce regard alla fouil-

ler jusqu'au fond du cœur de Jaspin. Elle se tut pendant une minute, qui suffit à cette âme profonde pour absorber, pour éteindre tout le tumulte et tout le feu de ses pensées ; et la surface resta paisible et sereine, comme celle des flots qui viennent d'engloutir un navire en flammes.

— Monsieur, reprit-elle, vous m'avez entendue, je ne puis rien.

Jaspin, s'approchant au lieu de prendre congé comme elle s'y attendait :

— Mais, madame, dit-il doucement, vous ne vous rappelez donc pas la comtesse de Lavernie?

Une secousse nerveuse plissa le front pur de la marquise.

— Parfaitement, dit-elle avec calme.

— Une amie... quelle amie!... s'écria Jaspin en joignant ses mains et en regardant le ciel avec une ineffable expression de tendresse et de regret.

— C'est vrai, répondit la marquise en tressaillant de nouveau sans pouvoir se vaincre.

Et cependant Jaspin la regardait ; toute troublée, elle ajouta vivement :

— Vous venez en son nom pour me demander de m'intéresser à ce jeune homme? qui êtes-vous? comment êtes-vous entré ici ?

— Je suis le précepteur du comte Gérard, madame...

— Pourquoi madame de Lavernie n'est-elle point venue elle-même? pourquoi n'a-t-elle pas au moins écrit ? Ne me néglige-t-elle pas un peu... quand il s'agit de son fils, surtout ?

— Elle est morte, madame! répondit le digne abbé, que cette parole et son émotion achevèrent de suffoquer.

Les yeux de la marquise s'enflammèrent. Jaspin avait bien épié sur son visage l'effet de cette révélation.

— Morte! s'écria-t-elle. Depuis quand ?

— Hélas! madame, depuis le mois d'août.

— Et quand donc a été condamné ce jeune homme?

— Hier.

— Hier!... Et vous venez aujourd'hui à moi... Pourquoi à moi de préférence, à moi qui n'ai de pouvoir que par mes prières? se hâta de dire madame de Maintenon, dont le regard ne cessait d'interroger l'âme et les traits de Jaspin.

— Je suis venu à vous, madame, répondit-il sans se troubler, parce que souvent j'ai entendu madame de Lavernie parler de la tendre amitié qui vous unissait à elle dans sa jeunesse, parce que l'arrêt qui vient d'être prononcé contre M. Gérard de Lavernie doit être exécuté sous deux heures, et que le ciel, si miséricordieux, vous a envoyée ce matin à Valenciennes.

A mesure que l'abbé parlait, il voyait s'effacer

le pli profond que l'inquiétude avait d'abord creusé sur le front de la marquise. Il se sentait regardé avec des yeux plus doux. Cette pesante influence de deux yeux si clairvoyants dans leur défiance se dissipait peu à peu ; et, en effet, la marquise se crut assez forte pour pouvoir interroger.

— Ainsi, dit-elle, cette digne comtesse a quitté le monde... sans un souvenir pour moi ?

— En mourant, madame, sa pensée vous a légué le comte Gérard : voilà pourquoi je vous supplie aujourd'hui de le sauver.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il a déplu à M. de Louvois.

— Ah ! seulement?

— Cela suffit, madame.

— Non pas pour justifier un arrêt de mort. Il y a eu infraction à la discipline, insubordination, peut-être. M. le marquis de Louvois est sévère, et il a raison ; néanmoins, je vais parler... je solliciterai...

— Madame, je vous expliquerais bien la conduite et l'innocence du comte Gérard ; mais le temps presse. Ce matin, le conseil de guerre a prononcé. M. de Louvois, que j'ai vu et à qui j'ai parlé, m'a quitté furieux.

— Furieux de quoi ?

— De la confiance qu'il m'a vue... des menaces que je lui ai faites.

— Confiance en qui? demanda la marquise rappelée à ses inquiétudes.

— En vous, madame.

— Vous avez parlé de moi à M. de Louvois, s'écria madame de Maintenon avec plus d'agitation qu'elle n'en avait encore fait paraître, vous avez menacé M. de Louvois à cause de moi... à propos de madame de Lavernie et de son fils...

— Sans doute, madame, repartit simplement Jaspin, je ne pouvais pas faire autrement. M. de Louvois me refusait la grâce du comte, bien qu'il sût les rapports d'amitié qui vous unissent à la famille de Lavernie; j'ai donc menacé M. de Louvois d'un pouvoir supérieur au sien.

— Mais, interrompit la marquise avec autant de colère que de crainte, vous avez eu grandement tort, monsieur. Que j'aie eu, comme vous dites, des rapports d'amitié avec la famille dont il s'agit, cela ne regarde en rien le ministre... et puis, moi je n'ai pas de pouvoir, je n'ai de supériorité sur personne, je n'entre jamais en lutte avec les ministres du roi, qui sont les interprètes ou les exécuteurs de ses volontés. Si vous avez fait cela, monsieur, je vous désavoue, je vous blâme.

Jaspin devint pâle. Il venait de lancer une bien malheureuse parole.

— Que dirait-elle, mon Dieu, pensa-t-il, si elle savait combien il s'en est peu fallu que je ne

livrasse tout son secret à M. de Louvois. Je croyais pouvoir compter, bégaya-t-il, que vous n'abandonneriez pas M. de Lavernie.

— Et pourquoi cela, monsieur? s'écria la marquise emportée.

— En mémoire de sa mère, répliqua Jaspin.

— Il n'est pas d'amitié qui force le devoir, M. l'abbé. Si toutes les personnes qui m'ont été amies se targuaient de cette amitié lorsqu'elles ont offensé le roi ou les lois, pour venir menacer de moi les ministres, on verrait d'étranges choses. Oh! non, monsieur, il n'en sera pas ainsi; la protection dont le roi daigne m'honorer me rend circonspecte au lieu de me donner de l'audace. Plus Sa Majesté m'accorde de confiance, plus je tâche d'en mériter. Quiconque outrage les lois est mon ennemi, et j'abandonne un coupable sans regrets, sans remords, sans souvenir d'une amitié, que d'ailleurs son crime dénoue. Je dirai moi-même à M. de Louvois, continua-t-elle en frissonnant d'une secrète épouvante, je lui dirai mes principes à cet égard. Ainsi, M. l'abbé, ne comptez plus sur moi. J'eusse agi peut-être efficacement pour sauver le fils d'une ancienne amie; mais puisque vous avez été me compromettre et vous compromettre vous-même, prenez que nous n'ayons rien dit l'un et l'autre. Ah! monsieur, mon cœur saigne; mais je suis surprise qu'un homme de votre âge et de votre

caractère ait commis une pareille inconvenance; les gens d'Église, monsieur, doivent être patients et humbles. Adieu, monsieur.

Jaspin, après avoir laissé passer la tempête sur ses épaules courbées, voulut essayer de voir s'il ne restait pas au ciel un peu de cet azur qui promet le calme et le soleil.

« Elle a raison, se dit-il; encore un peu de patience et d'humilité. Je suis le plus fort, et d'un mot je l'écraserai; soyons patient et humble; ménageons-la! »

— Enfin, madame, reprit l'abbé d'une voix suppliante, vous ne perdrez pas, par la faute du pauvre Jaspin, un homme généreux et innocent qui porte le nom de Lavernie.

— Portât-il le nom d'Aubigné, fût-il mon frère, monsieur, je ne le perdrai point, non, mais je le laisserai à la justice.

A ces paroles émanées d'une volonté inflexible, et qui lui ôtaient tout espoir, l'abbé lança sur la marquise un regard ferme et menaçant, éclair contre éclair, réponse vigoureuse du fer au fer quand deux épées se choquent.

« Elle l'a voulu, murmura-t-il; à son tour de trembler et de demander grâce. »

— Madame, dit Jaspin d'une voix tremblante, mais sans peur cette fois, peut-être pourriez-vous écouter votre amour pour la justice et négliger la charité chrétienne, s'il s'agissait d'une

circonstance ordinaire ; mais ici, madame, vous êtes en face d'une exception.

La marquise leva fièrement la tête, étonnée de cette audace et de cette résurrection du pauvre esprit qu'elle avait vu si bas.

— Il ne s'agit pas, je le répète, madame, d'un fils de famille qui s'est rendu coupable et que vous abandonnez aux lois, Il ne s'agit pas d'une amie qui vous lègue son fils et dont vous foulez aux pieds la mémoire et la volonté dernière. M. de Lavernie n'est point seulement un fils de famille ou le fils d'une amie...

— Et qu'est-il donc?... balbutia madame de Maintenon qu'un serpent mystérieux mordit subitement au cœur.

Jaspin garda un moment le silence, en apparence pour reprendre haleine et s'essuyer le visage, mais au fond pour dompter sa colère et imposer le calme et l'ordre à sa parole, dont il n'était plus le maître.

— Répondez, monsieur, répondez donc ! dit la marquise en s'avançant presque tremblante.

— Vous n'ignorez point, madame, repartit lentement l'abbé, que la comtesse de Lavernie avait deux fils, deux jumeaux ; vous ne l'ignorez point, vous qui étiez de ses amies.

La marquise pâlit, se redressa ou plutôt recula, et d'une voix étouffée :

— Je le sais, murmura-t-elle, et l'un d'eux est mort, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, l'un d'eux est mort. Mais il y a autre chose que certainement vous ne savez pas, sans quoi je vous eusse trouvée plus douce et plus miséricordieuse, vous qui régnez sur le monde par votre beauté comme par votre génie !

La marquise sentit que ses yeux vacillaient, que Jaspin la dominait avec la simple et touchante fixité de son regard honnête; elle étendit la main vers son fauteuil dont elle serra convulsivement le dossier.

— Écoutez, lui dit l'abbé, écoutez une douloureuse histoire, abaissez votre regard des hauteurs où vous planez sur les misères de cette terre, apprenez ce que souffrent ici-bas les mères qui ne sont pas reines, les reines qui ne sont pas mères !

La marquise n'y put tenir plus longtemps ; épouvantée, elle s'écria :

— Mais qu'allez-vous me dire, monsieur ?

L'abbé craignit de trop laisser voir sa pensée et son triomphe.

— Quelque chose qui ne vous regarde pas, sans doute, madame, mais que vous entendrez avec intérêt, puisque c'est un secret que madame de Lavernie, votre amie si dévouée, m'a confié au lit de la mort.

— Un secret ayant rapport à qui ? demanda madame de Maintenon, pâle et fiévreuse.

— A la naissance de ces jumeaux, répliqua froidement Jaspin.

La marquise tomba glacée , atterrée, sur son fauteuil. Jaspin, sans avoir rien perdu de l'effet qu'avait produit son pieux mensonge, leva les yeux au ciel comme pour s'excuser devant Dieu; puis, courbant de nouveau la tête, afin de se recueillir et de ne point risquer une parole :

— Vous avez connu, dit-il, madame, le tendre amour qui unissait M. de Lavernie à sa femme. Ils s'étaient retirés du monde, de ce brillant et splendide monde parisien que fuient les pauvres s'ils ne veulent devenir envieux, et les gens qui s'aiment s'ils ne veulent devenir jaloux et cesser de s'aimer. L'amour de ces deux nobles créatures avait été inspiré par Dieu, béni par Dieu. Tous deux le gardèrent avec religion, comme nous entretenons, nous autres prêtres, dans nos chapelles, une lampe consacrée au Seigneur. Ils s'étaient mariés en 1660, avant la paix des Pyrénées, et retirés en leur domaine de Lavernie. Le comte fut bientôt appelé par le roi, qui connaissait sa fidélité. On lui donna une mission importante en Provence, où il s'agissait de démanteler la citadelle de Marseille et celle d'Orange. M. de Lavernie commandait là un corps de troupes qui séjourna jusqu'après l'exécution

complète des ordres du roi. Pardonnez-moi ce verbiage, madame, je remonte un peu haut; mais je suis vieux, moi, et me souviens de loin.

Il fallait voir comment la marquise écoutait ce prétendu verbiage, avec quels yeux elle dévorait le narrateur !

— Continuez, murmura-t-elle en froissant de ses doigts la dentelle de ses manchettes.

— Madame la comtesse, poursuivit Jaspin, était près d'accoucher lorsque son mari partit pour la Provence, et ce fut une violente douleur pour tous deux que l'absence du comte en un pareil moment. Mais je vous l'ai dit, madame, Dieu bénissait leur union, et, le 26 août 1660, le propre jour de l'entrée à Paris du roi et de la nouvelle reine, la comtesse donna naissance à un fils.

L'abbé avait prononcé lentement et comme en affectant de leur donner de la valeur ces derniers mots qui firent un spectre de la marquise.

— Vous vous trompez, monsieur, bégaya-t-elle en se cramponnant au fauteuil. C'est à deux enfants que madame de Lavernie donna le jour.

Et ici, un effrayant silence de quelques secondes permit à Jaspin d'entrevoir le visage défait, l'attitude bouleversée de madame de Maintenon.

— Je ne me trompe point, répliqua-t-il, puisque c'est là le secret dont je voulais vous faire part, madame. J'étais arrivé le matin même dans ce canton, moi pauvre prêtre étudiant, joyeux comme l'oiseau que Dieu nourrit tous les jours, et je cherchais une éducation à faire : bien qu'ignorant, j'espérais en savoir toujours plus qu'un enfant. J'avais vingt-cinq ans, madame, et une figure honnête : j'avais dépensé, deux ou trois jours avant, trop mondainement, j'en demande pardon à Dieu, mes trois derniers écus; j'étais à jeun depuis la veille ; je me hasardai d'aller au château. Madame de Lavernie était encore debout : c'était le matin, je m'en souviens toujours, et elle n'accoucha que le soir. Si vous saviez, madame, comme elle était belle, malgré la pâleur de ses premières souffrances, comme son sourire était doux, comme cette jeune femme promettait une noble mère !...

Ici l'abbé sentit sa poitrine soulevée par un sanglot déchirant. Il cacha son visage dans ses mains, et la marquise vit glisser entre ses doigts de grosses larmes. Elle appuya une main sur sa poitrine ; on eût entendu battre son cœur.

— Pardon encore, dit Jaspin ; mais c'était une femme, vous le savez, qu'on ne pouvait regarder sans se sentir l'envie de lui sourire, et je ne pourrai jamais penser à elle sans avoir envie de la pleurer. Eh bien, ce jour-là je lui deman-

dai si elle ne voudrait pas me trouver une place de précepteur ; je lui dis que je serais dévoué, fidèle, honnête, et que j'avais grand'faim.

« — Je n'ai pas encore d'enfant, répliqua la jeune comtesse avec sa voix charmante ; mais j'en aurai bientôt, aujourd'hui peut-être. Priez Dieu que ce soit un fils, M. l'abbé, priez avec ferveur ; mon mari serait si heureux d'avoir un fils !... Et alors vous seriez son précepteur.

« Oh ! madame, comme je priai ! Comme j'étais sûr d'être exaucé en priant Dieu pour un de ses anges ! Tout le jour, je restai en prière, et vers minuit, comme je guettais pour avoir des nouvelles, auprès du pont, hors du château, vous savez... Pardon ! s'écria vivement Jaspin, j'oubliais que vous ne connaissez peut-être point Lavernie ; comme je guettais, dis-je, je vis sortir à cheval le chirurgien qu'on avait été chercher à la ville voisine, et qui s'en retournait après l'opération accomplie.

« — Eh bien ? lui criai-je tout ému.

« — Eh bien ! répliqua-t-il, M. le comte de Lavernie vient d'avoir un fils !

« Et il partit au galop, me laissant transporté de joie ; il avait dit : « *un* fils, » et le lendemain, quand j'eus fait offrir à madame la comtesse mes respects et mes félicitations, — j'étais en bas dans le vestibule, — j'entendis sa voix sonore qui disait :

« — Remerciez M. l'abbé, dites-lui que j'ai *deux* fils et qu'il aura deux élèves. »

—Deux fils?... vous voyez bien, deux jumeaux, murmura madame de Maintenon avec un accent et une hâte que Jaspin ne voulut point remarquer. Le fait est, continua-t-elle, que, dans la nuit, après le départ de ce chirurgien, la comtesse avait été saisie de douleurs nouvelles, et qu'un second fils lui était né. Voilà du moins ce qu'elle m'a écrit... J'avais la lettre...

— Madame, repartit gravement Jaspin, vous oubliez toujours que vous ne savez, vous comme tout le monde, que ce dont la comtesse a voulu faire part à tout le monde. Il y a un secret, souvenez-vous-en, seul je le sais, et le voici...

— Mais pourquoi, s'écria la marquise qui se leva, en proie au plus grand trouble, pourquoi, monsieur, me racontez-vous à moi... un secret... que Dieu vous ordonne de taire, puisqu'il vous a été révélé, dites-vous, au tribunal de la pénitence?

— Parce qu'en le révélant, madame, j'espère sauver la vie d'un homme, et que Dieu n'a jamais ordonné au confesseur de laisser mourir une créature qu'il peut sauver!

La marquise en ce moment offrait l'image la plus effrayante du désespoir et de l'effroi. On la voyait combattre comme dans une agonie, contre le désir d'arrêter avec un mot les

révélations de Jaspin. Ce mot errait sur ses lèvres; puis, tout à coup, le ressort puissant de cette âme se tendait pour une lutte nouvelle.

« Jusqu'où sait-il? se demandait la marquise, peut-être ne sait-il pas tout, attendons! »

Jaspin, le simple cœur si peu capable de se défendre en toute autre circonstance contre le génie de la marquise, saisissait cependant chaque fluctuation de son âme et la suivait dans tous ses mouvements comme le pêcheur voit au fond de la mer s'agiter sourdement dans les dernières convulsions sa proie harponnée et garrottée aux flancs de la barque.

La marquise jeta autour d'elle un coup d'œil défiant.

— Ce que personne n'a su, reprit Jaspin en baissant la voix, c'est que la comtesse de Lavernie avait reçu le jour même de ses couches un message mystérieux qui lui demandait une entrevue à la petite porte de son parc. Elle trouva là une ancienne et bien chère amie à elle, une victime de ce monde brillant où toutes deux avaient vécu. Cette femme venait de quitter Paris précipitamment pour cacher à tous les yeux une grossesse qu'elle ne pouvait attribuer à son mari. Fière jusque dans sa faute, indomptable en son malheur, elle ne s'était pas même confiée à son amant à qui, plus encore peut-être qu'à tout autre, elle avait caché sa situation. Elle s'était

rappelé seulement une ancienne amie, la comtesse de Lavernie, si heureuse et si pure; elle la fit mander et s'ouvrit à elle dans son désespoir. De vrai, madame, interrompit Jaspin, qui appliqua son mouchoir sur son visage pour ne pas voir madame de Maintenon combattre avec son flacon une défaillance inévitable, la comtesse était la consolatrice des affligés, la providence des malheureux, vaillante et ingénieuse dans ses charités !

« — Je suis perdue et déshonorée, lui dit la pauvre femme fugitive, je ne survivrai pas à mon opprobre qui va éclater. Dans quelques heures je vais être mère; après, je me réfugierai dans les bras de la mort. Veillez sur mon enfant, et Dieu vous en récompensera. Je ne réclame de vous qu'un pardon pour mon âme, le silence et l'oubli pour mon corps !

« La comtesse comprit tout le malheur de cette femme, dont elle connaissait la volonté altière :

« — Vous ne mourrez pas, lui dit-elle. Mon mari est absent, je prendrai votre enfant avec celui que Dieu va me donner; je les élèverai ensemble comme deux jumeaux, et nul ne saura jamais votre secret, tant que vous ne m'en aurez pas dégagée vous-même. Venez d'abord avec moi, je vous dirai ce qu'il faut faire; et souvenez-vous qu'on ne doit jamais désespérer, tant qu'on a près de soi un cœur généreux, car une amie

fidèle remplace Dieu aux jours d'épreuve. »

La marquise laissa tomber sa tête en arrière sur l'écusson sculpté du fauteuil. Jaspin reprit vivement :

— Tout s'exécuta comme la comtesse l'avait voulu. La pauvre fugitive donna le jour à un fils dans le pavillon de chasse perdu au fond du bois. Et presque à la même heure, madame de Lavernie, qui avait fait placer son lit dans le grand salon, au rez-de-chaussée, la digne comtesse embrassa son fils, à elle, un enfant né au milieu de la joie de toute sa maison. Puis, quand le chirurgien fut parti, et que la comtesse eut renvoyé tout le monde... la nuit était tiède, l'air parfumé entrait par les fenêtres ouvertes... alors, d'après un signal convenu entre elle et son amie, cette dernière apporta son enfant au château, le mit dans les bras de la comtesse, et disparut dans les parterres. Voilà comment, madame, le lendemain, deux jumeaux dormaient sur le lit de madame de Lavernie; vous le savez maintenant aussi bien que moi.

Un sanglot trop longtemps contenu s'élança du cœur de la marquise ; elle tourna vers Jaspin ses beaux yeux dilatés par la douleur et la crainte, et d'une voix étouffée :

— Oui, dit-elle, la femme qui a fait cela était un ange... Mais l'autre mère, M. l'abbé, celle que la comtesse avait ainsi sauvée, vous la connaissez,

n'est-ce pas? Madame de Lavernie vous a dit son nom ?...

— Jamais, madame, répliqua Jaspin en la regardant fixement; et si je vous ai dit le secret, c'est pour que vous m'aidiez à la retrouver...

— A quoi bon? dit impétueusement la marquise.

— Oh! madame, parce que cette femme est peut-être puissante, et qu'elle saura, si je la découvre, sauver Gérard de Lavernie... puisque vous ne pouvez rien pour lui.

— Vous ne la retrouverez pas, M. l'abbé, dit la marquise d'un ton pénétré, et d'ailleurs ce serait inutile, car ce nouveau trait que vous m'avez appris de la générosité de la comtesse lève tous mes scrupules; c'est à moi de veiller sur son fils, je m'en chargerai désormais.

— Oh! non, répliqua Jaspin en secouant la tête; je ne suis pas au bout de ma tâche. Vous chercherez avec moi cette dame inconnue; vous la chercherez encore plus avidement que moi-même quand je vous aurai conté l'autre partie de ce secret, dont vous ne savez encore que la moitié.

— Grand Dieu! s'écria la marquise.

— Vous avez appris, madame, qu'un des deux jumeaux est mort...

— Oui...

— Vous savez que la comtesse venait de perdre son mari au siége de Maestricht, et qu'il ne lui restait plus pour soutien, pour affection, pour espoir, que ce dernier des jumeaux, mes deux élèves ?

— Sans doute, eh bien ?

— « Eh bien ! se dit la comtesse, comme c'est moi qui ai élevé cet enfant, comme nul ne l'aimera autant que moi, il ne serait pas juste que l'on vînt me l'enlever par un caprice. D'ailleurs, qui saura jamais s'il n'est pas le fruit de mes entrailles?... Le sait-il lui-même ?... Non!... C'est Dieu qui m'avait envoyé ce second fils, il est bien à moi, je le garde. »

— Mais, monsieur, demanda la marquise d'une voix qui n'avait plus rien d'humain, quel est donc celui des deux jumeaux qui est mort ?

— C'était le fils de la comtesse, répliqua Jaspin.

— En sorte que celui qui survit?... balbutia madame de Maintenon en tremblant de tous ses membres.

— Celui qui survit, répondit Jaspin en s'approchant de la marquise pour lui souffler au visage ces terribles paroles, celui qu'on appelle le comte Gérard de Lavernie, le malheureux enfant que M. de Louvois va tuer dans quelques heures, c'est le fils que l'inconnue avait déposé

entre les bras de la comtesse, et dont je viens vous prier, madame, de m'aider à retrouver la mère pour qu'elle le sauve au moins de l'échafaud !

— La preuve ! la preuve ! s'écria madame de Maintenon, ivre à la fois de désespoir et de remords.

— Tenez, madame, dit l'abbé en tirant de son sein une miniature qu'il tendit à la marquise, voici le portrait de Gérard, vous voyez bien qu'il ne ressemble pas à M. de Lavernie... Et puis quand il va passer pour mourir, regardez-le un peu lui-même, quelque chose me dit qu'il ressemble à sa véritable mère ; peut-être alors le reconnaîtrez-vous !

En disant ces paroles, et tandis que la marquise dévorait ce portrait, Jaspin à bout de forces tomba sur ses genoux, la marquise le releva des deux mains ; pour la première fois ces yeux de bronze laissaient tomber des larmes.

Bientôt l'éclair reparut dans son regard.

— Vous dites, s'écria-t-elle, qu'il a été jugé par un conseil de guerre ?

— Présidé par M. le duc du Maine.

— Oh! le ciel soit loué!... Mais Louvois, est-ce qu'il sait...?

— Rien... j'allais parler quand vous êtes entrée à Valenciennes.

La marquise frissonna.

— Que croit-il, enfin, depuis que vous l'avez menacé?

— Que vous défendrez peut-être le fils d'une ancienne amie.

— Si je le défendrai!... jusqu'à la mort!

Et madame de Maintenon saisit une mante, des coiffes, erra comme en délire, et tout à coup, se souvenant, elle s'arrêta devant Jaspin, et lui prenant les mains pour le bien regarder en face :

— Et *lui?* demanda-t-elle, que sait-il?

— Il sait que sa mère est morte, répondit Jaspin qui soutint loyalement ce regard, il sait que rien ne lui reste plus au monde, et s'attend à mourir, ainsi qu'il me l'a écrit ce matin; voici sa lettre; lisez, madame.

La marquise lut cette lettre aussi avidement qu'elle avait regardé le portrait, serra énergiquement d'une main la main de Jaspin, et lui montra de l'autre le crucifix appendu à la tapisserie.

Jaspin fit un signe de croix lent et solennel; ce fut toute sa réponse.

Au moment où la marquise allait se précipiter hors de sa chambre, Nanon gratta timidement à la porte.

— M. le duc du Maine, dit-elle, demande à présenter ses respects à madame.

— Qu'il entre! s'écria la marquise. M. l'abbé, allez trouver M. de Lavernie. Dans deux heures

il aura de mes nouvelles ; ensuite, revenez, je vous attendrai ici !...

Jaspin hébété, fou de joie, se heurta lourdement aux meubles, s'engouffra en sortant dans une tapisserie, embrassa dans la deuxième chambre la vieille fille qui courbait la tête et baissait les yeux. Elle poussa un petit cri, il s'élança dehors en se donnant comme une phalène dans tous les courtisans dorés, lumineux, qui encombraient le vestibule.

XIII

PREMIER ACTE DE MATERNITÉ.

Tout en admirant Jaspin dans sa scène diplomatique avec madame de Maintenon, le lecteur se souvient peut-être involontairement que jamais la comtesse de Lavernie ne s'était confiée au digne homme spontanément ou par confession, ainsi qu'il l'a déclaré à la marquise. On pourra donc accuser Jaspin de mensonge ou l'auteur d'inadvertance. Jaspin a bien un peu menti. Voyons s'il pouvait faire autrement. L'auteur est logique; prouvons-le.

Précepteur sans condition, Jaspin rencontre, en 1660, par les chemins, une servante sans sa maîtresse. C'était à la porte d'une église de cam-

pagne. Un paysan, nommé Desbuttes, cherchait à faire baptiser son neveu, un enfant de sept ans, orphelin, dont personne ne se souciait de répondre dans le village, à cause de la mauvaise réputation de son père.

Jaspin et Nanon (Nanon était cette servante) regardaient le vilain enfant qui pleurait de honte. Jaspin, charitable, s'avance et lui tend une main; Nanon, souriant à Jaspin, prend l'autre patte du petit drôle, qui devait être le fameux Desbuttes de notre histoire.

Le paysan conduit le parrain et la marraine à l'église; le baptême se fait. Au retour, le paysan offre une galette et un verre de vin blanc. Jaspin et Nanon continuent leur route, laissant là ce chrétien de leur façon.

Jaspin en ce temps-là était frais et rose, Nanon vive et sournoise, le diable vigilant comme aujourd'hui. Le compère et la commère voyagèrent ensemble trois jours, dépensèrent en ces trois jours trois écus que possédait Jaspin; ils dépensèrent de plus deux écus que possédait Nanon, et alors s'interrogèrent.

Jaspin montra sa bourse vide... Nanon la sienne. Il fallait donc se séparer.

— Bah! s'écria l'abbé; marchons toujours, nous travaillerons un peu chemin faisant, et cela nous permettra de rester plus longtemps ensemble.

— Non pas, dit Nanon, je ne puis aller plus loin. Me voici arrivée précisément dans la ville où ma maîtresse m'a ordonné de l'attendre; et il faut que je l'attende, car si elle ne me trouvait point, elle croirait ou que je l'ai abandonnée parce qu'elle est pauvre, ce dont je suis incapable, ou que je l'ai suivie pour épier ses secrets, ce qui est inutile, puisque je les sais.

— Ah! vous attendez ici votre maîtresse? dit Jaspin.

— Une femme d'un fin esprit!

— Qui s'appelle?...

— Vous êtes curieux, compère; mais tout vous est permis. Elle s'appelle madame Scarron.

— Femme du cul-de-jatte?

— Précisément.

— Et qui a des secrets?

— Elle me fait l'effet de n'en avoir qu'un; mais je le crois bon.

Et Nanon conta, en ricanant, le secret à l'oreille de Jaspin, qui rougit. Il était alors sans conséquence ce secret, comme Jaspin, comme Nanon, comme madame Scarron elle-même, et cependant Jaspin reprocha l'indiscrétion à sa commère.

— Bah! répliqua Nanon, je ne suis pas indiscrète, puisque ma maîtresse ne m'a rien confié, puisqu'elle se cache de moi, et qu'elle voyage ainsi sans moi; et, d'ailleurs, je me trompe peut-

être ; j'ai peut-être soupçonné plus qu'il n'y a.

— Pourquoi, en effet, dit le bon Jaspin, ne pas croire plutôt à ce qu'elle vous a dit ? Vous a-t-elle donné une raison pour s'être ainsi séparée de vous en ce voyage ?

— Oui, l'économie. Elle va, dit-elle, emprunter de l'argent à une ancienne amie en province, et, pour payer moins cher sur sa route, elle veut se montrer sans servante.

— Eh bien, voilà une excellente raison, Nanon ; je m'en contenterais, à votre place.

— Alors, pourquoi me faire venir jusqu'ici pour l'attendre et la ramener? Il lui eût coûté moins cher encore de me laisser à Paris.

— L'orgueil, Nanon! Les amis de Paris ne doivent pas soupçonner notre misère, et pour rentrer à Paris, il faut avoir auprès de soi sa mie. Croyez-moi, commère, prenez l'habitude, en ce monde, de toujours voir les choses par le bon côté. Mais, assez de morale. Puisqu'il faut que nous nous disions adieu, séparons-nous sur un bon souvenir.

Les deux amis se séparèrent en effet enchantés l'un de l'autre, et portant plus légèrement leur péché que leurs regrets.

« C'était, se dit Jaspin, une bonne fille que je ne reverrai jamais.

« C'était un gentil garçon, pensait Nanon ; il est mort pour moi. »

Et voilà comment l'abbé possédait la première partie, indéchiffrable encore, de ce secret. Mais lorsque, arrivé par hasard à Lavernie, et rôdant autour du parc, il surprit le colloque mystérieux de la comtesse et d'une inconnue qu'elle appelait *Françoise;* lorsque le soir, errant en proie à ses inquiétudes sur la santé de sa future protectrice, il entendit sortir du pavillon du parc l'inévitable gémissement qu'arracherait au marbre cette douleur sans nom ; lorsque enfin, plus tard, du fond d'un massif, il vit une femme effarée, qui portait un fardeau sur ses bras, entrer chez la comtesse, l'embrasser, puis s'enfuir par les allées sombres et gagner la grille des bois, Jaspin passa des soupçons à une demi-certitude, qui devint complète la première fois qu'il entendit chez la comtesse prononcer le nom de madame Scarron, et parler d'elle en des termes qui révélaient une ancienne amitié.

Ainsi, la comtesse de Lavernie ne s'en cachait pas : madame Scarron était une ancienne amie. Ainsi, madame Scarron s'appelait Françoise, madame Scarron voyageait seule, en août 1660, dans le canton, puisqu'elle avait ordonné à sa servante de l'attendre aux alentours. Que si elle semblait avoir manqué de prudence en tenant si près d'elle Nanon, dont pourtant elle se cachait, rien n'était plus prudent, au contraire; car il fallait des soins, un appui, un bras à cette femme

dans sa convalescence, et, pour son retour, ou même pour l'enfant, si madame de Lavernie n'eût pas réalisé ce qu'osait espérer d'elle madame Scarron. Et plus tard encore, lorsque Jaspin sentit une nuance dans les soins de la comtesse pour ses deux jumeaux ; lorsqu'il retrouva cette nuance dans l'amour paternel du comte, auquel assurément l'honnête femme avait dû confier la vérité ; lorsque l'abbé, entre ses deux disciples, reçut l'ordre d'appeler l'un Lavernie, tandis que l'autre s'appelait seulement Gérard, n'était-ce point plus qu'il n'en fallait à ce timide observateur pour compléter le secret si étrangement révélé par Nanon ?

A partir de là, quoi de plus simple à deviner? Le fils de la comtesse mort, M. de Lavernie tué à Maestricht, fallait-il rendre Gérard à sa véritable mère et demeurer seule en ce monde? Madame de Lavernie s'aperçut qu'elle aimait avec idolâtrie cet enfant qui n'était pas le sien ; elle en fit toute sa joie ; elle donna pour lui sa vie. Jaspin trouva cela si naturel qu'il eût conseillé à la comtesse de le faire.

Quant au secret que garda toujours la comtesse sur cette adoption de Gérard, impossible de l'éviter : pour s'assurer l'entière propriété de ce fils adoptif, madame de Lavernie avait un jour écrit sa mort à madame Scarron. L'abbé avait vu la lettre ainsi conçue :

« Vous apprendrez avec douleur, madame et amie, la perte douloureuse que je viens de faire du second de mes fils. Je suis assurée que, malgré les soins importants qui vous occupent et la haute fortune où vous marchez, vous aurez conservé un souvenir de cet enfant qui vous intéressait en votre qualité d'amie de ma famille. Et maintenant, madame, pardonnez-moi d'avoir jeté cette goutte d'absinthe dans le calice de votre prospérité. Oubliez ! que rien n'altère plus désormais la sérénité de vos jours. C'est le souhait de votre constante amie.

« HENRIETTE, COMTESSE DE LAVERNIE. »

Jaspin savait qu'au reçu de cette lettre, madame de Maintenon avait envoyé, avec son portrait, une réponse pleine de tendresse. Tout cela était-il assez clair pour lui ?

Pour madame de Maintenon, pour son silence pendant les premières années de l'enfant, pour son absolue renonciation à ses droits de mère, pouvait-il en être autrement ?

Gérard, une fois inscrit au livre de famille des Lavernie, n'en pouvait être rayé que par une barre de bâtardise, et c'était le déshonneur de cette amie si dévouée, dont la complaisance eût été appelée crime. Françoise d'Aubigné avait renoncé à son fils par orgueil, soit ! mais l'orgueil ne défait point ce qu'il a fait. Nul, excepté Dieu,

ne devait savoir si cette femme souffrait et regrettait son fils. Et quand les remords lui seraient venus, qu'eût-elle fait, puisqu'elle devait croire à la mort de ce malheureux enfant?

Il resterait à expliquer l'effroi de Nanon en retrouvant Jaspin. La chose est facile. Jaspin, pour cette béate, c'était une apparition du diable; un mot de Jaspin pouvait faire crouler cet édifice de pruderie laborieusement construit par trente années. Un mot de Jaspin perdait Nanon près de la marquise, car celle-ci, au cas où elle eût pardonné un péché à sa mie, ne lui eût pardonné jamais une trahison. Et au lieu d'un mot, l'abbé en eût crié cinquante, si Nanon eût persisté à ne le pas reconnaître et à lui refuser la porte de sa maîtresse. Elle avait donc plié, gémi, et obéi à Jaspin, c'est-à-dire au diable.

Après cela, Jaspin eût-il été honnête homme en révélant à la marquise la source première du fameux secret?... N'eût-il pas été odieux en accusant sa commère? Madame de Maintenon n'eût-elle pas lutté contre un malheur qui lui venait de Nanon, tandis qu'elle n'avait qu'à courber la tête sous l'aveu fait par la comtesse de Lavernie à son confesseur?

Assurément, Jaspin fit bien de mentir, et après toutes ces explications, nous espérons que ce péché nouveau lui sera pardonné. Quant à nous, notre absolution est prête.

Cela bien entendu, laissons Jaspin courir à la forteresse, d'après l'ordre de madame de Maintenon, et revenons à Louvois, que nous avons laissé commentant, avec bien des perplexités, ce mot énorme : « Les secrets de madame de Maintenon ! »

Louvois était resté, après le départ de Jaspin, dans un état plus facile à comprendre qu'à décrire. Cet esprit absolu, habitué à la soumission de tout ce qui l'entourait, ce tyran des maréchaux, des princes et des rois, ne pouvait se résoudre à trembler devant un petit abbé de village, et cependant il y avait de quoi trembler.

Toutefois, comme dans les plus complets malheurs un homme fort trouve toujours son bénéfice, Louvois se consolait avec l'idée que madame de Maintenon avait des secrets... secrets désavantageux pour elle, évidemment, se disait Louvois ; sans quoi elle ne les laisserait point à l'état de secrets.

D'après ce que venait de dire Jaspin, le pivot de ces secrets était Gérard de Lavernie.

« Si vous touchez à un cheveu de ce jeune homme, s'était écrié l'abbé, madame de Maintenon fera rouler votre tête sur un échafaud. »

Louvois n'avait pas peur de cet échafaud, mais il se demandait s'il n'y aurait pas un moyen de forcer la marquise à se découvrir, tandis qu'il était lui-même bien à l'abri, bien irréprochable,

derrière la garantie des lois militaires et d'un arrêt prononcé par M. du Maine.

Ou Jaspin était dans son bon sens, et alors il y avait secret, on verrait à s'en rendre maître ; ou Jaspin était fou, et alors madame de Maintenon laisserait passer la justice de M. de Louvois.

Voilà quelles furent les réflexions de Louvois, pendant les premières minutes qui s'écoulèrent après la fuite de Jaspin.

Puis, réconforté, fixé, il envoya un espion sur les traces de l'abbé.

Cet homme vit l'abbé courir derrière les carrosses, se présenter dans l'hôtel de ville aussitôt qu'il y eut vu entrer madame de Maintenon. Un quart d'heure se passa, Jaspin ne fut pas chassé : il avait donc été reçu. L'espion revint en rendre compte à Louvois.

« Ce Jaspin n'est pas fou, pensa le ministre. Il y a un secret : comment fait-on pour chasser d'un mortier la bombe qui s'y cache? On met le feu aux poudres. Allumons les nôtres! »

Et tout aussitôt Louvois appela le prévôt, les archers, ordonna qu'on lût à Gérard la sentence du conseil de guerre, assuré que ce bruit et ce mouvement provoqueraient mouvement et bruit de la part de madame de Maintenon.

Ces sortes de cérémonies se font avec un lugubre appareil. Gérard se promenait dans la salle qu'on lui avait donnée pour prison, lorsqu'il vit

entrer un greffier, un capitaine avec son escouade d'archers, puis le prévôt, et, derrière, dans un groupe de laides figures, une plus laide et plus sombre qui éveilla en lui un frisson de dégoût, car il était inaccessible en ce moment à la peur.

Le greffier lut le jugement et l'arrêt rédigés en bonne forme. Il y était dit que le lieutenant de dragons Gérard de Lavernie, gentilhomme, ayant forcé les arrêts qui lui avaient été imposés, ayant gravement offensé des religieuses, et insulté au ministre du roi dans l'exercice de ses fonctions, ledit Gérard de Lavernie, convaincu des crimes d'indiscipline, d'insubordination et de sacrilége, était à ce triple chef condamné à la peine de mort.

Gérard était adossé au mur de son cachot quand cette lecture lui fut faite. Un rayon de jour vif descendait sur son visage par une fenêtre oblique. Une légère rougeur parut sur ses joues quand il entendit déclarer qu'il avait offensé des religieuses : ses lèvres s'ouvraient pour laisser échapper une protestation ; mais son regard n'ayant rencontré dans la salle aucune figure qui lui parût digne de recevoir cette protestation, Gérard se tut, redevint pâle et attendit la fin.

Le greffier ajouta que l'exécution aurait lieu sur l'Esplanade, par les armes ou par la hache, au choix du condamné.

— Quand ? demanda Gérard.

— Cejourd'hui, continua le greffier lisant son

rôle, dans les cinq heures à partir du prononcé des présents jugement et arrêt.

Gérard tira une petite montre qui lui venait de la comtesse de Lavernie.

— On a perdu deux heures, dit-il; c'est fâcheux; peut-être avais-je le droit d'être prévenu tout de suite; deux heures sur cinq, en pareille circonstance, cela compte!

Le prévôt s'approcha poliment :

— Le choix de monsieur? demanda-t-il.

— Ah! oui... mon choix... Eh bien, mais, comme il vous plaira... Attendez, je préfère les armes.

Le prévôt s'inclina; le greffier écrivit ce que venait de dire le condamné.

Alors le capitaine des archers, s'approchant à son tour, demanda si Gérard souhaitait quelque chose.

— Oui, répliqua celui-ci, je voudrais embrasser M. de Rubantel, s'il est encore à Valenciennes, et puis je voudrais qu'on s'informât si un ecclésiastique de mes amis n'est point arrivé; qu'on le cherche, il doit être quelque part aux abords de cette forteresse. Il s'appelle l'abbé Jaspin.

— Me voici, répondit à ce nom l'abbé lui-même, qui revenait de chez madame de Maintenon, et que Louvois s'était bien gardé de consigner à la porte.

Louvois guettait son retour derrière une fe-

nêtre, et cherchait à deviner sur sa physionomie le résultat de l'entrevue.

Mais Jaspin, depuis le matin, était trop souvent et trop cruellement éprouvé pour n'avoir point contracté la rigidité du marbre. Le digne homme avait trop pleuré, il ne pleurait plus même de joie. Et puis, son immense bonheur l'étouffait : les grandes peines sont muettes, les grandes joies sont graves.

Louvois crut donc lire sur le visage de Jaspin quelque chose comme une défection de la marquise, et il en fut désolé, car il tenait bien moins à faire périr Gérard qu'à se faire implorer par madame de Maintenon, et à pénétrer ainsi dans ses pensées.

Jaspin, après avoir répondu : « Me voici ! » se trouva étreint dans les bras de Gérard, qui s'élança vers lui avec un cri joyeux.

Le bonhomme suffoquait. Les témoins de cette scène attendrissante reculèrent jusqu'au seuil de la chambre. Jaspin ne pouvait pas proférer une parole. Gérard attribua son émotion à la nouvelle qui les intéressait si vivement tous deux.

— Que voulez-vous, mon bon ami ! dit-il ; je dois me trouver encore bien heureux de vous avoir en ce moment.

— Renvoyez tous ces gens, murmura Jaspin.

— Volontiers. Messieurs, si vous n'avez rien à faire de plus, comme je le suppose, n'oubliez

pas qu'il me reste encore deux heures trois quarts, et que j'ai besoin de n'en rien perdre. Monsieur l'abbé est mon confesseur, et tout mon temps lui appartient.

La salle resta vide. Les archers s'établirent au dehors. Le prévôt et cette vilaine figure dont nous avons parlé se querellèrent un peu tout bas et disparurent dans l'escalier. Le choix de Gérard avait favorisé le prévôt qui était le mousquet. aux dépens de l'autre sinistre visage qui était la hache.

Les deux amis restèrent seuls. Jaspin commença l'entretien par un long baiser suivi de ces mots entrecoupés de gémissements :

— Vous ne mourrez pas.

— Allons, allons, dit Gérard souriant avec douceur, je vous ai mandé pour m'exhorter, mon bon ami ; s'il faut que ce soit moi qui vous exhorte...

— Je vous dis que vous êtes sauvé.

— Ah ! répéta Gérard, pas d'inutilités ; je suis dans le fort. Je suis condamné ; je suis sous la main de Louvois. Cette main mettra deux heures... trente-trois minutes à me prendre ; mais je suis bien pris ; ne nous faisons pas d'illusions et causons en hommes. Comment Belair a-t-il pris la nouvelle ? Courageusement, n'est-ce pas, et noblement ? j'en étais sûr. Son absence me prouve qu'il est digne de mon amitié et de ma confiance.

— Mais, s'écria Jaspin, avez-vous donc à ce point la rage de mourir que vous vous refusiez à m'écouter et à me comprendre? Je vous dis que vous ne mourrez pas, et que vous êtes sauvé; je vous dis...

Il n'eut pas le temps d'achever. La porte s'ouvrit tout à coup. Le groupe d'archers qui veillaient au dehors se sépara militairement en deux files qui formèrent la haie sur l'escalier.

On vit monter le même capitaine, le même greffier, le même prévôt. Seulement, derrière eux, à la place de ce lugubre personnage expulsé par le choix de Gérard, venait M. de Villemur, commandant des gendarmes, et de service ce jour-là près du roi.

Plus loin, un groupe nombreux d'officiers, au visage animé, aux gestes vifs, parmi lesquels, si Gérard eût pu regarder et voir, il eût distingué plus d'un visage de connaissance.

M. de Villemur s'approcha, et, après avoir salué courtoisement Gérard qui s'inclina devant lui avec le respect dû à un supérieur, il déploya une large lettre et lut :

« Nous, Louis, roi de France et de Navarre, sur la requête de notre aimé Louis Auguste de Bourbon, duc du Maine, faisons grâce pleine et entière au sieur Gérard, comte de Lavernie, condamné à la peine de mort, et ordonnons qu'il

soit immédiatement mis en liberté, car tel est notre bon plaisir.

« De Valenciennes, ce 12 mars 1691.

« Signé : Louis. »

Gérard chancela, ses yeux s'obscurcirent; il fut contraint de s'appuyer sur l'épaule de Jaspin. Mais aussitôt M. de Rubantel et dix autres officiers l'emportèrent pour ainsi dire dans leurs bras.

M. de Villemur replia sa lettre, qu'il donna au capitaine des archers, salua encore et partit avec sa suite.

Jaspin seul, parmi tous ces hommes, trouva un sourire et pas une larme.

Lorsque la troupe joyeuse emmena le prisonnier pour lui faire respirer au plus vite l'air libre et la vie, on aperçut dans la cour, sur un degré, Louvois pâle et consterné, qui causait avec M. le duc du Maine un peu embarrassé près de lui.

— Voilà monseigneur le duc du Maine! s'écria Rubantel en poussant Gérard de ce côté; vous ne pouvez, mon cher, passer près de lui sans le remercier. Jour de Dieu! les princes sont bons à quelque chose.

Et, se détournant :

— Même bâtards! acheva-t-il entre ses dents.

Gérard alla où le flot le poussait. Assurément il n'avait pas l'idée d'insulter à son ennemi

vaincu. A l'approche de cette foule, le duc du Maine se retourna. Louvois resta sur les marches, le regard assuré, les bras croisés sur la poitrine.

Gérard passa devant lui sans le regarder, et, d'une voix émue, dit au jeune prince :

— Je vous dois la vie, monseigneur, et je vous jure que cette vie continuera d'être, comme elle l'était, toute dévouée au roi et à mon bienfaiteur. Je n'avais pas encore mérité vos bontés; bientôt, je m'en rendrai tout à fait digne.

Le prince salua légèrement sans répondre, et de tous ces empressés ne remarqua que Jaspin, que son regard alla chercher à l'écart et auquel il fit un grand salut.

Jaspin, lui qui était bon chrétien et pratiquait l'oubli des injures, paya Louvois d'une révérence d'autant plus terrible qu'elle était moins ironique; après quoi il passa comme les autres.

— Ah ! monseigneur, s'écria Louvois écrasé par ce dernier coup, voilà réellement la fable de la Fontaine ; j'ai reçu le coup de pied de l'âne !... Suis-je donc assez en disgrâce pour que vous ayez servi mes ennemis lorsqu'ils m'infligent un pareil affront ?

— Monsieur, repartit le prince avec douceur, excusez-moi, j'ai besoin de me rendre populaire.

— Monseigneur, vous perdez les armées du roi. et je vous préviens que je compte le lui dire... ce soir même.

— Comme il vous plaira, dit M. du Maine en tournant sur sa jambe boiteuse.

Et il quitta le ministre exaspéré.

Celui-ci pouvait encore entendre sur l'Esplanade s'éloigner les voix joyeuses de tous ses officiers qui fêtaient leur camarade ressuscité à la place même où il devait mourir.

Mais tout à coup, il vit revenir Jaspin qui ne les avait point accompagnés au dîner que M. de Rubantel donnait à Gérard. Le digne abbé s'était chargé d'écrire à Houdarde; il avait son courrier, le sénéchal encore botté, qui attendait. Et puis il avait madame de Maintenon qui l'attendait aussi. Tant d'affaires, mêlées à tant de joie, gonflent bien quelque peu un pauvre homme.

Louvois était à peine rentré chez lui avec le désir de faire tenailler ce Jaspin pour lui arracher les secrets du ventre, que son espion arriva. Louvois ne se rappelait même plus qu'il eût attaché ce moucheron à l'abbé.

— Monseigneur, dit l'espion, cet abbé vient de remettre une lettre à un homme vêtu de noir et botté, une manière d'officier de campagne, qui a monté aussitôt à cheval.

Louvois dressa l'oreille.

« Ce Jaspin, pensa-t-il, n'est pas un aigle. Il n'a rien voulu me dire, mais il aura bien un peu écrit. »

— Il faut m'avoir cette lettre, ajouta le ministre brusquement.

L'espion s'inclina et sortit.

— Il est clair, continua Louvois dont la colère et l'inquiétude s'excitaient l'une l'autre, que la marquise s'est servie du duc du Maine pour ne rien me demander elle-même; je ne suis pas sa dupe, et nous allons voir au plus vite à quel point le roi est complice ou dupe de tout ceci.

Et, s'étant fait ajuster, il prépara le travail que, suivant l'habitude, il devait soumettre au roi l'après-dînée.

XIV

LE ROI JASPIN.

Cependant Jaspin, libre de tout souci, s'acheminait au rendez-vous donné par la marquise.

Plus de Nanon, cette fois. Elle s'était cachée, elle voulait examiner de loin les projets de cet intrus qui, du premier bond, pénétrait dans l'intimité des gens jusqu'au point d'obtenir deux audiences dans une même journée.

La marquise, revenue du saisissement que lui avaient causé les confidences de l'abbé, voulut aussi juger cet homme. Était-il à craindre? serait-il accessible à de mauvais sentiments ? abuserait-il de sa victoire? Pauvre Jaspin ! que cet examen eût été dangereux pour lui, si la mar-

quise, habituée à juger les âmes, n'eût pas reconnu tout d'abord le parfum de cette simplesse et de cette bonté!

Lorsque, avec son habileté ordinaire, elle eut enfermé dans son réseau ce brave papillon qui se laissa faire, lorsqu'elle l'eut examiné et analysé à son loisir, dans tous les sens, désormais affranchie de ses inquiétudes, elle se mit à causer avec Jaspin, ou plutôt le fit causer comme on lit dans un vieux livre.

Jaspin débuta par une phrase que plus d'un courtisan lui eût enviée, et qui s'exhalait seulement de son cœur. Il est vrai qu'il tient bien de l'esprit dans un cœur profond!

— Madame, dit-il tout bas, merci pour M. de Lavernie; il est sauvé! A présent qu'il a une protectrice comme vous, je ne m'occupe plus de savoir s'il a perdu sa mère.

La marquise s'étant fait raconter la vie de ces deux enfants, celle de leur mère, demanda comment la comtesse était morte si jeune.

Ici l'abbé sentit qu'il touchait à de bien graves intérêts. Il raconta naïvement, sans accuser, sans ménager, la scène qui s'était passée au château entre Louvois et la comtesse.

Au nom de Louvois, la marquise dressa l'oreille comme au son de la trompette le coursier qui désire la guerre, et pendant tout le récit de Jaspin, elle savoura lentement le terrible plaisir

d'amasser des raisons nouvelles pour haïr et des moyens puissants pour se venger.

Jaspin n'omit rien. Les amours si pures et si malheureuses de Gérard et de mademoiselle de Savières passèrent à leur tour dans ce défilé d'images gracieuses et de tableaux sombres. Après, vinrent le dévouement de Belair, son duel avec la Goberge, sa vie errante et ses chansons; mais la figure touchante d'Antoinette avait surtout vivement frappé la marquise. Elle insista longtemps pour se faire donner par Jaspin les plus minutieux renseignements sur cette jeune fille et sur l'intérêt étrange que prenait à elle le marquis de Louvois.

— Que cela est singulier! lui échappa-t-il de dire; j'aime tous ces gens-là, et M. de Louvois les hait; il les persécute, je les protége. Est-ce donc là le terrain sur lequel nous lutterons?...

Et elle acheva sa pensée par un sourire qui signifiait : On verra.

Madame de Maintenon paraissait fort inquiète de cette accusation de sacrilége portée par le ministre contre Gérard.

— Comment un jeune homme de cette race, dit-elle, peut-il avoir offensé des religieuses?

Jaspin, à qui Gérard venait de raconter l'apparition d'Antoinette parmi les Augustines fugitives, eut bientôt détourné les fâcheuses idées de la marquise.

Elle comprit pourquoi le jeune homme s'était ainsi précipité vers le chariot, et, après avoir rêvé quelques instants, prit son crayon et écrivit sur ses tablettes :

« Savoir où sont allées les Augustines. »

Puis elle se leva, indiquant ainsi à Jaspin que son audience était terminée. L'abbé salua comme il eût salué une reine.

— Soyez avec moi, dit la marquise, comme vous étiez avec madame de Lavernie.

Jaspin sans hésiter s'approcha, prit dans ses deux mains la belle main de sa protectrice, et y appliqua deux baisers, un du cœur, un de l'âme.

— Allez, monsieur, dit la marquise avec un charmant sourire, et sachez que vous m'avez pour amie.

— Que de bonté, madame!

La marquise arrêta Jaspin.

— Encore un mot : il serait convenable que M. de Lavernie remerciât le roi de la grâce qu'il vient d'obtenir, mais...

— Je vais le chercher! s'écria impétueusement le bonhomme.

— Non, il faut que je le voie d'abord; montrez-moi encore son portrait...

— Le voici, madame.

— Est-ce ressemblant ?

— Frappant.

— Trop, murmura la marquise en fronçant le sourcil.

Puis s'adressant à Jaspin d'un ton bref :

— Inutile d'y penser en ce moment, ajouta-t-elle, M. de Louvois pourrait se trouver ici, et je ne veux pas qu'il me voie en présence de ce jeune homme devant Sa Majesté. Seulement, imaginez un moyen de me montrer, à moi, M. de Lavernie.

L'abbé se mit à chercher de toutes ses forces, et tout à coup :

— Avez-vous bonne vue, madame? s'écria-t-il : le voici qui revient de dîner avec ses camarades, il salue un officier.

La marquise courut à la fenêtre, se cacha derrière un rideau et regarda.

Gérard était là, en effet, dans la cour, la tête nue, le chapeau à la main, faisant ses remercîments à M. de Villemur, qu'il venait de rencontrer. Ses beaux cheveux noirs ombrageaient son mâle visage, tout en lui respirait la force, et la fraîcheur du corps et de l'esprit.

Jaspin, qui s'était reculé par respect, observa du coin de l'œil la physionomie de la marquise. Celle-ci plongeait dans ce groupe un regard chargé de tous ses souvenirs, de toutes ses craintes. Son sourcil noir, qui s'était froncé d'abord, se détendit peu à peu, une rougeur juvénile envahit ses joues, le sang impétueux de son

printemps fit haleter son sein à chaque battement de son cœur.

Gérard passa, elle regardait encore.

Enfin, laissant tomber le rideau, rêveuse et attendrie :

— Vous avez raison, dit-elle, il ne ressemble point à madame de Lavernie.

Et elle se détourna pour cacher son trouble à l'abbé qui pourtant ne la regardait plus.

Soudain Nanon heurtant à la porte :

— Madame, dit-elle, le roi descend par le petit degré. M. de Louvois monte par le grand.

Jaspin fit deux bonds comme une souris surprise.

La marquise froidement leva une tapisserie, ouvrit la porte d'un cabinet voisin et y fit entrer Jaspin, sans secousse, sans hâte.

— L'escalier de service est au bout, dit-elle, adieu et au revoir !

La tapisserie baissée frémissait encore lorsque le roi entra, et, une minute après, Louvois se fit annoncer.

Mais, lorsqu'il parut, son portefeuille sous le bras, la mécanique de madame de Maintenon était déjà montée. C'est Saint-Simon qui appelle ainsi les habitudes et la vie intérieure de la marquise, nous nous garderions bien de prendre une autre expression.

La marquise était placée devant sa petite table

adossée à son lit, au coin du feu, le nez sur un ouvrage de tapisserie qu'elle achevait. Le roi, assis de l'autre côté de la cheminée, avait aussi devant lui une table, et un tabouret attendait le ministre au coin de cette seconde table entre le roi et madame de Maintenon.

Louvois s'était armé de froideur pour faire une entrée convenable et observer un peu les visages.

Au salut respectueux qu'il fit à Sa Majesté, le roi répondit par un salut de la tête. A la révérence profonde qu'il fit à madame de Maintenon, la marquise répondit par une imperceptible inflexion des paupières, et son aiguillée de laine continua de se développer.

— Eh bien ! Louvois, marchons-nous ? se hâta de dire le roi qui sentait bien que sous ces deux tranquillités affectées il y avait un orage.

— Sire, répondit le ministre en s'asseyant sur le tabouret et en tirant les papiers du portefeuille, le dernier corps va partir sous une heure. Je reçois de Mons une dépêche qui m'apprend que l'investissement de la place est achevé. Toutes les munitions et provisions arrivent. Les pionniers affluent ; les lignes de circonvallation s'entament. M. de Boufflers a pris des positions qui empêchent déjà l'entrée dans la ville de tout secours des garnisons voisines.

— Fort bien. Et nous pourrons partir d'ici?

— Demain, sire.

— A merveille. Vous avez parfaitement mené ce grand travail, Louvois.

— J'ai seulement assemblé des matériaux, dit le ministre avec une modestie qui ne lui était pas habituelle en ses jours de bonne humeur. Votre Majesté bâtira l'édifice.

— C'est-à-dire que je le détruirai, j'espère, répliqua le roi avec enjouement; oui, je le détruirai, ce boulevard des Impériaux et des Orangistes... Et vous aurez une bonne part de cette gloire, Louvois. N'est-ce pas, madame? ajouta le roi, non-seulement pour intéresser à la conversation cette intrépide Arachné, mais aussi pour soutirer un peu d'électricité, comme on dirait en physique.

La marquise fit au roi un geste d'assentiment qui ne dégonfla pas beaucoup le nuage.

Louvois sentit la résistance. Il n'était pas homme à se laisser braver longtemps. Depuis dix minutes, depuis dix siècles, il dévorait sa colère; c'était beaucoup trop de patience pour cette âme sans frein. Pareil à ces loups furieux qui voient le fer et se jettent dessus pour le mordre, Louvois sentait bien que la marquise lui tendait un piége, mais il aimait mieux s'y jeter que de perdre une occasion d'exhaler sa bile.

Le roi, entre ces deux marteaux dressés et

prêts à s'abattre sur l'enclume, essaya de détourner au moins un des coups.

— Travaillons, dit-il; Louvois, faisons une belle et bonne armée qui montre au prince d'Orange et à l'Empereur que nous sommes toujours leurs maîtres.

Ah! la mauvaise inspiration! Quelle réplique Louis XIV jetait-il à Louvois! Celui-ci n'eût pu se la choisir meilleure. Madame de Maintenon le devina bien et se pinça les lèvres. Secouant sa perruque noire et roulant ses gros yeux, Louvois répondit impétueusement :

— Ah! sire! nous aurons beau faire!

— Plaît-il? dit le roi, qui craignit d'avoir mal entendu. Vous dites que nous ne ferons pas une bonne armée?

— Sans discipline et sans respect des chefs, non, sire, non.

— Eh! repartit le roi piqué, en comprenant parfaitement Louvois, mais sans le vouloir ménager, puisqu'il le prenait avec cette violence, qui vous parle de mettre dans notre armée l'indiscipline et l'irrévérence? Cela entre-t-il dans mes habitudes, Louvois?

— Dans les vôtres, sire... oh, non!...

— Eh bien, alors, qui donc est le maître de jeter chez moi ce que je n'y mets point? continua Louis XIV avec cette sereine et imposante majesté qui terrifiait tout le monde excepté Louvois.

Cette interpellation était tellement directe que, malgré le danger d'une réponse, Louvois fut contraint de répondre.

Madame de Maintenon coupa tranquillement un bout de laine avec ses ciseaux, et commença une autre fleur dans son canevas.

— Sire, s'écria Louvois, je suis trop franc pour vous cacher que j'ai essuyé aujourd'hui le plus sensible affront et la plus profonde douleur que j'eusse jamais subis.

— Quoi donc? demanda le roi d'un ton presque affectueux.

Madame de Maintenon leva lentement la tête et considéra Louvois de l'air le plus naïf et le plus surpris.

— Sire, poursuivit le ministre emporté malgré lui, un officier de méchante réputation, un de ces mauvais garnements qui se croient tout permis parce qu'ils ont quelque appui en cour, a commis hier, à la face de l'armée, un grave délit contre la discipline et la religion.

— Oh! oh! fit le roi en regardant du côté de la marquise, qui ne cessa pas de travailler.

— Je le répète et le maintiens, dit Louvois : attentat des plus graves. Je puis, je crois, donner ce nom à une insulte faite à de pauvres religieuses, à un outrage fait au ministre de la

guerre. Eh bien, sire, ce coupable avait été livré par moi à un conseil de guerre, et bien justement condamné; voilà que ce matin, sans me prévenir, sans me consulter, —ce n'est pas pour Votre Majesté que je dis cela, Votre Majesté est trop au-dessus de tous pour avoir besoin de consulter qui que ce soit ; mais je parle pour les imprudents qui ont sollicité de Votre Majesté une grâce si inopportune; — ce matin, dis-je, on a arraché au roi l'ordre d'élargir cet homme, ce criminel, au scandale de toute l'armée! Et cela un jour d'entrée en campagne, lorsque nous avons l'ennemi en face, quand le succès de l'entreprise dépend de la multiplication de toutes nos forces. Sire, j'oublie un moment la mortification que j'ai essuyée pour ne parler que de votre intérêt et de votre gloire. Votre Majesté n'a besoin que de bons soldats aujourd'hui. Les mauvais gâtent les bons toujours, et celui-là ne peut être qu'un mauvais soldat qui n'a ni religion ni soumission. Voilà pourquoi Votre Majesté n'avait aucun intérêt à conserver vivant l'homme dont je parle, et avait un intérêt immense à l'extirper de son armée comme une plante vénéneuse.

Le roi se tut un moment, après avoir écouté cette énergique mercuriale. Quant à la marquise, Louvois n'eut pas même la satisfaction de la voir émue.

— Ah çà! dit Louis XIV, c'est donc un bien mauvais sujet que ce...

— Lavernie, sire, dit brutalement Louvois.

— Il me semblait pourtant que Catinat me l'avait recommandé comme un brave, et qu'à Staffarde il s'était vaillamment conduit?

— Oh! sire, il est possible que M. Catinat vous ait recommandé ce Lavernie. Catinat, Catinat, mon Dieu! il est souvent homme... et indulgent pour ceux qui le sont.

— Non, répondit froidement Louis XIV, vous vous trompez, Louvois. M. de Catinat est homme moins souvent que nous le sommes tous... et jamais ses recommandations n'ont été complaisantes ; mais enfin il pourrait s'être trompé.

Le roi s'interrompit pour interpeller encore une fois du regard la marquise de Maintenon. Mais celle-ci assortissait des laines, elle ne vit pas le coup d'œil du roi.

— Enfin, s'écria Louvois qui, pour pousser à bout cette patience désespérante, ne craignit pas même d'employer la calomnie, voilà deux fois que le hasard me fait rencontrer ce Lavernie, et deux fois je le prends en flagrant délit de sacrilége. Il a enlevé, il y a six mois, une religieuse.

— Vous l'affirmez! s'écria le roi avec colère.

— Je l'affirme..., dit Louvois.

— Si cela est, reprit le roi, pourquoi n'est-il

pas puni? Enfin, voilà de ces choses affreuses... n'est-ce pas, madame?

La marquise fit un signe affirmatif très-marqué, mais sa physionomie resta calme et pas un mot ne sortit de sa bouche.

— Si cela était, dit le roi dompté par cette inaltérable sérénité de la marquise, on ne m'eût pas demandé la grâce de ce jeune homme. Marquis, vous avez été induit en erreur. Ce Lavernie n'a pas enlevé une religieuse...

Et le roi, inquiet de la colère de l'un et de la placidité de l'autre, interrogeait l'un et l'autre.

Louvois eut peur de s'enferrer.

— C'est lui ou un ami à lui, dit-il, qui a commis ce rapt. Un autre drôle...

— Si c'est un ami à lui, répliqua Louis soulagé, ce n'est pas lui. A-t-on puni ce ravisseur?

— Il est mort.

— Dieu a fait justice, murmura le roi, n'y pensons plus.

— Mais pensons à la discipline, sire, à la nécessité qui nous est imposée d'être sans miséricorde pour les infractions au service. Supprimons, supprimons les mauvais soldats!... et ce Lavernie en est un, je le répète, ajouta-t-il avec rage.

— Louvois, interrompit le roi, modérez-vous. Ce Lavernie avait pour père un des meilleurs serviteurs que j'aie jamais eus. Il a été tué sous mes

yeux, à Maestricht, après avoir fait des prodiges, — avec Catinat, tenez, — c'est au père de votre Lavernie que j'avais confié le soin de faire démolir les fortifications d'Orange. Quant à la mère... une sainte... une amie d'enfance de madame...

Et Louis montra de la main madame de Maintenon qui, cette fois, leva la tête et éblouit Louvois d'un coup d'œil limpide et net comme un éclair d'épée.

— Ah !... balbutia le ministre, je comprends pourquoi madame aura demandé la grâce de ce jeune homme.

— Ce n'est pas madame la marquise, répliqua vivement le roi. Elle ignorait absolument que Lavernie fût condamné. Elle ne l'a su qu'après. C'est M. le duc du Maine qui m'est venu trouver, et qui m'a fait signer.

— M. le duc du Maine, dit Louvois en grinçant des dents, a pris là une terrible responsabilité.

— Vous comprenez, mon cher, répliqua sèchement le roi, que M. du Maine, présidant pour la première fois un conseil de guerre, ne pouvait en cette occasion charger sa conscience de la mort d'un homme. Il est mon fils, et lorsqu'un fils de roi prononce sa première sentence de mort, cela équivaut pour le condamné à la rencontre qu'il ferait du carrosse d'un roi sur le chemin du supplice.

Louvois enfonça ses ongles dans ses mains : en se choisissant un prince pour instrument de vengeance, il avait voulu la force et n'avait pas prévu la clémence.

Mais pour ne pas pousser plus loin un débat dont le roi commençait à se fatiguer, pour ne pas non plus abandonner la partie à son ennemie, dont le triomphe muet le mettait au désespoir, Louvois, s'essuyant le visage et adoucissant sa voix :

— Sire, dit-il, Votre Majesté fait bien tout ce qu'elle fait, et les sentiments de M. le duc du Maine sont tout à fait chrétiens. Je fais donc bon marché de tout ce qui me concerne en cette affaire, j'oublie mon outrage, qu'il n'en soit plus question ; mais je ne puis renoncer de même aux grands principes de subordination et de piété qui font la force de vos armées. Il ne faut pas, sire, que l'homme à qui vous avez daigné sauver la vie, affronte insolemment tous les regards et se glorifie d'une grâce qui après tout est une tache, puisqu'il n'y a pas de grâce sans qu'il y ait eu châtiment. En un mot, je demande formellement à Votre Majesté que M. de Lavernie soit exilé, temporairement, si l'on veut, afin que sa présence ne soit plus un scandale et une pierre d'achoppement pour l'armée qui a été témoin de son crime.

A cette nouvelle attaque si rudement faite, le

roi rougit; madame de Maintenon le regarda sans affectation, et inclina de nouveau la tête.

— Pardieu! pensa Louvois, il me semble que je les gêne!

— En tout ceci, reprit le roi après un court silence, vous me paraissez exagéré, Louvois. Ne confondons jamais les fautes avec les crimes, et gardons-nous de décourager le repentir par nos implacables rancunes. J'ai pour cette occasion un système tout à fait opposé au vôtre, et cela est si vrai, que M. le duc du Maine m'ayant fait observer que M. de Lavernie, s'il n'entrait pas en campagne, serait réduit à retourner chez lui sous le poids d'une grâce infamante, ainsi que vous disiez, que ce garçon avait du cœur, qu'il était capable d'en mourir, et que de cette façon je perdrais un bon soldat, j'ai compris ce raisonnement et fait passer le comte de Lavernie, des dragons où il était, aux chevau-légers, sous Rubantel, qui est un solide et pointilleux officier. Ainsi, Louvois, c'est à ma requête qu'il vous faut céder. Vous expédierez le brevet ce soir même à M. de Lavernie et il ira rejoindre aussitôt son corps devant Mons.

Le visage de Louvois, de rouge qu'il était d'abord, devint violet. Quand le roi eut fini de parler, il frappa du poing sur la table, et dans un transport de rage qui touchait au délire, il s'écria :

— Jamais! jamais!

Le roi se leva ému, l'œil brillant. La marquise repoussa légèrement son fauteuil et regarda cette scène avec son calme exaspérant.

— Vous souffrez, M. de Louvois, dit le roi avec son grand air royal.

Le ministre revint à lui. Le sang redescendit au cœur.

— Oui, pardonnez-moi, sire, j'ai eu un éblouissement... j'ai tant travaillé toute cette nuit... mes idées ne sont pas bien nettes... je souffre...

— C'est ce que je me disais, repartit le roi. Eh bien, allez vous remettre, Louvois... je ferai expédier le brevet par quelqu'un de mes secrétaires.

— Oui, sire, bégaya Louvois, qui abrégea les saluts et partit la mort dans le cœur.

— Qu'il est colère! dit le roi après son départ.

— Voyez donc, sire, repartit la marquise en élevant son canevas jusqu'aux yeux du roi, ma fleur de lis est achevée. J'ai bien travaillé, j'espère!

— Admirable, marquise. Mais, dites-moi, malgré les accusations de Louvois, vous voyez que j'ai tenu ferme, et que je m'en suis rapporté uniquement à ce que m'a dit M. du Maine... Mais ce Lavernie est un bon sujet, n'est-ce pas? Vous vous portez caution pour lui?

— Sire, il est d'un sang qui ne peut mentir. Quant à la haine de M. de Louvois pour ce jeune homme, je vous l'expliquerai plus tard, et vous comprendrez.

— Il suffit, marquise. Mais regardez donc un peu Louvois traverser la cour ; comme il va !... Il s'arrête pour lire une dépêche qu'on lui remet. Eh ! vraiment, il se cabre ; qui aperçoit-il là ? bon Dieu ! Un abbé... deux hommes qui s'embrassent... un petit chien aboie après lui... Ah ! il prend le mors aux dents !

Et le roi se mit à sourire, car il ne riait jamais. Quant à Louvois, il ne riait guère ; son espion avait couru après le sénéchal et lui avait arraché la lettre de Jaspin à Belair ; puis, l'ayant rapportée, il attendait que le ministre revînt de chez le roi pour la lui remettre.

Cependant, le sénéchal effaré s'était mis à galoper vers Houdarde et avait rencontré, à cent toises de Valenciennes, Belair et Violette amenés là par l'inquiétude et le désir d'avoir plus tôt des nouvelles. Desbuttes les suivait de loin, tremblant aussi, mais pour d'autres motifs. Le sénéchal leur avait conté la violence dont il venait d'être l'objet. Belair ne s'était plus laissé retenir, il avait couru désespéré à Valenciennes. C'était alors que Louvois, sortant de chez le roi, avait trouvé l'espion qui l'attendait avec la lettre.

— Une lettre de Jaspin à ce Belair qui est

mort! s'écria Louvois. Est-ce un rêve? Non, ce scélérat de la Goberge m'aura menti. Cependant son assurance, les détails qu'il m'a donnés? Oh! je vais l'envoyer chercher par Séron, il faudra bien qu'il me prouve ses deux coups d'épée et la chute de sa grosse pierre.

Tout à coup Belair, débouchant sur la place, avait aperçu Gérard et Jaspin causant ensemble de leur bonheur; il avait poussé un cri et s'était jeté dans les bras de son ami.

Ce cri avait réveillé Louvois, qui voyait devant lui vivant et mieux groupé que jamais ce trio d'hommes dont il croyait, une demi-heure avant, être délivré pour toujours.

Amour, comme s'il eût reconnu un ennemi, jappait furieusement aux jambes du ministre, et ce dernier, selon l'expression du roi, prit le mors aux dents en s'écriant :

— C'est à en devenir fou!

Le bruit de sa course et son exclamation firent tourner la tête aux trois amis. Belair, épouvanté, se serrant contre Gérard, murmura :

— Louvois! je suis perdu.

— Oui, dit Gérard, mettons-nous en sûreté le plus possible.

— Perdu! répliqua Jaspin d'un air de protection! ne suis-je pas là?

Et prenant sous le bras ses protégés, il les promena tranquillement par la place.

— Ah çà, mais, se dirent les deux jeunes gens émerveillés, qu'est-ce donc que ce Jaspin?

Soudain Manseau s'approchant de Gérard lui remit une large enveloppe à son adresse. Gérard, au premier coup d'œil, poussa un cri de joie et devint pâle. C'était le brevet de lieutenant aux chevau-légers, une fortune.

Involontairement il leva la tête, comme on fait pour remercier Dieu d'un grand bonheur. Une ombre s'effaça aussitôt d'une des fenêtres qui regardaient sur cette cour.

— A qui dois-je ce nouveau bienfait? s'écria Gérard.

— Encore à votre mère, répliqua l'abbé d'une voix attendrie. Elle veille sur vous de là-haut, M. Gérard.

Gérard plia le genou et baisa le précieux brevet.

— C'est égal, dit Belair, qui avait épié du regard le triomphant Jaspin, je commence à croire que le roi de France ne s'appelle pas Louis XIV.

— Comment donc s'appelle-t-il? répliqua vivement l'abbé inquiet, parce qu'il crut qu'on faisait allusion au pouvoir de la marquise.

— Il s'appelle Jaspin Ier, dit Belair en embrassant joyeusement le brave homme.

Jaspin ne s'offensa pas de la supposition.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

